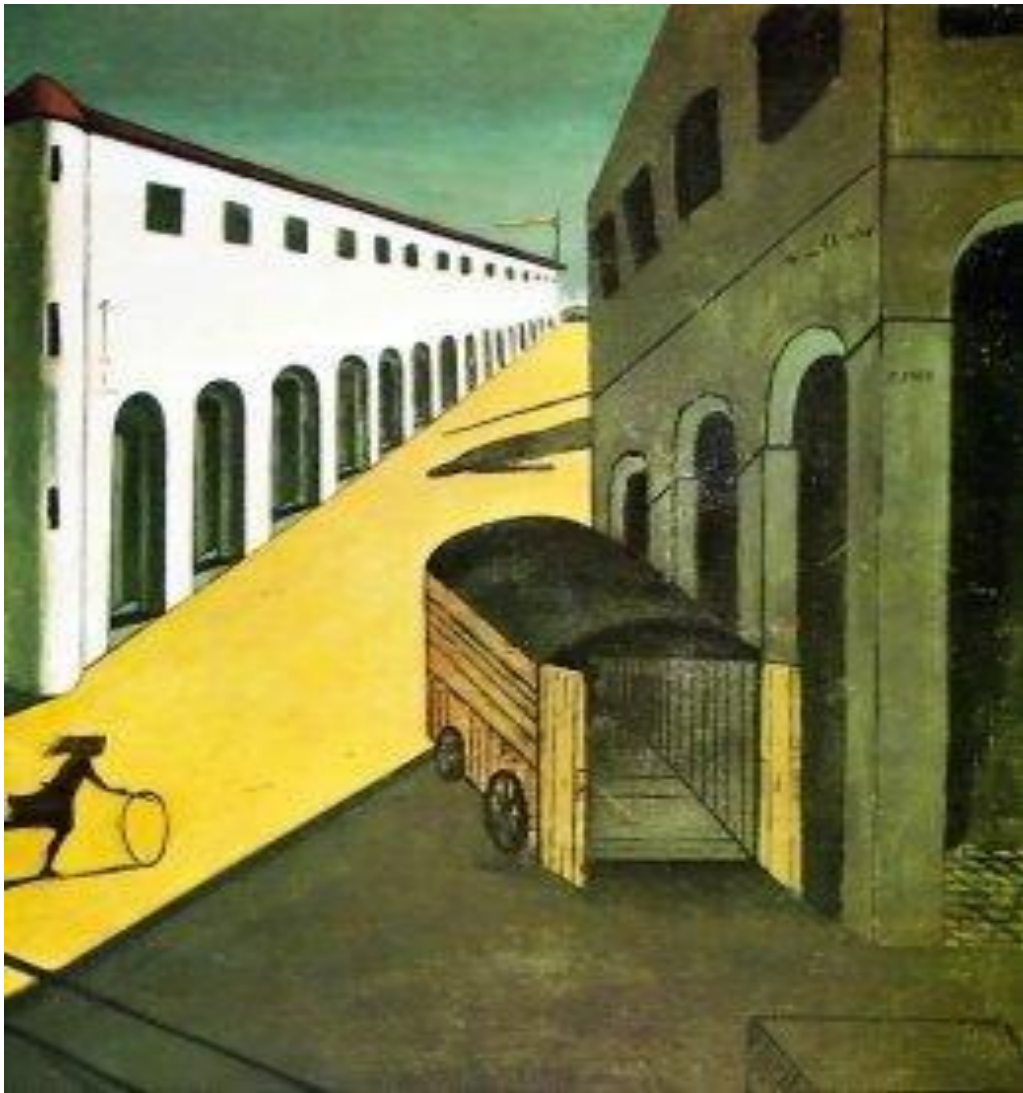


ECHOGRAPHIES

LA PAROLE SIDEREE



RECIT

Jean-Marie PARENT

Du même auteur

Passions à l'œuvre, Editions Praelego, 2010

Une Kumpania, Editions Photos en Touraine, 2011

Esprits voyageurs, Editions L'Harmattan, 2012

Philojazz, Editions L'Harmattan, 2013

Emouvances, Editions L'Harmattan, 2014

Le Carnaval des Mimes, Editions L'Harmattan, 2015

L'ego chatouilleux du Bouddha, auto-édition en ligne, 2016

Sentinelles de papier, auto-édition en ligne, 2017

Echographies, 2018, auto-édition en ligne

Journal en jaune et noir, 2019, en projet

BLOG de l'auteur : *LegoBaladin*

Couverture : *Mystère et mélancolie d'une rue*, De Chirico

Tout homme est une guerre civile

Jean Lartéguy

*Laisse-toi enfin regarder
Par les gens et les choses
Jusqu'à risquer un reflet d'exilé*

Il se voit marcher sur un boulevard désert, pris dans ses pensées. Il lui semble même qu'il se parle, s'immobilise, opine du chef, comme cherchant à se convaincre de quelque chose. Une manière de conversation animée avec lui-même. Il va et se laisse aller.

Un petit groupe de personnes apparaît alors devant lui, surgi de nulle part, animé et bruyant. L'une d'elles se retourne et l'aperçoit. Son visage ouvert, souriant, exprime comme une invite à son égard. Mais lui, sans hésiter, poursuit son chemin, entêté, ignorant délibérément le groupe pourtant si proche. Le voilà qui les dépasse, les outrepassa, d'un air faussement hâbleur et vraiment risible. Rencontre avortée.

Lorsqu'il pense à ce rêve récurrent, c'est le mot de Camus qui vient s'y accoler : « *Un homme ça s'empêche* » laisse tomber l'auteur de *l'Etranger*, comme un pavé attaché au cou du condamné.

« *Un homme ça s'empêche.* » Regret ? Revendication ? Simple constat ? Le philosophe y ajouterait son froid corollaire : le monde n'est là pour personne. Un certain Candide, dans un excès d'optimisme délicieux, retournerait le miroir en concluant avec justesse : raison de plus pour nous de faire l'effort d'y être présent. Et ouvert à ses résidents.

Du plus loin qu'il poste sa mémoire d'enfant, il revoit sa mère lui reprocher de ne pas être aimable avec les gens. Double sens à interroger : soit le galapiat leur faisait la gueule ouvertement, soit il n'osait pas leur exprimer quoi que ce soit. Dans un cas il le faisait exprès en se murant dans un silence buté, dans l'autre il était paralysé et ne pouvait piper mot. Deux versants pour la réalité d'un même symptôme.

Furax ou pétochard, il allait falloir choisir. Stoïque étant hors de prix encore.

« *Un homme ça s'empêche.* » Peur ou révolte ? Désir impérieux de ne rien dévoiler de soi ? Revendication d'une tour d'ivoire où se retrancher, dans la complexité de son monde émotionnel ?

« *Un homme ça s'empêche.* » Slogan en forme de programme où les énergies mentales érigent une cloison étanche en maîtrisant et censurant tout ? Dans un mouvement de toute-puissance dont la mécanique intérieure est capable de tout broyer. Sidération. Glaciation. Absence à soi et au monde. Dénî.

La non existence, affection banale ou choix de vie inconscient ? Grille de lecture passive appliquée à soi ? Droit de retrait de sa propre liberté ?

Infirmité non répertoriée, dont les sources s'irriguent au plus profond de nos cartographies intérieures. Au creux des zones d'ombre et de lumière qui font le matériau mêlé de toute vie. Et qu'un trio accordé s'apprête ici à mettre à jour : personnage, narrateur et auteur sont en passe d'engager un jeu dialectique dont les règles s'organisent autour de ce subtil arbitre qu'est le langage. Au cœur du mystérieux miroir du double.

Lucidité et cohérence s'annoncent en juges de paix d'un dialogue prêt à explorer l'équilibre toujours incertain entre réalité et vérité. Dans un accord qui accepte d'emblée le retard de la pensée sur l'action : penser en philosophe demande du temps. La pertinence de l'exercice peut-elle saisir le présent alors qu'elle n'a prise que sur l'accompli ?

Toujours en décalage avec l'histoire en train de s'écrire, la sagesse ne s'exerce qu'après l'action. Sans fonction directement utilitaire, ce qui fait sa force, la philosophie invite à ralentir et récapituler notre matière vécue. Pour un vol en spirales dont les éclats arrachés au temps sont aptes à féconder un présent apaisé. « *Ce n'est qu'au début du crépuscule que la chouette de Minerve prend son envol* » assure Hegel.

Saurons-nous jamais à quel point nos représentations s'emparent de nous en pénétrant jusqu'à nos abîmes les plus secrets ? Pour mieux nous transporter sans doute. De même le spectateur concocte ici le film qu'il voit, de même il reconstruit là, selon ses propres images du moment, le tableau offert à ses yeux. Ainsi le point de vue de chacun devient-il un monde entier à lui tout seul.

Comme plongés au cœur d'un jeu de miroirs sans fin, nous nous perdons dans des instants exquis de sidération intemporelle. La sidération comme mouvement premier, geste muet, intérieur, qui nous fige. A l'image de la toile immobile, disponible, posée là devant nous, avec son air de neutralité bienveillante. La scène se donne à voir dans un silence qu'il nous appartient de transformer en magie des sens. En évocation envoûtante qui mène à un sens. Lequel ? Le nôtre.

Subir l'influence néfaste des astres, succomber à un état d'anéantissement subit, c'est la tonalité du *siderari* latin. Une plongée dans un saisissement qui nous ramènerait subitement à nos origines minérales. Etonnement sidéral similaire à celui provoqué par le regard de la méduse mythique, capable de pétrifier tout mortel osant la fixer. Nos paisibles toiles de musée auraient-elles ce pouvoir ?

Au cinéma, représenter le réel serait une manière de risquer le hasard. L'écran nous livre une illusion de réel où tout a l'air vrai. Et pour autant, voit-on le vrai ? La fiction proposée par le film est la seule façon de voir le réel tel qu'il est, et nous ce que nous sommes à cet instant-là, dans notre réel. L'image animée se fait alors connaissance qui nous éclaire sur le mystère des choses. A partir d'elles... et de nous !

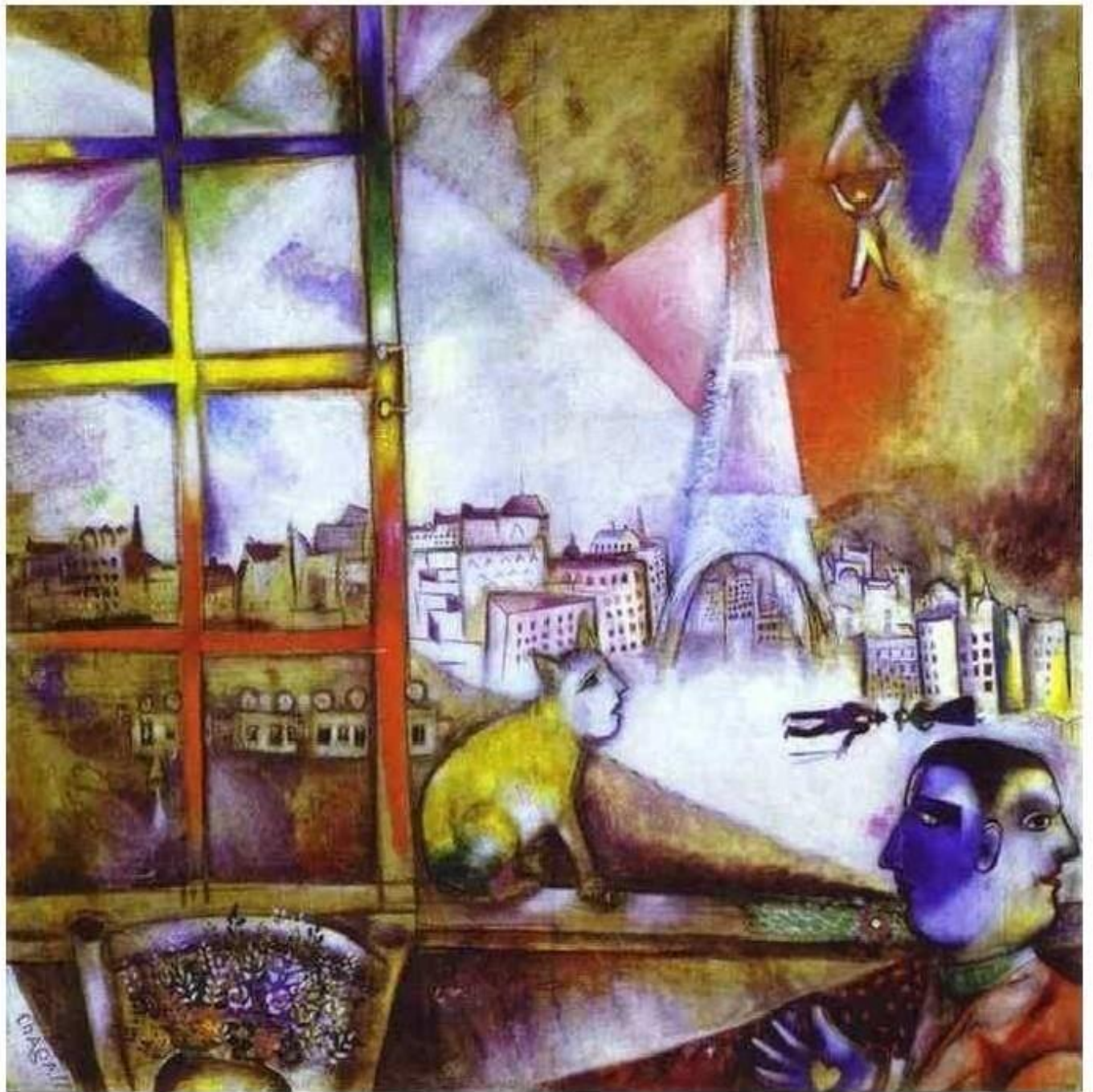
Dans *L'Oeil et l'Esprit*, Merleau-Ponty nous souffle une énigme, dévoilant la fonction d'emboîtement de l'art pictural : nous donner à voir... comment l'on voit. Jusqu'à sentir l'odeur des blés figurés par Van Gogh sur sa toile ?

Les choses ne cessent jamais de nous apparaître durant la temporalité de ce regard. L'art comble un manque en nous éclairant sur ce que l'on est : il joue le rôle de médium entre nous et la vie. « *Quel est l'objet de l'art ?* » s'interrogeait Bergson en 1936, répondant lui-même : « *Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience et si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile ou plutôt nous serions tous artistes, car notre âme vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature.* » La représentation artistique comme accès à une forme de réalité première.

Voyez les murs recouverts de nos musées : les tableaux qui les garnissent ne reflètent-ils pas déjà, en puissance, les mille récits qu'ils confieront bientôt à nos regards sidérés ? Comme autant de témoins taiseux, impassibles en apparence. Ne modèlent-ils pas les mille formes, nuances et couleurs dont notre monde est fier de s'orner ? Ne valent-ils pas que nous déconstruisions, l'espace d'un instant – d'une sidération – nos représentations habituelles, pour nous laisser questionner par des émotions neuves, inattendues, déconcertantes ? Muettes et indicibles puisque sidérantes.

Fernando Pessoa, le poète qui aimait se livrer à l'ivresse des mots et au vertige des identités multiples, disait avoir en lui tous les rêves du monde. L'auteur du *Livre de l'intranquillité* avouait aussi préférer la balade erratique à la visite d'un musée. Nous serait-il donné de réconcilier les deux démarches en les laissant ouvertes au hasard de fictions toujours en éveil ? Au seuil de notre musée intime nous guettent d'improbables sidérations ouvrant sur d'aussi improbables rêves.

Silence et recueillement. Depuis les plages de couleur figées s'échappent de subtils murmures qui nous racontent. Bienvenue au musée épatant de nos représentations !



Des couleurs vibrent, des coulées de lumière crue s'entrecroisent à la manière d'un prisme. Des récits s'agitent en tous sens sur la scène d'une cité étrange, connue/inconnue. Détails et sujets extravagants donnent à voir une fiction débridée gorgée de tonalités.

Une tour Eiffel s'effile sans fin. Un parachutiste saute sans ciel. Le drapeau national éclate, colonisant la toile sans retenue. Deux silhouettes s'allongent sans motif. Des bâtiments géométrisent la scène au fond, sans fard. Un grand chaos étale ses chocs, nous plongeant sans pudeur dans les abîmes d'un kaléidoscope facétieux.

Un chat à tête d'homme joue de son équilibre de sphinx, à cheval sur le rebord central d'une fenêtre s'ouvrant dans le vide. Postée dans le coin de la toile, une tête à double face observe ce décor à ciel ouvert. Tel un Janus mi-bleu mi-blanc, elle suggère son osmose avec les couleurs ambiantes et contemple ahurie la scène ouverte d'un théâtre baroque à la modernité en devenir.

On imagine une rue, en contrebas de cette baie dont ne subsiste qu'un cadre boisé fin et multicolore. Chagall invente un espace irréel fait de bric et de broc, dont il fait s'entrechoquer les plans avec délices. Il veut mettre cul par-dessus tête cette ville nouvelle pour lui, qu'il apprend à aimer, à la manière des espaces campagnards de son enfance russe. Euphories sincères de l'émigré.

La naïveté allume les yeux du rêveur solitaire resté enfant dans l'âme. C'est un Paris éclairé par les feux de la rampe qu'il met ici en scène, tourneboulé par les légendes qui peuplent la mémoire du peintre. Sous nos yeux naît un monde imagé que son ami Apollinaire – en initiateur du surréalisme – qualifiera bientôt de *surnaturel*.

C'est bien le lien à une culture universelle qui jaillit ici. Dans l'ombre du peintre, le poète esquisse sa vision *en sympathie*. Celle posée par l'artiste

sur la magie d'un monde qui se diffracte. Et sa quête aventureuse du message secret des choses.

De même qu'elle peut se trouver au coin de la rue, l'aventure n'est-elle pas d'abord visible « par la fenêtre », tout simplement ? Au détour d'un regard lancé sur cette scène du monde qui s'étale dans une forme de cinéma extérieur dont le metteur en scène serait... le réel lui-même ?

Le peintre a pris soin de placer son Janus bicéphale dans l'attitude équivoque du *voyant/voyeur*. Une posture qui est aussi celle du spectateur de cinéma, du témoin qui assisterait à un scénario tel qu'il s'invente en direct. L'éclairage est en place avec cette large bande de lumière crue qui fend la toile en diagonale à partir du regard perçant porté par le veilleur aux deux visages. Prostré, le chat à tête d'humain n'en croit pas ses yeux. Quel curieux récit se déroule là, dans une symphonie de chromatismes exubérants ? Une vérité stable peut-elle émerger de ce faux décor de carte postale ? Tout devient possible lorsque Candide se poste à sa fenêtre.

Peut-on raisonnablement croire à ces wagonnets retournés « cul par-dessus tête », tels des jouets d'enfant ? A ce parachutiste sans parachute, égaré dans un espace vide ? A ces silhouettes noires allongées là-bas dans le décor, comme des pantins sans vie ? A ces bâtiments en forme de cubes figurant la ville au fond ? A cette tour fantomatique nous en rappelant une autre, trop connue ? Jeux enfantins que tout cela...

Les dés semblent pipés par les soins taquins d'un artiste habité d'une ivresse repeinte aux polyphonies de couleurs vives dont il a d'abord pris soin de se parer le visage. Avant d'en projeter le souffle magique sur les misérables barreaux boisés d'une fenêtre de pacotille aux airs de décor théâtral. Où est le réel ? Où est le vrai ? Le peintre s'est plu à brouiller les pistes. Pour mieux nous laisser libres de choisir ?

Tout à l'effet d'illusion produit, nous voici pris dans une drôle de nasse : celle du semblant qui sommeille entre conscience et chimère. Derrière le Janus indécis, taulier mutin des lieux, se dégage la silhouette d'un Candide en témoin attentif des faits comme des idées.

L'Histoire – universelle ou intime – est prête à livrer ses leçons. Dans la mouvance éclairée d'un regard en quête de distance. De surplomb et d'altitude.

Reste à savoir ce qu'en pense le chat énigmatique juché en équilibre sur le bord de la fenêtre, comme entre deux mondes...



En ces temps de reconstruction d'après débâcle, a-t-on pris soin de préparer Candide au culte du gagnant, de l'explorateur curieux du monde, de l'ambitieux conquérant toujours en avance d'un risque à oser, d'une vision à échafauder ? Sans coup férir, on l'a pourtant décrété, missionné reconstruteur, nouveau pionnier en somme. Et saint élu des causes déconfites. Une ambassade qui, au gré du temps, se révélerait bien lourde pour ses frêles épaules. Alors il est demeuré là, collé à sa vitre, lové au cœur de la ville spectacle, en témoin bien sage des tribulations de ses contemporains. Sidéré face à l'écran de la vie où s'agitent de drôles de fourmis, dans un film qui, quelque part, peine à le concerner. Janus toujours déjà impassible et mutique.

Le voilà qui germe au réel après deux conflits planétaires, au mitan d'un siècle éruptif en voie d'apaisement, au cœur d'un vieux continent baigné de climats tempérés, en lisière d'un grand fleuve impassible, sauvage et civilisé à la fois. Surgissement somme toute dans la moyenne acceptable, pondérée, propice à la raison plus qu'à l'imagination, à la contemplation plutôt qu'à l'action. Candide serait-il un enfant sage auquel on a coupé les ailes ?

D'origine historique et géographique anonyme, notre témoin naît d'une famille paysanne : mère solignote, père berger jurassien, signe du taureau... La glaise est son terreau. De condition modeste, le petit plébéien gagne la ville moyenne pour y loger dans un appartement à loyer... modéré. L'aspiration secrète de ses géniteurs, issus de la classe rurale ? Se couler lentement dans la classe médiane... Le cap est fixé.

Mais s'est-on assuré que le rejeton suivrait ? Qu'a-t-on espéré, projeté, fantasmé à travers lui ? De quel fardeau familial secret a-t-on chargé ses frêles épaules dès les origines, lui que l'on a présenté au concours improbable de « plus beau bébé des Nouvelles Galeries », de suprême potiche (et qui a gagné, une amorce de destin ça se soigne) ?

On la lui ressortirait. Quels regards, quelles émotions, quelles paroles ont forgé les intentions parentales ? Quoi a été dit, quoi a été tu ? Le fiston est-il clairement au courant avant d'être « partant » ? Alors que, dans sa tête et ses tripes, les racines mortifères du semblant s'apprêtent à tisser leurs réseaux secrets.

Candide en est là de son enfance déjà lourde des projets des autres – à défaut des siens –, déjà figée. Le voilà bientôt prêt à jouer le déni, l'oubli, dans une défense passive propre à reculer les échéances. Âge magique de l'enfance où les résistances se mettent en place, où l'on rêve parfois de raser les murs. Et, pourquoi pas, de jouer les passe muraille pour quelque fugue improbable. Encore faudrait-il que la sidération n'ait pas commencé à instiller son venin. Candide est au pied du mur. Ou plutôt devant l'écran qui va jouer pour lui la farce désopilante des bons contre les méchants, dont le fameux *ouesterne* est l'avatar le plus délicieusement enfantin.

Notre cinéphile en herbe ne va pas tarder à s'immobiliser à sa fenêtre pour initier le jeu de dupes, par procuration, des héros admirés et des ennemis honnis. Un comble du manichéisme ordinaire.



Au spectacle du monde, sommes-nous tous peu ou prou ces imposteurs abusés qui avancent masqués sans le savoir ? Pris dans une logique du semblant qui nous dépasse, nous nous rendons malades, souvent dans le seul but de capter des miettes de reconnaissance d'autrui. Ou de coller à notre chère image. Cultivant ainsi une drôle de pathologie de l'empathie, nous développons une capacité latente à nous glisser dans la peau du voisin, calquant un exercice d'identification sans issue, puisque né d'un simulacre que nous chérissons à notre insu. L'imposteur caméléon poursuit sans relâche une conception de doubles de lui-même, comme autant d'avatars qui noient le poisson à ses propres yeux. Sans crier gare, un mimétisme de survie le gagne peu à peu...

Ainsi se réinvente l'individu en état de dépendance. Désireux de se faire oublier, il s'efforce de se couler dans la masse. Jusqu'à s'absenter de lui-même. Mais quelque chose cloche chez cet abonné absent qui n'est plus là où il croit être. A-t-il seulement déjà été quelque part, d'ailleurs ? L'imposture – née dans les plis mêmes de la posture – est parfaite, presque trop belle pour être vraie ! Une machination façonnant un prototype vivant. Toujours anticipant ce que les autres attendent de lui, ce trompeur trompé n'existe plus que pour et par le monde autour de lui, comme dupé en permanence par son environnement. En état de fascination. Il s'isole, finissant par s'attribuer à bon compte le statut de victime d'une discrimination sociale. Alors même qu'il n'est comptable, sans encore le savoir, que des aléas de sa propre histoire.

Les personnalités multiples concoctées par cet aveugle abusé n'ont qu'un seul et même but : rechercher l'admiration environnante dans une crise de narcissisme aigu qu'il se voit jouer sans le moindre recul. Se contemplant dans le miroir de ses actes et de ses fantasmes, il affiche une servitude souriante où se prélassa à l'infini sa bonne conscience : après tout, se mouler dans la peau d'un fétiche bien-aimé ne peut que rapporter une flopée de bénéfices secondaires qui enchantent son moi précieux.

Surdimensionnés, les egos se copient allègrement, se heurtent, se brisent, intempestifs comme des vagues sur les récifs, avant de refluer, ridicules, en jouant de leur « *moi ! moi ! moi !* » comme de boomerangs sifflant dans un vide abyssal. Sous l'alibi innocent d'un jeu futile, la forme contemporaine du *selfie* ne fait qu'illustrer le drame muet du repli identitaire généralisé. Voici chacun prêt à assumer un destin tout tracé de victime ou de héros campé sur ses monopoles irréfutables, ses revendications d'originalité exclusive. Pourtant, la découverte en lui de tous les possibles enivrants mène à ce paradoxe voilé qu'il peut être à lui-même son propre ennemi... Jusqu'à se sentir submergé par une pitié où il se prendrait lui-même comme objet. Une manière de pathologie propre au bourreau de soi-même.

Où chercher l'origine de ces multiples personnalités qui cohabitent en nous comme autant de doubles machiavéliques ? Se confondre, disparaître, fusionner... pour mieux renaître. Chacune a sa part d'ombre et sa part de vertu. Mais la quête impérative d'une reconnaissance égotique finit par entretenir la spirale d'un mensonge apte à modeler et parfaire un vrai statut de victime. Une victime que nous sommes tous, à un moment ou à un autre. Plus ou moins à notre insu.

S'attribuer ce qui arrive aux autres, c'est vivre à crédit sur eux et décréter en les faisant siennes des identités à la mode, des parentés dans l'air du temps. Les sociétés exigeant des schémas de comportement, comme les religions véhiculant des mantras vecteurs d'imposture, nous baladent lorsqu'elles affichent des obligations d'attitudes à adopter sans requérir aucune intention de notre part : on est là dans l'incantation pure et simple ! Ainsi l'apparence suffirait pour qu'il prenne à chacun l'envie de « *se produire lui-même* » selon le mot de Foucault ?

Le corps social se résumerait alors à un agrégat d'individus conformistes, se coulant dans la masse indistincte de multiples bénis oui oui. On pourrait se croire au centre d'une gigantesque fabrique d'aliénations organisées, en

tretenues. Quelle société pourrait surgir d'un tel manège, sinon celle d'une reproduction sans fin du même et de l'identique ? Au grand cirque des modèles et des semblants sociaux, perdants et gagnants se compteraient sans fin. Dans une balance impossible à établir, tant les doublures des uns et des autres se chevauchent à l'infini, ici en défaits magnifiques, là en lauréats déconfits. Un vrai carnaval de mimes toujours en exode...

Au théâtre des illusions, la pièce est aussi mouvante que le texte jamais écrit d'avance. Sur la scène de nos représentations, il appartient à l'incessant ballet des apparences et des corps de décider...



Et lorsqu'une nouvelle silhouette s'annonce dans le paysage, c'est tout un pan de réel – et de fictif en puissance – qui apparaît. Depuis son poste d'observation privilégié, que voit, que sent, que peut bien penser notre Janus, pointant sa figure curieuse, étonnée, sur le chaos d'un monde qui s'étale brusquement devant lui ? Que songe Marc Chagall, l'éternel fugitif, errant de sa Biélorussie natale à la Russie, de la France à l'Amérique ? Lui dont souvent l'esprit bohème détache les yeux de la réalité pour s'envoler dans le rêve d'un monde aérien, aux couleurs vives, aux formes de fictions enfantines. Lui dont l'œuvre se fait tour à tour théâtre juif, message biblique ou mythe animalier. Et ballet des corps dans l'éther.

« Mon cirque se joue dans le ciel, il se joue dans les nuages parmi les chaises, il se joue dans la fenêtre où se reflète la lumière » évoque le peintre au regard bienveillant, encore teinté des naïvetés d'une enfance paysanne. L'imaginaire du peintre saisit nos propres songes par la main pour les emmener en balade. Notre fugue prend alors des allures d'échappées belles où le réel se déconstruit cul par-dessus tête devant nos yeux ahuris.

Mais quid de l'autre moitié de cette tête bicéphale, en bas à droite de la toile ? De ce Janus sidéré, campé dans un coin de la scène, en voyeur attentiste, comme paralysé ? Quelle émotion lui trotte dans la tête à ce moment de la scène, vrai chaos primitif ? Notre Candide ne se pose pas encore la question du sens, il est trop tôt. Non, il se demande simplement si le monde est là pour lui, au moins un peu. Et si ce monde va se mettre à le regarder, à le considérer comme vivant, comme bien là, à part entière. Il sent confusément que c'est loin d'être gagné. Il saisira plus tard que le cosmos n'est là pour personne. Foin de notre fringale de reconnaissance !

Et s'il commençait plutôt, lui Candide, par le questionner ?... Inversion pragmatique des miroirs et des rôles : le point de vue du philosophe.

Mais qui fait vraiment attention à qui, dans cet univers toujours en mouvement ? Frais comme un gardon de l'année, le juvénile Candide commence à sentir confusément que nous sommes tous engagés dans une compétition en reflets, une course qui n'a ni début ni fin, ni peut-être de règles bien définies. Et que cela peut tourner à un jeu mortifère d'otages et de... preneurs d'otages. Un drôle de rififi s'engage, qui laisse parfois sans voix.

Une première parcelle de découragement se fait jour, gagnant alors notre témoin en voie d'aphasie progressive. Comme les effluves originels d'une débine annoncée. Bien malin celui qui pourrait néanmoins voir poindre, sous l'enfant incertain, la lointaine et fière silhouette d'un futur homme des *Lumières*.



« *Paris par la fenêtre* ». Depuis les fonds urbains de la scène, le peintre a fait surgir des immeubles blancs aux ouvertures géométriques soigneusement alignées, comme autant d'alvéoles ouvertes sur de multiples vies entassées au coeur de secrets tumultes. L'anonymat y guette ses locataires hors sol, petits insectes emprisonnés aux enveloppes invisibles. Et pourtant voyantes. Quelle appréhension sensible du monde leur reste-t-il encore, dans cette posture/imposture qui tend à les abstraire physiquement de leurs contemporains ?

Un demi-siècle après Chagall, loin de ces contingences urbaines, plongé dans un décor estival de rêve entre piscine et cyprès, Merleau-Ponty nous concocte *L'Oeil et l'Esprit*, acte de vision au cœur de l'art. En bon phénoménologue de la perception, le philosophe réhabilite le sensible. Qu'y a-t-il ? Mon corps comme sentinelle qui se tient sous mes paroles et sous mes actes. L'énigme, c'est lui : le corps voyant et visible, qui voit et qui est vu. « *Il se voit voyant, il se touche touchant.* » Mon corps pris dans le tissu du monde, tel est l'origine de la phénoménologie : pour voir, il faut... regarder. Se tourner vers, se bouger. Voir et se mouvoir. Fission et fusion de mon corps et du monde.

Au cœur de la Provence où il écrit, le penseur nomme la visibilité secrète de la peinture de Cézanne : « *La nature est à l'intérieur.* » L'artiste y voit le tableau comme une image du monde, un monde représenté dans le monde. Un visible à la deuxième puissance : « *Je serais bien en peine de dire où est le tableau que je regarde. Je vois selon ou avec lui, plutôt que je ne le vois.* »

Le travail du peintre n'est pas là pour copier, imiter le réel, mais pour nous confier un visible... dans le visible. Nous donner à voir comment... on voit. La vision selon Cézanne est un événement : ainsi se fait et se refait sa *Montagne Sainte Victoire* selon chaque *instant du monde*.

Comme existeront des dizaines de versions de la cathédrale de Rouen vue aux filtres colorés des yeux de Monet. Il existe une puissance active du monde à se faire voir. La peinture est là pour nous montrer comment les choses nous apparaissent. Analysant *Le doute de Cézanne*, le philosophe nous offre une image de la perception où tous les sens se voient convoqués par l'œil. Jusqu'à sentir les odeurs suggérées par la toile. Comment donner à voir le temps du regard. Ainsi émerge « *l'espace sensible au cœur* ».

Concluant *L'œil et l'Esprit*, Merleau-Ponty capte les images mouvantes de la piscine qu'il côtoie, de son carrelage au fond et des cyprès qui s'y mirent. Le penseur comprend que c'est bien l'intensité de cette animation que le peintre cherche. Il y voit les objets interagir entre eux, entre les couches claires de l'eau qui danse. Là où le plus profond se fait transparent.

Explorant dans l'instant la densité du monde, le philosophe se fait alors poète, rejoignant le peintre pour lui glisser : « *Le monde est fait de l'étoffe même du corps.* »



C'est précisément à l'ombre d'un corps inconnu que grandit Candide. Un outil mystère dont personne ne l'aidera à trouver les clés. Une sorte de double étranger – autant qu'étrange – à lui-même. Et c'est fortuitement qu'il le fait fuir hors des murs clos de l'immeuble forteresse où sa famille d'origine a trouvé asile. Voilà ce corps refuge parti à la découverte d'autres royaumes. La marche alimente sa pensée. Abandonnant pour un temps sa posture de corps voyant, il se fait corps pensant au rythme de ses pas. Puis corps agissant au rythme de ses explorations urbaines.

Il faut du carburant à ses sens qui s'aiguisent. Et vite. Alors le voilà au bord du grand fleuve sauvage baignant les berges de la ville partagée en deux. Un fleuve frontière malgré lui, en dépit de ses airs de lac nonchalant : lame impassible, liquide et flâneuse, entre nord et sud, Loir et Cher, langue d'oc et langue d'oïl, mais se moquant comme de ses premiers bancs de sable de lisières tout juste bonnes à galvaniser quelque Gaulois réfractaire. Une Loire qui plane sous le regard d'une ville en balcon, cité royale tout imprégnée de forêts profondes et de loups légendaires dans lesquels elle plonge son étymologie. Cité dédiée à la muse Clio, capable de rameuter annuellement tout ce que ce vieux pays compte d'historiens sagaces dans les passés et même les à venir. Pour faire pièce à un présentisme invasif.

Ravivant de très archaïques gènes de chasseur cueilleur, la vision de poissons sortis de l'eau par des pêcheurs urbains (!) donne soudain des envies de capture au captif. Son corps aux aguets fait resurgir des sensations enfouies qui l'enchantent, l'empoignent à son tour. Vieille histoire, à l'image ancestrale du trappeur saisi par sa passion.

Mimant bientôt les pêcheurs pêchant, Candide s'arme d'outils d'abord magiques à ses yeux : cane de bambou, ligne de nylon, hameçon métallique, appât adéquat. Tout cela s'organise autour d'un corps qui chope, lance, suit avec attention le flotteur dérivant au gré du courant, relance au bout de la coulée...

La partie s'engage, les touches s'amorcent ici et là, une patience familière se met en place. L'enjeu aiguise l'attention, fascinée par les caprices du flux liquide.

Et le premier corps fuselé, argenté, se contorsionne bientôt à ses pieds, écailles ruisselantes et soubresauts virevoltants. Un baptême à l'eau mouvante qui appellera bien d'autres parties de pêche au gardon ou à l'ablette, au barbillon ou au chevaine. L'aventure fluviale au gré des ondes et des sables.

Tel l'enfant Chagall au cœur d'une cité encore étrange à son regard, notre Candide pêcheur renoue avec de profondes origines paysannes. Celles de son père arpentant forêts et causses des heures durant, à la recherche de girolles bien fraîches ou de myrtilles luisantes. Gourmandise des héritages consentis. Mais les temps ont changé (un certain Néolithique est-il totalement clos pour autant dans les têtes ?) et sa subsistance n'est plus en jeu, son repas est assuré ce soir. Il ne manque pas d'en remercier le ciel en rejetant à l'eau ses captures. Et mesure soudain la chance d'un geste gratuit, cerise sur le gâteau d'un plaisir tout neuf.

Le petit pêcheur vient d'appréhender un précieux échantillon de nature dans un océan urbain. Une sensation physiologique qui a valeur de scène originelle : son corps existe au creux d'un cosmos qui le recueille comme un fils. Ce qui tombe bien, vu la difficulté présente de ses géniteurs à lui transmettre les élans d'un quelconque désir en vrai moteur d'existence.

L'enveloppe physique a tout juste engagé sa mue.

Animale, organique, la toile est comme une scène avec ses coups de théâtre. Corps aérien d'un parachutiste incertain largué sur la ville lumière, silhouettes allumettes pantelantes gisant au sol, visages gémeaux, face animale anthropomorphe juchée comme un sphinx en plein centre de la scène... Les corps peuplent la ville entre ciel et terre. Ils en animent le kaléidoscope aléatoire et foutraque. Jusqu'à se mettre à parler. Et si les corps parlent, que disent-ils donc ?

« *Tiens-toi droit(e) !* » Qui décrira l'histoire du dressage des corps, suivie de près par nos professeurs de gymnastique – *tic-tic* – toujours dans le rythme ? La représentation de nos chères dépouilles évolue avec le temps. Candide se fera l'adepte d'un cours radiophonique quotidien de culture physique pointant son nez au cœur du 20^e siècle. Sur fond d'hymne national en martial mateur des corps sous extase. L'organisme ? Une machine à mettre au pas. La philosophie ? Une pensée organisée pour le libérer.

De l'apathie du *à quoi bon ?* à la transe contemporaine excessive, désordonnée, il arrive que les corps s'épuisent, se perdant en sollicitations extérieures, incapables de se concentrer sur eux-mêmes. Pantelantes et pathétiques machines à s'agiter. Le divertissement pascalien est passé par là.

Bien plus tard, en apprenti philosophe éclairé, Candide mettra ses pas dans ceux de Nietzsche, le penseur prométhéen qui en appelle à l'homme corporel capable de dire un grand oui à la vie, allumant une énergie intérieure qu'il ne soupçonnait pas. A rebours des religions valorisant de purs esprits aux dépens des corps niés.

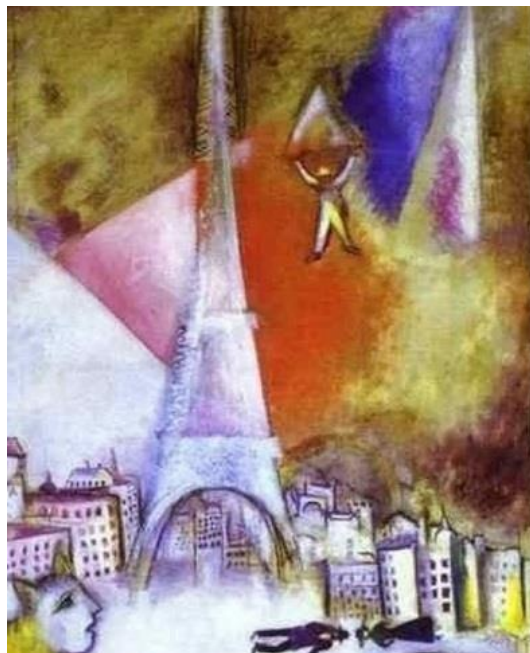
Réalisant qu'il habite un corps multiple, Candide finira par se demander comment il le traite, par tenter d'évaluer objectivement ce qu'il lui impose au quotidien (et là, la note, déjà ancienne, sera salée : soumission à la bousculade, aux tensions diverses, au manque d'exercice, tabagie, excès

alimentaires...) Jusqu'à ce que son vieux compagnon de route finisse par se rebiffer, n'entre en état de résistance, de sédition. Réaction légitime.

Candide et sa complainte du corps : somnambulisme et inconscience, errance et vertige dans l'aliénation qui s'incruste, s'enkyste. Comme en terrain propice, familier. Dynamique néfaste appelant l'écho d'une autre enveloppe organique fantasmée, tout imprégnée de vigueur et de vertu, celle-là. Une peau neuve que son hôte aimerait souvent bercer sur l'air du *Body and Soul* pénétrant et sensuel, distillé tout en lenteur et en finesse par Coleman Hawkins – inventeur génial du sax ténor dans les années trente.

Il en faudrait, par la suite, des séances de libération de sa chère carcasse pour enrayer l'antique et morbide mécanique : marcher, courir, nager, pédaler, jouer... comme autant de contrepoisons vitaux, quotidiens, aux affres d'une mutilation originelle inconsciente et punitive.

Réintégration du corps dans l'espace et l'estime.



Ravi de son escapade au bord du grand fleuve, Candide a regagné son poste fixe. Quelque chose a changé entre-temps, il le sent. Comme si une topographie toute neuve s'était inscrite au creux de son esprit. Celle du cours d'eau qui baigne dorénavant son univers intime à la manière d'un flux mouvant, bienfaisant : quelque chose bouge enfin, se coule en lui, défiant son immobilisme coutumier, son éternelle posture figée. Il apprendra plus tard que l'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Mais voici qu'une nouveauté de bon augure bat en brèche ses états de sidération familière : le dehors a commencé à disputer sa place au dedans.

Et puis la lecture de récits – son passe-temps préféré – l'a mis sur la piste d'un drôle d'engin capable d'explorer le fond des mers (et pourquoi pas celui de son fleuve fétiche ?...) : le sous-marin. Voilà une parade bienvenue à ses hésitations de surface : les profondeurs subaquatiques ne s'annoncent-elles pas d'emblée passionnantes, ouvrant la porte à des échographies mystérieuses ? L'épatant Jules Verne ne tarde pas à l'absorber avec ses engins farfelus et foutraques. Et vogue le submersible dans son marigot insondable ! Pour de réjouissantes échographies en vue.

La littérature offre au jeune Candide des vies de substitution opportunes. Un auteur en particulier capte son attention : un certain Simenon, expert dans l'art de lui présenter tout vifs, aussi vrais que nature, des personnages ordinaires défiant le réel comme il ne saurait lui-même l'envisager. C'est tout un univers rempli d'émotions qui se déroule dans cette intimité avec la chose écrite où l'enfant baigne avec délices, oubliant sa condition figée d'observateur unique pour se plonger dans des doublures de lui-même qu'il ne soupçonnait pas jusqu'à ce jour. Comme un monde parallèle où il adore désormais se perdre.

Lui qui était assigné à une posture – Candide collé à la vitre – vient de se découvrir une puissance toute neuve : sa capacité à l'ubiquité et à la dérive

dans d'autres espaces que le sien. Il peut constater l'élargissement de ses options de vie. Elles se teintent désormais d'un goût tout neuf pour une liberté qui s'esquisse.

Il apprendra bien plus tard, dans un autre siècle, que la physique quantique valide l'existence simultanée d'univers différents, pourtant contemporains. En rechange de son univers répétitif et terne, Candide inaugure ses *multivers* à lui. Des mondes aux tonalités infinies des littératures.

Comme l'antidote pressenti à une forme de résignation qu'il sent poindre avec le temps ?



Se résigner ? Croire ? Consentir ? Pour Candide, tout est affaire de nuance, dans un monde où il se sent étranger. Comme un Sisyphe livré à une absence qui dure, s'incruste.

« *Il faut imaginer Sisyphe heureux* » lui lance la voix de Camus en guise de nouveau défi. Mais pourquoi dire oui à un monde indifférent, qui vous ignore ? D'autant que cet absurde vous tombe dessus dès la naissance comme un événement originel, un fait irréfutable. A l'image, aussi, du *Roquentin* de Sartre pris de nausée face à une contingence du réel lui apparaissant soudain à travers... des racines de marronnier entrevues dans un jardin public. L'existentialisme pose ses banderilles de lucidité et de liberté sur la vie comme elle va.

Candide deviendra plus tard – bien tard ! – un lecteur passionné de ses tout premiers philosophes, sentant qu'il tient là un fil vital. Un remède à la non existence qui ne manquera pas de dérouler ses affres entretemps.

Entre littérature et philosophie, le jeune Camus entend aimer sa condition et se contenter de peu au cœur de son Alger natal. Avec lui, pas d'attente de quelque arrière monde que ce soit, d'autre chose que ce que l'on a. Candide admire son *Homme révolté*. Et il se retrouve pleinement dans la peau de son *Etranger*. Meursault, ce anti-héros, figure l'homme absurde qui paye pour tous, sorte de Sisyphe christique sidéré, accablé lors de son procès, essentialisé comme le criminel, le marginal qui ne rentre jamais dans les codes.

Avec la maturité, Spinoza le touchera encore plus : à chacun de *persévérer dans son être*, meilleur moyen, selon le Prince des philosophes, de décupler ce dont on est fait, en commençant par l'analyser et le reconnaître dans toute la finesse de sa compréhension. Foin des *passions tristes* ! Vive la lucidité !

Une forme de joie accessible serait-elle à ce prix ?

Cantonné à sa chambre comme à une cellule de moine, Candide poursuit son exploration immobile du monde à travers les objets qui l'entourent : atlas de géographie pour voyager, vieux poste de radio à galène (hérité de son grand-père) pour nourrir son imaginaire de feuilletons radiophoniques à se faire peur, vignettes postales miniatures pour pénétrer le cœur secret de l'univers. Géo Trouvetou dans son cabinet de curiosités.

Car l'enfant immobile vient d'entamer son âge du collectionneur : isolé du monde, il a décidé d'avoir prise sur celui-ci en le captant par séries complètes, en épuisant son suc par le biais de l'accumulation des choses, de l'amasement des représentations. *Etre* ou *avoir*, telle est pour lui la question du moment. *Avoir pour être* semble bien la réponse de l'heure.

Les timbres-poste sont un trésor pour pénétrer dans de vraies micro fictions : la taille douce de la gravure offre à son regard exigeant des ressources inépuisables de formes et de couleurs où se racontent les paysages, les personnages de l'histoire et des arts. Le sens de la beauté entre progressivement dans l'esprit du gosse fondu d'images.

L'enfant futé a l'idée d'associer les petites gravures enduites de gomme à des cartes postales dénichées dans une brocante, cartes illustrant l'histoire de la peinture à tous ses âges. Le voici envoyant ces images affranchies à des bureaux postaux temporaires installés chaque dimanche un peu partout en France, là où se tiennent des manifestations historiques, littéraires, artistiques. Impassible depuis sa cellule, Candide entame une correspondance tous azimuts avec de multiples lieux extérieurs, parfois lointains. Le retour programmé des cartes soigneusement oblitérées d'un cachet postal temporaire complète l'illusion d'un mouvement statique et productif à la fois. Le petit collectionneur se donne l'impression de diriger sa petite affaire tout en bourlinguant à peu de frais. Candide en nomade immobile. *Etrange voyageur sans bagages* à la Soupault.

La même période le voit commencer à fréquenter la vieille bibliothèque municipale sur les conseils maternels. Le tout jeune intellectuel endosse les oripeaux obligés d'un raton de bibliothèque qui s'ignore. Avec des rêves à la Borgès. Peut-on résister à l'odeur enivrante des livres au cuir doré sur tranche ? Candide va le découvrir, il est des œuvres de fiction qui anticipent ses propres inquiétudes du moment, jusqu'à se fondre dans sa propre réalité : cette révélation, telle une chambre d'échos s'amplifiant au cours du temps, sera longue à percer pour notre éperdu de vie ! Mais nous voilà en 1968, et le réel le rattrape. Le corps social est travaillé par des mouvements de fond initiés par sa jeunesse. Le monde, *il est en change*, comme le chante un moderne ménestrel outre-Atlantique.

Eberlué, n'en croyant pas ses yeux, c'est depuis sa chère fenêtre qu'il assiste à des défilés joyeux et subversifs auxquels il ne pipe rien. Les monômes lycéens de mai lui passent au-dessus de la tête et des émotions. L'adolescent passif est à mille lieues d'un début de conscience politique. Son unique guide est la morale parentale, la seule à lui assurer une protection vitale. Il a passé le cap du Bac deux ans plus tôt, avec un an d'avance (mention passable), presque sans le réaliser, espérant – espoir magique issu d'une pensée magique – trouver enfin une issue à son inexistence constitutive de lycéen.

Son absence totale d'envie – et donc de projet réel formulé – ne fait que dire alors son absence d'être au monde. Blackboulé comme une boule de billard dans une voie qui lui est étrangère, il voit les adultes autour de lui (parents, professeurs) décider à sa place : il étudiera les langues vivantes (hommage obligé à ses professeurs d'anglais). Un comble pour quelqu'un dont le désir de s'exprimer est déjà mort à l'intérieur. Et qui de surcroît est affligé depuis sa naissance d'une *langue géographique* (absence de peau sur son organe goûteur). C'est décidément mal engagé !

Le destin peut en rire à gorge déployée.

Va pour les langues, mais dans quel nouveau cadre ? Hors de sa maison, de son havre de tranquillité, et loin de sa chère fenêtre, de son *écoutille à monde*, comme il la nomme dans le secret de sa tête ? Ce sera l'université, dans une plus grande ville proche (la proximité, concept relatif). Voilà le garçon exilé loin de ses repères familiers, arraché à une inertie qui lui convenait pourtant bien. L'inquiétude est en passe de se muer en une sidération accrue. La nouveauté endosse soudain la fadeur du vide.

Où s'enracine cette frousse qui me gagne ? C'est la question qu'il se posera bien plus tard et qui lui reviendra à l'esprit en repensant à cette période de perte et d'abîmes. Loin d'être sorti de son enfance refuge, l'adolescent est désorienté, désemparé, *interdit* au sens fort. En état d'absence clinique, comme on le dit d'une mort clinique. Doublé d'un exil physique, son permanent symptôme d'errance intérieure s'inscrit insensiblement dans la durée.

Il appelle d'autres égarements à venir.



Candide, pourtant, continue sa mue de lecteur passionné et se plonge avec délices dans les récits. « *De quoi est faite votre inquiétude ?...* » c'est à cette interrogation brûlante que répondra un héros de fiction qui est son exact contemporain : l'inénarrable Portnoy, héros du romancier américain Philippe Roth en 1969. « *J'ai été élevé par des Hottentots et des Zoulous !* » s'écrie le jeune avocat juif allongé sur le divan de son psychanalyste bouffon Spielvogel, tentant de se libérer de ses démons familiaux. Mais lui saura traduire son malaise par un immense éclat de rire et une aptitude décomplexée à conduire la charge contre ses géniteurs. Autant que contre les préjugés de la société qui l'a vu grandir. Mêlant furieusement sexualité débridée, frustration et culpabilité, le jeune Portnoy se montre hanté par l'angoisse du provisoire et un questionnement sans fin sur son identité corporelle et sa virilité. En un mot, « *le doute l'habite* » comme lâcherait – sans rire ! – l'humoriste français, un certain Desproges, vingt ans plus tard.

Candide se retrouve dans les symptômes de son héros fictif : lui aussi s'est mis à bégayer jusqu'à une période récente, comme si sa langue déraillait pour mieux exprimer une violence rentrée, impossible à dire. Ou pire – mieux ? – il s'est surpris à mimer le ton des voix qui s'expriment autour de lui, comme s'il endossait soudain les personnalités qui allaient avec, enfilant littéralement des langages de substitution au sien propre, gravement affecté d'impuissance acquise et acceptée. Se coulant ainsi consciemment dans d'autres peaux, d'autres récits que le sien.

Un mécanisme mimétique à l'explication duquel il aura accès, devenu adulte, à la lecture de la thèse de René Girard sur l'implacable effet caméléon qui anime l'humain.

En attendant, Candide se montre toujours incapable de dire non. D'opposer ne serait-ce qu'une once de sa volonté aux desiderata du monde tel qu'il va face à lui.

Son attitude se fige dans un ni oui ni non, comme dans un accord muet, un *qui ne dit mot consent*, où peut se lire – entre les lignes, entre les silences éloquents – une lâche acceptation de la marche et de la pensée communes. Il vit sa vie comme un long flux d'absence à soi-même et au monde.

La suite lui révélera que l'esprit naît pourtant de l'émergence de toutes ces négations, petites ou grandes, qui auraient pu poser son identité dans le jeu familial et social. Nietzsche, encore lui, aurait su lui communiquer un peu de sa passion de la déconstruction à travers son rejet de nos simplifications, falsifications et autres dénis qui mènent tout droit à ce qu'il nomme *la tartufferie incarnée de la morale (Par delà le bien et le mal)*. Car il manque toujours de la nuance entre un *oui* catégorique et un *non* définitif. Celle qui exige que nous retravaillions le langage pour en extirper logique apparente et réductions abusives.

Retrait, réticence, silence, ironie, pudeur : Candide apprendrait avec le temps que la contradiction mérite des colorations que la simple négation prétend gommer. Cultivons nos espaces intermédiaires à l'image du nuancier des peintres !

La finesse des variations n'est-elle pas au fondement de la pensée et des émotions comme de la musique ? Elle anime en tout cas les bémols sans fin de nos modes d'être.

Une leçon intense, ajustée, qui habiterait Candide dans sa maturité.

« *A dix sept ans, je fus saisi par la détresse de la vie* » aurait pu soupiner Candide, joignant sa voix à celle d'Arthur Schopenhauer. Encore un philosophe qui aurait parlé au jeune homme, s'il y avait eu accès au même âge, en lui révélant la réalité de son état. Mais ce même âge fut pour lui celui du passable : la mention qu'il obtint au trop fameux baccalauréat, sésame d'entrée obligé dans la vie adulte. *Passable* et non *moyen*. Il était tombé là dans un étiage déjà bas, ce qui aurait dû l'alerter. Pourtant le contentement primaire d'être adéquat à la situation l'emporta sur la raison encore balbutiante, et le préjugé sur l'analyse. Or à défaut de passable, sa vie déjà amputée d'une année de scolarité (un CE2 sauté) risquait fort de se révéler problématique. Et la plongée inexorable, il ne s'en doutait pas encore.

Le hic, c'est que le novice était encore habité par l'âge magique qui consiste à s'inventer du mieux dès que l'on sort du pire. Une mauvaise habitude qui ne le conduisait qu'à dupliquer un monde erroné dont il sortait à peine, au bout de quinze longues années d'errance silencieuse. Sans en avoir tiré la moindre leçon susceptible d'éclairer son avenir. En émule de Sisyphe, le garçon était devenu un répétiteur parfait.

Candide eût sans doute été éclairé par la vision du jeune Arthur attifant le monde de son *voile de Maya*, vrai rideau de la représentation au travers de laquelle nous ne faisons, pauvres humains, que nous *figurer* les choses sans prendre le temps d'avoir accès à leur réalité profonde.

Eh oui ! aurait pu souffler le penseur au creux de l'oreille de Candide : nous ne sommes que des figurants, des acteurs passagers d'un texte auquel nous n'avons pas accès : celui d'une volonté de vivre que nous faisons se reproduire indéfiniment, sans réelle conscience.

Mais quand l'homme vivra-t-il enfin au gré de lui-même, éclairé par son propre élan vital ? Question lancinante et centrale que notre apprenti penseur n'avait visiblement pas encore les moyens de se poser.

Décidément, Candide est bien loin de pouvoir aborder une réflexion aussi mature. Et ce n'est pas son année de philosophie, avalée comme le reste, à l'avenant, sans jamais être concerné, qui a pu lui permettre d'amorcer une approche de son cerveau comme instrument de libération possible ! Voilà des années qu'il est hagard, apathique face au système scolaire comme à lui-même, bachotant à tout va, extérieur aux choses et aux êtres, animé par un semblant qui lui permet de demeurer en retrait. La carapace s'est mise en place, et pour longtemps ! Cruellement absent de l'âge des initiations et des apprentissages, le jeune homme est dorénavant proche d'un état d'hypnose, d'inexistence acquise.

Pourtant, à y regarder de plus près, deux événements scolaires agissent comme un révélateur de l'adage central qu'il se forgera plus tard, au fil du temps : c'est la connaissance qui libère. Son mantra de survie.

Le premier le met en prise directe avec son corps, ses capacités physiques. Un beau jour d'hiver, le professeur de gymnastique de Sixième ose faire ramper sa classe... dans la neige ! Notre Candide est tout chose. Voilà qu'il goûte des sensations corporelles toutes neuves : le froid, l'humide, l'effort, la résistance, la volonté. Tout cela lui saute à la figure, d'un bloc. Comme la découverte d'un *vouloir vivre* (Nietzsche toujours) à travers des forces qui agissent dans la physique du monde.

Il tient là un fil d'aventure qu'il approfondira, adolescent puis jeune adulte, au contact de la nature : se confronter aux éléments – froid de la nuit, chaleur d'un soleil de plomb, inconnu des paysages nouveaux... – à tout ce qui vous fait humain des origines, plongé au cœur du monde. Sa pratique adolescente du scoutisme aidera à ce décrassage physique autant que moral. Retour bienvenu à l'enfance du corps.

Comme une deuxième naissance.

Le second avatar est un dévoilement du même tabac. Un vieux professeur du collège l'invite, lui et quelques-uns de ses pairs, à venir écouter de la musique classique dans son bureau, hors classe. Il revoit le grand meuble un peu kitsch avalant les grosses galettes vinyle pour restituer soudain, comme par magie, des nappes de sons envoûtantes auxquelles il s'abandonne. Il se souvient du tout premier morceau découvert alors : *Le Lac des Cygnes* de Tchaikovsky. Se remémorant cet instant fondateur, suivi de beaucoup d'autres, Candide y verra la révélation d'un continent inconnu jusqu'alors : celui de son monde émotionnel.

Quelques années plus tard, son atterrissage sur la planète jazz signera le dévoilement d'un continent plus vaste encore : celui d'une musique populaire et savante à la fois, une création de l'intelligence capable de soulager le mal de vivre d'un baume consolant et tonique.

La musique élevée au rang de rédemption. Une inspiration pour le restant de ses jours.



Paré de ces deux éclairs vitaux, voilà notre Candide lancé à la recherche d'autres mondes hospitaliers, enfin bienveillants. Bientôt, la poésie viendra allumer en lui les feux croisés de la musique et du langage. Un certain troubadour moderne – Georges Brassens – enchantera ses années de jeune adulte. Il se repassera en boucle ses petits bijoux de poèmes chantés sur le mode de ritournelles familières, de récits de vie qui le touchent comme autant de précieux fragments d'initiation.

A l'âge fertile des amitiés, Candide a la révélation d'une vraie camaraderie aux couleurs de la complicité, en compagnie du moustachu débonnaire. Une sensibilité toute neuve, durable, naît de cette fréquentation poétique puissante. Et même si l'ami en question n'est pas présent en chair et en os à ses côtés, le jeune homme se contentera de sa voix grave et gouailleuse. Bienveillance rassurante ? Fraternité par procuration ?... Philosophie de la vie par transmission. Par osmose. L'âge des copains, quoi !

Poésie et noblesse du verbe inaugureront, aux yeux du jeune homme, les amorces d'un dialogue intérieur qu'il retrouvera chez nombre d'auteurs écrivains l'acceptant dans l'intimité de leur œuvre. Il se sentira peu à peu familier chez eux, intégré dans leur cercle, menant ainsi une vie parallèle. Une deuxième vie en consolation de la première, décevante par son ennui.

Solidement ancrés dans l'histoire de la langue populaire (ah ! Villon et ses *Ballades*), poètes et rimailleurs lui renvoient en écho une fraternité de pensée et d'émotion qui le bouleverse et le nourrit. Un vrai panthéon d'amis !

Faut-il pour autant embrasser le genre humain dans son entier ?... Voire. L'ami Georges l'a déjà bien déniaisé en moquant Pascal : « *Mettez-vous à genoux, priez et implorez, faites semblant de croire et bientôt vous croirez !...* » Candide subodore les limites et discordances de l'amour d'autrui promu par les religions ! Une manière d'étouffement collectif univoque où la docilité règne sans partage, réagirait-il par la suite.

« *Aimez-vous les uns les autres...* » Ah, il l'entendra souvent cette chansonnette en forme de rengaine, de consigne obligée, de mantra moral. Et il mettra toute sa vie à en évacuer la vacuité d'origine : la religion a-t-elle vraiment vocation à prêcher le bien et le mal, comme il le croira longtemps? Pour lui, ce sera comme une tique s'incrétant sous la peau et devenant progressivement indolore pour mieux se faire oublier. Tout en continuant à vous sucer le sang.

Et puis, et surtout, ces rites désuets, répétés jusqu'à l'hypnose, joués à l'église aussi bien que dans l'école catholique de la ville (dimanche et semaine, donc), fréquentée durant sa scolarité. Candide se sent cerné par des autorités opaques, exerçant une pression diffuse à laquelle il lui est difficile d'échapper. Et peu à peu, c'est son réel qu'il voit s'évanouir, au profit de vérités prétendument éternelles, injectées comme autant de vapeurs anesthésiantes où tous les sens sont convoqués.

Le poison a des airs vaporeux, aguichants pour un enfant en âge d'être touché par les manifestations les plus évidentes du théâtre de la vie qui s'ouvre : cloches tintant joyeusement pour appeler à l'office, signes de croix saugrenus, agenouillements répétés, bains d'encens aux senteurs orientales, corps alignés au garde à vous dans l'ombre, formules latines serinées jusqu'à la nausée, jusqu'à la perte du sens... Le trop fameux opium du peuple joue contre lui (comme contre lui seul) ses variations sur le thème hypnotique de la crédulité. Au réel – à son réel – de s'y plier, qu'il le veuille ou non. La liberté passe à la trappe. En rythme et profondeur.

L'office dominical, où il surjoue les *enfants de chœur* (!), n'est pourtant qu'une manifestation de cette religion mortifère. Sa variation quotidienne prend place à l'école, sur le lieu même où apprendre devrait être un plaisir, un début d'accomplissement de soi. Mais les lieux et personnels y sont eux-mêmes infestés jusqu'à l'os par l'idéologie ambiante. Une bande de

curés ensoutanés, dégaines foldingues et mines ahuries, y font régner les odeurs rances d'une foi de mauvais aloi : celle dont on se souviendra toute sa vie comme d'une oppression lente des sens comme de la raison. Et plus encore. Car cette religion soi-disant divine a ses têtes comme ses victimes désignées. Aux esprits déjà forts elle offre sur un plateau le surcroît de pouvoir et de placement, aux faibles l'occasion désespérante de plier un peu plus l'échine sous le doute et la passivité. Vous avez dit justice et rédemption ?... Imposture de l'affichage. Echographie profonde souhaitée.

Qui aura le courage d'avouer, à cet instant décisif où l'illusion fait mouche, que le messie désigné par la multitude assemblée n'est qu'un bouc émissaire que l'on chérira et, dont, comme tel, on ne pourra que rêver de prendre la place ? Au bénéfice de tous ceux qui auront fait semblant d'y croire et anticipé secrètement leur débîne, en tirant les marrons d'un feu dont ils ont depuis longtemps mesuré la tromperie. Quant aux dindons de la farce, il ne leur restera que leurs yeux pour pleurer en murmurant un *Amen* de circonstance. Mimétisme, quand tu nous tient !

Et la parole dans tout ça ? Elle a disparu, enfouie, balayée, avalée. La dialectique, élixir de la pensée ? Abolie. L'acte de croire n'exclut-il pas raison et réflexion ? Le *fidèle* adéquat n'a plus qu'à « la boucler ». Qu'il se contente de boire le suc présumé des prières scandées, psalmodiées, martelées, bredouillées par une foule dont le délire a effacé toute frontière acceptable entre l'espace individuel et la frénésie du commun ! La masse dicte sa loi au singulier, le mécanisme est connu. Et la négation des corps qui s'ensuit inclut naturellement l'excommunication des pharynx comme outils d'expression et de liberté. De protestation et de lucidité. « *Une preuve du pire c'est la foule* » cingle Prévert en poète laïc insurgé.

Parvenu à ce stade de l'expérience vécue au quotidien, le mutisme peut gagner certains, aussi sûrement que l'absence de fonctionnement altère l'organe qui lui est dévolu. En l'absence d'une voix, il ne va bientôt plus

rester que son cerveau à Candide pour se retrancher et tenter de sauvegarder ce qui lui reste de conscience et de raison valide. De semblant d'autonomie.

Pourtant les ondes de choc sont loin d'avoir engendré tous leurs effets. Car les relents bondieusards savent résonner bien au-delà de leurs dégâts apparents, évidents. A la suite des capacités physiques et sensibles, c'est à l'univers affectif qu'ils s'attaquent, altérant insidieusement le disque dur des émotions. Aux aguets, la haine de soi est prête à surgir.

Candide est de par sa nature, son histoire, un enfant sage, obéissant, conforme. Pain béni – si l'on ose – en tout cas porte ouverte à toutes les manipulations affectives, à toutes les prises de pouvoir propres aux groupes d'apprentissage.

Soucieux de bien faire, de montrer un comportement exemplaire, le garçon est déjà pétri d'une vertu mimétique qu'il pense comme l'alpha et l'oméga des relations humaines. Tout pouvoir ne peut qu'être positif selon lui puisque protecteur et pourvoyeur de bons points affectifs sous forme de reconnaissance et de protection.

Candide se mue en légaliste rigoriste, mutique, faisant écho à une religion maîtresse d'un conformisme anesthésiant. Que penser, pourtant, d'une institution qui a pour figure symbolique un pauvre bougre nu, torturé, cloué sur deux planches de bois ? Et qui se permet de l'exhiber comme exemple aux enfants !... (Faites-les sortir, eux, au moins ! Ils seront en mesure de comprendre plus tard...)

Qu'en penser ? Sinon qu'elle pêche par obscénité coupable contre l'esprit même qu'elle prétend promouvoir. Et, plus grave, qu'elle vise à maintenir ses affidés dans un état résolument dépendant, infantile. Pour des mystifications hors d'âge. Et un naufrage de la raison.

Sérieux comme un pape, le collégien croise la route d'un couple de professeurs d'anglais régulièrement chahutés par leurs classes. Il faut dire qu'ils n'ont rien pour eux, les malheureux : physique ingrat, attitude complexée, en retrait : pas de quoi faire pavoiser la langue pourtant conquérante de la Perfide Albion ! Dans ces conditions, on peut excuser les élèves de ne pas vouloir jouer le jeu, et peut-être même d'initier la réaction contraire, celle du refus et de la colère d'être floués sur la marchandise. Féroce, la meute s'apprête.

Réaction logique, mais dont Candide ne retient que l'injustice faite aux faibles, aux mal dotés par la nature. C'est décidé, il les soutiendra, quitte à être le seul à endosser le costume du héros victimaire aux habits de lumière. Seul contre tous, le voilà parti à « faire de la lèche » comme on dit, ascenseur cordialement renvoyé par les deux professeurs qui le prennent sous leur aile – déjà largement rognée. Boulet au pied, adieu la liberté !

Que pensez-vous qu'il adviendrait d'un tel cas de figure ? Le groupe des collégiens se soude, exalté d'une telle aubaine à l'âge débutant des révoltes contre l'ordre établi. Il n'y a là qu'os à ronger et à exhiber. Le héros lèche-bottes se trouve divinement installé dans le rôle de composition qu'il a lui-même contribué à mettre en place : celui de la victime expiatoire qui doit payer l'anomalie de fonctionnement du groupe, au nom de tous. Retour du jeu mimétique infernal. L'*Etranger* de Camus rôde dans les parages de l'élève désarmé. Autant que la figure dévastée d'un Christ problématique mais pratique à souhait pour l'institution – religioso-scolaire, un mixte *contre nature* – en incapacité de règlement à hauteur de réel.

« *Il nous faut un coupable pour déverser notre amertume et notre colère !* » semblent crier trente voix à l'unisson. La vertueuse victime est montrée du doigt, isolée, moquée, ostracisée. L'ennemi du groupe voit se déclarer con-

tre lui seul une guerre menée par son univers entier du moment. Pris en étau entre des forces qui le dépassent – sa fidélité à un attachement morbide ou sa survie dans son groupe de pairs –, confronté à un choix impossible, il ne sait pas encore que plus rien ne sera comme avant. Un sacrifice gratuit autant qu'inutile est passé par là. Un pan de l'allergie scolaire et sociale de Candide vient de se mettre en place. Durablement.

Les conditions sont réunies pour que s'installe insidieusement le cirque des haines recuites et des ressentiments ordinaires qui sauront si bien vous pourrir la vie à venir et vous installer à demeure dans un clivage mortifère. La raison a coulé corps et biens dans ce naufrage d'où ne surnagent qu'idées reçues et affects jugés corrects par un climat ambiant où école et religion baignent dans le même marigot infâme, celui d'une collusion mortifère. Le populaire s'y noie ou y trouve matière à guerres intestines sans fin. Mais la faillite personnelle est toujours au bout.

Au secours, Nietzsche, reviens ! Délivre-nous tes aphorismes au couteau pour condamner ce funeste amalgame entre religion et morale. Au vu des attitudes de certains fidèles et gens d'église, on comprend mieux tes mises en garde. Que dire d'une institution qui s'arroge le droit de dicter les comportements individuels au nom des bons sentiments et sous le regard supposé bienveillant d'une divinité absente et montée en épingle ?

Mais quoi compte au fond pour nos oreilles usées de représentations et d'illusions ?... Plus de représentations et d'illusions encore ! Addiction oblige. Le ressassement jusqu'à l'hypnose. Ne pas laisser à l'auditeur, au témoin – ou à l'acteur – un seul moment pour reprendre ses esprits, faire le petit pas de côté, changer très légèrement l'angle de vue, oser se faire à lui-même, à défaut des autres, la plus simple objection de raison. L'extase pieuse exige une vacuité de l'entendement proche du vertige de l'aliénation. Une schizophrénie organisée où rien n'est laissé au hasard.

L'opium du peuple sait vous plonger puis vous maintenir au *stade de l'infantilisme* évoqué par Spinoza. L'âge primitif, immature, des religions.

Quelle énergie – ou quelles défenses – permettent à Candide de conserver un reste d'intégrité au cœur d'un tel système porteur de mort ? Longtemps après, jetant un regard sur le trajet parcouru, il doit s'avouer que le mystère demeure à ses propres yeux. Besoin absolu de sécurité ? Fidélité morbide ? Vision d'une condamnation injuste (image mortifère d'un Christ trop bon... trop con) ? Etat d'absence à soi et à la vie. De ces absences à soi qui se prolongent dans des émotions proches du coma, lorsque l'exposition au choc a été trop violente, que rien n'a pu faire contrepoids sur le moment ou dans la durée. Quand l'obsession des fidélités ordinaires s'est perdue dans des contrats intimes hasardeux, en lisière de conscience, fruits d'une morale mal comprise, plaquée. Le sacré a toujours bon dos.

Ainsi l'égarément se mue-t-il en apathie, en *à quoi bon*. Puis en éclipse. Avant que ne s'installe l'amnésie propre aux morts-vivants. Un état d'hébétude acquise guette en surface tandis que la colère sourd au fond. Une fureur comme étouffée, inexprimée. Celle dont un Louis Ferdinand Céline, l'auteur qui abolit les lisières entre le parler et l'écrit, aurait pu dire : « *J'ai juste envie de hurler, et moi quand je hurle c'est à voix basse ! Parfaitement, parce qu'ils ne doivent pas m'entendre.* » Mais la rage peut-elle se permettre de taire son nom, sous peine d'être caduque ? Evidence et absurdité mêlées.

Quelle logique dans la course à l'existence... ou à la non existence ? Candide se reposerait la question longtemps après, à un âge déjà avancé. Le hasard des rencontres – comme des non rencontres – à des moments clés, possède parfois seul le pouvoir d'infléchir les choses. Avec notre capacité du moment à en faire quelque chose.

Voici justement la Nature qui surgit en force...

Au moment où la vie montante semble lentement, douloureusement, déjà s'éteindre, Candide adolescent fait l'expérience d'un retour dans le giron naturel qui le marquera durablement. Ses géniteurs ont-ils senti le besoin d'équilibrer, d'adoucir le régime abrupt du collégien passif et souffrant ? Ses éducateurs ont-ils repéré en lui les signes précurseurs d'une rupture prévisible ? Il devient urgent pour eux d'apporter des contrepoisons aux excès en cours. A ce qu'ils peuvent en percevoir, au moins.

Comme tout bon établissement scolaire religieux, le collège catholique de Candide possède une troupe scout. L'enrôlement y est rapide, évident et conforme, car hygiéniquement... religieux ! « *Scout toujours prêt !* » voici une devise propre à séduire un sens du devoir déjà bien incrusté. Les sorties du dimanche développent chez l'adolescent un sens du collectif dont il ne se pensait pas capable. Les autres sont bien là, existent non loin de lui, petit Robinson qui se croyait seul, enfermé, à l'abri sur son île déserte. La formule chrétienne de l'amour du prochain, serinée jusque là dans le vide, aurait-elle enfin une réalité tangible, vivable ?

En attendant de réunir des éléments de réponse, c'est une évidence née dans les tripes qui s'impose d'elle-même : le jeunot a un besoin viscéral de plonger et replonger dans le bain naturel qui l'a vu naître. Partir à pied ou à vélo et savoir (!) se perdre dans une forêt avec boussole et carte, éprouver la faim, la soif, le froid, la chaleur... bref se sentir en prise avec des éléments enfin neutres, non chargés d'affects, sans rancune ni obligation autre que de survivre en se coltinant le réel ! Un abécédaire de la liberté à la Camus. D'une liberté qu'il goûte enfin comme un vrai cadeau du ciel.

Les sorties et les camps se succèdent, comme autant de ballons d'oxygène accordés au corps, aux perceptions, aux sensations. Le monde vibre enfin, autrement que par le devoir, la contrainte, et l'absence qui s'y

associaient infailliblement. C'est une grande clé magique à ouvrir le concret dont Candide vient de s'emparer. Elle éclairera toute la suite de son existence, comme un talisman auquel on peut revenir et se fier avec certitude. Une clé de stabilité.

Bientôt lâché dans la nature avec trois pommes de terre pour subsister, s'abandonnant aux nuits à la belle étoile, le jeune scout est aux anges (les vrais, les cosmiques !), enfin libéré du poids des images et des représentations nées de l'absence de projet de vie, d'intention inventive. A quoi sert de vivre ?... Mais à vivre, tout bonnement ! L'existence simplifiée au rang de lapalissade teintée de robinsonnade : tout ça pour ça ?!...

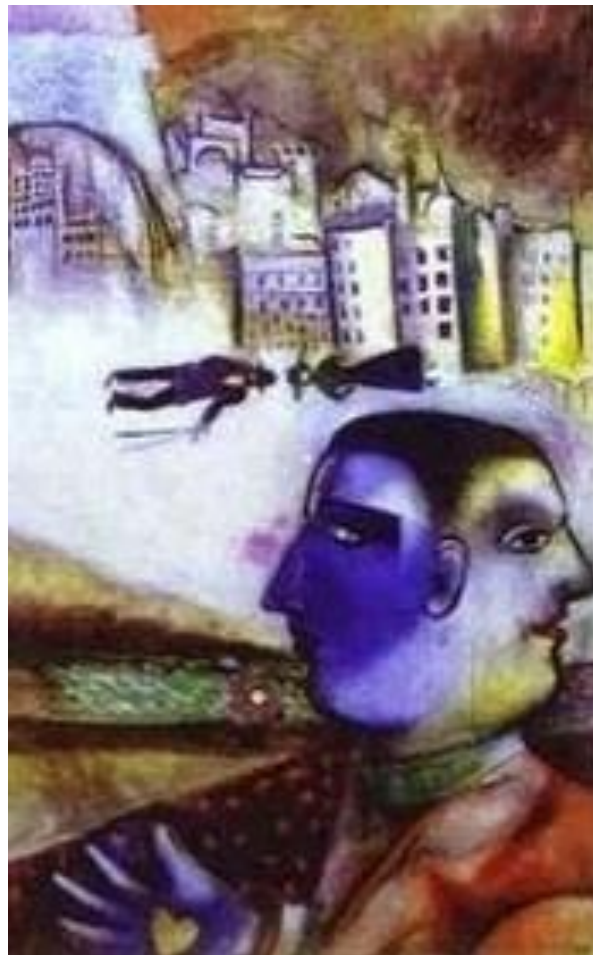
Pour autant, ce bonheur se nuance d'une vérité connexe au creux de laquelle Candide découvre davantage encore de sa propre nature à lui. Dans l'action d'un jeu de piste collectif où la règle peut se résumer à « captifs et voleurs », voilà notre collégien incapable de se défaire d'une situation de prisonnier. Prisonnier volontaire il se trouve, prisonnier volontaire il demeure. Aucun ressort de révolte ne vient faire bouger une situation où il se sent comme scotché, annihilé. Quelque chose s'est figé en lui, définitivement semble-t-il, que plus rien ne pourra faire évoluer. Le cadet est atteint d'une résignation qui l'accompagnera désormais sur les chemins de la vie comme sur ceux du jeu. Un jeu dont, symboliquement, il se veut exclu.

Sidération ? Renonciation ? Consentement plutôt, qu'il retrouvera bien plus tard, mais en bénéfice cette fois, dans une certaine philosophie de la vie autour des pratiques de la méditation et du travail de pleine conscience. Ces constats de limite, voire d'échec, auront alors évolué vers un positif ouvrant sur l'élan. Double face et inflexion étrange des choses, à l'aune d'un regard rehaussé sur tout un parcours personnel.

Ici, notre Janus bicéphale refait surface : la complexité du monde fait qu'une vérité possède souvent deux faces dont chacune s'équilibre d'un

double inversé qui la rend relative et sans doute plus acceptable. A l'image de la discipline philosophique se donnant les moyens de penser successivement pour et contre soi dans un même acte de questionnement.

Associer des contraires, admettre la vérité concomitante de deux choses qui se contredisent : une leçon de vie à inscrire dans la durée.



Parallèlement à ses explorations de pleine nature, Candide poursuit son expérience physique – tripale conviendrait mieux – de son désamour du *prochain*. Le commandement vertueux que la religion a tenté de lui inculquer se retourne en son exact contraire : un désamour teinté de gêne corporelle où l'impression se confirme d'une pression qui l'habite dès qu'il se trouve plongé physiquement dans un groupe. L'adolescent doit l'avouer : non, il n'aime pas *son prochain* ! C'est comme ça. D'ailleurs, est-ce sa faute à lui si le concept lui a été très mal vendu ?

Il se revoit, encore aujourd'hui, en bordure d'une rangée d'élèves assis en étude, ressentant les corps des autres comme des dangers au sien propre. Un malaise diffus l'habite en permanence. Comment peut-il se concentrer sur ses objets d'apprentissage lorsque le ressentiment envers l'autre – tout autre – prend une dimension colonisant son champ de conscience, le privant ainsi d'attrait pour la découverte du monde ? Comme si un mauvais virus s'était peu à peu intercalé entre lui et ce monde. Entre lui et la connaissance.

Ce n'est que bien plus tard que l'élève retrouvera un intérêt pour l'étude et les savoirs. Curieusement, lors de la rencontre d'un professeur de maths qui l'initiera aux vertus de la trigonométrie comme à un jeu de l'esprit. Les sinus, cosinus, tangentes et cotangentes lui paraîtront alors si grisants qu'il prendra fait et cause pour ces figures du savoir. Avant qu'un petit manuel d'histoire n'éveille sa curiosité au sujet de... la Guerre de Trente ans. Occasions et hasards des croisements : c'est bien la forme de la connaissance qui aura alors changé le cours des choses. La façon, décalée, originale, dont on lui aura présenté ces ressources nouvelles.

Richesse de l'art pédagogique qui nous dévoile une diversité de chemins vers un même objectif. Variation foisonnante des tonalités d'apprentissage.

Mais c'est un autre pan du récit social de Candide qui vient maintenant au-devant de lui.

Un bloc de glace. Un monolithe en état de fusion lente. C'est l'image qu'il lui reste d'une des scènes qui donneront une tonalité grise à son existence. Le jeune adulte tient gravé en mémoire ce moment nocturne fondateur de son récit, celui qui a cristallisé un état de stupeur marquant. Le voilà, l'année de ses vingt ans, au bord d'une piste de danse où joue un petit orchestre de jazz porté par le swing galopant d'une clarinette.

Il est là, dans la petite bourgade de Sologne où il vient d'être nommé enseignant à l'école privée (catholique) de la ville. Son premier poste, dans un métier pour lequel il se sent littéralement une *mission*, trace indélébile de son éducation chrétienne.

Il se tient au bord, tel le chat de Chagall posté sur le fil de la fenêtre. En limite. Déjà en marge de la scène sociale. Car rien, ce soir-là, ne va lui permettre de basculer du côté de la vie. Il demeurera une partie de la nuit immobile sur cette frontière, comme figé par l'enjeu. A l'image de l'homme du *Procès* de Kafka, éternel exclu vissé, assigné à la porte de sa propre vie. Un bloc minéral habité par la peur d'exister. Ou plutôt *les* peurs d'exister. Peurs blanches, rampantes, froides, minérales.

Il reste là pour un naufrage pétrifié parmi – en lisière de – tous ces corps qui se dandinent curieusement, d'une façon qu'il juge plutôt ridicule. Un certain sentiment de l'obscène, littéralement, naît ici alors, peut-être. Son corps demeure interdit, dans un état de sidération proche de ces minéraux sans âge dont l'apparence l'a toujours étonné tant ils semblent incarner l'indifférence à l'état pur.

Par delà les brumes planant sur les étangs solognots chers à ses ancêtres du côté maternel, Candide perçoit-il déjà le poids des illusions tutélaires au-dessus de sa tête ? Il n'aura pas assez de toute une vie pour les mettre à distance et y substituer son exact antidote : la raison, puits bienfaiteur au réel enfin retrouvé.

De ce jour – de cette nuit plutôt – date, il lui semble, son attrait invincible pour une forme d'acceptation. A peine commencée, sa vie était déjà frappée du sceau d'une négation d'origine, de celles qui pourtant remontent loin dans le temps, dans l'imaginaire de générations ascendantes, disparues, désormais muettes. Et pourtant si pesantes.

Dans cet instant de dépression, d'anéantissement programmé, Candide se sent – plus qu'il ne se sait – lié, attaché à ses ancêtres ruraux nés au creux de territoires, de paysages profonds, perdus aux confins de sa conscience : la Sologne maternelle, le Jura paternel. La ruralité serve des chaumières et des étangs d'une région pauvre, pétrie de superstitions planant au creux des brumes d'automne. La paysannerie rude des montagnes jurassiennes, accablée des froidures hivernales.

D'un côté le *marcou*, ce coureur de mauvais lieux, figure médiévale malfaisante décrite par Hugo dans ses *Travailleurs de la mer*, dont il convient de débarrasser l'enfant né en mai – le mois de Marie ! – par une incantation annuelle de prières à l'église. Candide ressent encore aujourd'hui le frôlement glauque, pernicieux, de l'étole soyeuse sur son occiput, dans l'ombre d'une petite chapelle. Lascivité loufoque, tordue, des froufrous bondieusards.

De l'autre, la foi enfantine, paysanne, butée, des grandes familles montagnardes survivant dans un entre soi aux vapeurs alcooliques et accessoirement incestueuses.

Impossible prise en compte d'héritages hostiles, ancrés dans une glèbe mortifère. Là où une survie journalière exige et dicte des besoins prioritaires, élémentaires. Mais assumer n'est pas accepter en reconnaissant, pas seulement. Lorsqu'il revisite ses émotions, ses empreintes d'enfance, Candide saisit d'un bond d'esprit le chemin parcouru depuis lors, celui d'une vie consacrée à l'étude, à l'ouverture sur le savoir

et sur le monde. Il discerne ce même chemin, à la fois comme moyen et finalité d'un trajet d'existence. Il mesure aussi la tâche d'émancipation réalisée dans la douleur par ses géniteurs revenus du diable vauvert et qui ont réalisé leur part de travail dans l'évolution familiale. Même s'il a mis du temps à le reconnaître et à le mesurer, aveuglé par le ressentiment.

Une mère fine, intelligente, marquée par la dévalorisation des filles au début du 20^e siècle, privée d'études et accédant pourtant au statut envié d'institutrice remplaçante dans une petite école religieuse. Avant de céder sans combattre aux obligations de maternités multiples, répétées, non vraiment désirées, frustrant à jamais une vie personnelle devenue pesante, manquée.

Un paternel orphelin, courageux, malmené par une rude famille paysanne, versé dans les tâches anonymes d'un jeune berger de montagne, avant de s'installer « à la ville » comme instituteur précaire (non payé par l'Etat) et d'y fonder famille. Un homme bon, mais dépassé, absent à lui-même déjà.

Des parents combattants, pélicans, et finalement frustrés, sur fond de religion omniprésente assénant des lois morales primaires où la personne abandonne son droit de regard et jusqu'à sa volonté d'adhésion à un destin sans joie. Mais des parents osant, presque à leur corps défendant, engager leurs pas hors de leur glèbe originelle pour accéder à un statut où le savoir est la règle. Premiers pas d'une véritable émancipation dans l'épreuve, mais premiers pas déterminants. Le fil est bien là : le goût pour la connaissance sauve... et soude un récit familial, même souterrainement.

Et dans le même temps, quelles traces de transmission laisse-t-on à partir de son propre récit ? Aux générations à venir de répondre et de surplomber. Faisons confiance aux ressources des personnalités singulières pour se réinventer.

Saisissant d'un regard ce parcours où l'émoi le dispute à une certaine logique, Candide comprend soudain à la fois sa parole confisquée dans un premier temps et la revendication de cet état dans un deuxième. L'élève se voit avoir vécu seize longues années d'études souffrantes finalement ensablées dans deux années supplémentaires d'université dont ne sortira qu'un écoeurement assouvi face à l'acte d'apprendre. Le breuvage avalé jusqu'à la lie ?...

Pas tout à fait, puisque l'échec menant à un désert va accoucher d'une drôle de solution en forme de voie de garage : une réitération subreptice des études sous la forme d'un retour aux sources... paternelles. Mis dehors sans espoir par le système scolaire en tant qu'élève, Candide y revient par la porte la plus classique : un CAP d'enseignant en Primaire. L'élève paumé fera donc comme papa. Et en école privée catholique, histoire de boire le calice jusqu'à l'hallali. L'instituteur en élève rétif... aux institutions ! Le destin peut continuer de s'esclaffer.

Candide, le retour, donc. Pour une deuxième chance, vue cette fois du côté adulte. D'un semblant d'adulte qu'il a fini par devenir, à marche forcée, envers et contre tout. Et tous. Reprise des fondamentaux, comme on dit : le bé-a-ba – universelle bouée de secours – vous a de ces côtés basiques propres à rassurer le plus perdu des échoués scolaires. Rien de tel que d'assister des futurs candidats au casse-pipe pour mieux appréhender d'où vous êtes sortis. Devenir prof, au fond, c'est un peu rester élève.

Miracle ! Candide trouve enfin ses marques. Il lui fallait simplement davantage de temps, ne serait-ce que pour digérer les échecs lourdement, silencieusement accumulés au cours des années. Et puis maintenant, c'est lui qui se trouve en position de mener les choses. Le voilà bombardé et reconnu... responsable ! Va-t-il enfin sortir la tête du sable ?

La suite est un chemin d'acclimatation pour se réappropriier les étapes déjà parcourues avec un regard renouvelé. Entretemps, une formation l'a amené à découvrir l'univers fascinant de l'image, encore peu utilisée à l'école. Une découverte sous forme de révélation, là aussi. L'apprenti instituteur se mue bientôt en photographe, en cameraman, en preneur de son. L'audiovisuel devient son dada. Et puis le projet s'infléchit soudain vers le journalisme, le conduit à mettre en question son attrait pour l'école, choix par défaut s'il en est. Le double goût pour l'écriture et l'image mène notre Candide à prendre la responsabilité de rédacteur en chef d'un petit journal économique et à quitter sa région d'origine, ce qui n'est pas mince. Il tient là un métier enfin choisi. Et un fil vers l'imaginaire inexploré. Une autre mue s'engage. Rapide, chargée d'évidences comme de désir.

L'année qui suit le voit créer à tout va textes, interviews, photos, mises en pages... Notre journaliste reporter vient de passer du côté du monde adulte de l'entreprise. Journées chargées, milieu entrepreneurial combatif, l'expérience suit un arc d'intérêt ascendant, encouragé par l'institution elle-même. Les résultats sont là : un journal de huit pages sort des presses chaque mois à l'intention de milliers de lecteurs. Les déceptions professorales semblent désormais loin. Et pourtant...

La pression propre à une production constante dont il est l'unique responsable charge Candide d'une solitude bien réelle qu'il ne se sent pas assez fort pour affronter à ce moment précis. Le doute revient, s'insinue peu à peu, finit par le regagner entièrement. Un doute en forme de peur : crainte de ne pas y arriver, de ne pas être à la hauteur de l'enjeu. Pas assez parfait ?... Le capital confiance se révèle insuffisant pour résister à ce système de faiblesses sourdement ancrées en lui. Damnée pétoche qui lui colle à la peau ! La renonciation intervient après une année de travail pourtant efficace, prometteur aux dires de tous (et à ses propres yeux ?) Mais Candide n'a pas les clés d'analyse de son abdication. Il comprendra plus tard, peut-être. En attendant, retour à la case école, vécu comme une régression. Dur dur... Mais le goût de l'écriture demeure intact.

De quoi l'anxiété est-elle le nom ? De l'irraison, sans doute. De l'incapacité à collaborer en équipe aussi. Mais avant tout d'une méconnaissance de l'autre et, plus profondément encore, d'une rancœur portée à soi-même. Tapie au fond, non dite (sans mots pour la dire ?), inexplicée, elle ronge peu à peu la confiance, jusqu'à la paralyser entièrement. Duplication sourde, mimétique.

Une ambiance familiale lourde, difficilement lisible, d'où ne surnage qu'une affection à crédit, sous contrat occulte, à regagner chaque jour, c'est ce qu'a vécu l'enfant Candide dans la minuscule chambre du petit appartement familial au centre de sa ville de province. L'ouverture potentielle sur le monde, dont l'école se montre la pourvoyeuse naturelle, ne s'est hélas pas produite et n'a pu contrebalancer le cours de cette histoire. Elle n'a fait, bien au contraire, que la compliquer, l'aggraver encore.

Quand il repense aux espaces de vraie liberté qui lui étaient accordés dans son quotidien d'écolier, Candide se souvient avec bonheur des brefs intermèdes de trajet – un petit quart d'heure tout au plus – entre la maison et l'école, l'école et la maison. Moments magiques, répétés, où il pouvait échapper physiquement à l'une et à l'autre simultanément, sans avoir l'impression de choir. En lui déjà l'homme de devoir cherchait des failles respirables par lesquelles fuir, s'absenter, ignorer. Son école buissonnière à lui. Candide, l'être des passages entre les lieux, le passe muraille contrarié. A l'image d'un certain Montaigne, narrateur averti des plus fines transitions.

Il se revoit grimper allègrement l'escalier raide et sans fin, flanqué en son milieu de la statue noire et compacte d'un homme de science, Denis Papin, expert en mécanismes à vapeur. Tout un symbole pour ce jeune élève inapte à convertir les pressions en réactions de vie. Il garde aussi en mémoire, du haut de l'escalier, l'image de la vue panoramique sur le centre ville, son pont sur la Loire, la perspective d'un espace enfin ouvert au-delà

de ses malaises du moment, de ses misérables – et tout-puissants – soucis quotidiens. Là était la ligne de fuite possible, ténue, à ses tourments, mais il n'avait pas encore les moyens intellectuels, affectifs, de s'en convaincre réellement.

L'écolier de devoirs et d'habitudes préfigure l'homme de tâche : rien ne vient remettre en question ses contraintes comme ses obligations. Ses seuls plaisirs se nichent dans les plis des atlas géographiques colorés qu'il peut parcourir sans fin, lové au creux de sa chambre, dans ses moments de solitude et d'obsessions. Il y prononce pour lui-même – mais pour lui seul ! – ces mots magiques figurant les capitales du monde, renfermant tout le mystère des contrées lointaines où le taiseux habituel qu'il est devenu ne se voit jamais poser le pied.

Ses échappées ont nom *Tananarive*, *Panamaribo*, *Tegucigalpa*... Comment ne pas rêver en prononçant ces trésors offerts à la langue ? Alors il rêve, se met pour de courts instants en congé d'exigences et de pensum. Là s'ancre son goût immodéré pour les mots, leur rythme et leur musicalité, leur valeur et leur sens. Ici vient se nicher le magnétisme opéré sur lui par les livres – dont l'école a pourtant failli le dégoûter à jamais.

Et vogue la langue !

Candide vit l'acte de lire comme celui de se voir écrire en direct dans sa tête. Un exercice vertueux qui le place en connexion intime avec lui-même, sa conscience et ses forces vives. Une pratique qui lui rend une liberté qu'il a désertée par ailleurs. Un espace vital d'évasion, une fissure qui l'a aidé à sauvegarder jusqu'à sa santé mentale. Ce qu'il nommera bien plus tard une hygiène de vie.

Aurait-il pu survivre sans la découverte lente, différée, laborieuse, de ce plaisir d'apprendre qui le transcende ? Le savoir comme bouée de sauvetage face aux obscurantismes dont sa vie semble perpétuellement plombée. Cette ligne de fuite lui plaît et il saura y revenir, l'agrandir, à la manière dont un refuge vous abrite des tempêtes, des sales coups de la vie.

Pour autant, ces moments d'oxygène se font trop rares. L'enfant doit apprendre à les chiper ex abrupto. Ce sont pour lui comme des îles minuscules au milieu d'un océan de contraintes et de semblants où il n'est pas lui-même, mais seulement un robot mécanique piloté par les autres. Comment pourrait-il les aimer ces autres, ces proches aux allures d'entraves qui l'empêchent de vivre, en surface comme au fond ?

Alors il lui reste la lecture – et bientôt l'écriture – comme actes de résistance, d'insurrection. De thérapie.



A rebours des idées reçues, noyant ses déceptions journalistiques dans un retour aux sources du savoir, Candide plonge dans les stages de pédagogie comme dans des bains salvateurs. L'important, pour se maintenir en état de vie, n'est-il pas d'avoir un os à ronger, peu importe lequel au fond ? Appliquant à fond cet adage, il finit par apprendre à vivre à force de... faire semblant. Evidance de la mimétique individuelle.

La rencontre de l'âme sœur survient lors d'une de ces sessions où l'ennui le dispute à la répétition. Deux yeux verts magiques l'ensorcellent au point de le faire rêver, lui qui n'a jamais eu que le réel le plus pauvre pour boussole. C'est le coup de foudre, au moment où il l'attendait le moins.

Candide se mue en homme adulte en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Une mutation qui le touche sur plusieurs plans : physique, affectif, amical. Culturel, collégial... Il ne savait tout simplement pas, jusqu'à cet instant magique, qu'il existait un autre sexe. A ce point de sa découverte, toute son histoire personnelle connaît un coup d'accélérateur vital. L'altérité possible le révèle à lui-même. Son *eros* s'éveille enfin.

Plus de quarante ans plus tard, il aura réuni les éléments pour apprécier les enjeux de l'union qu'il s'apprête à nouer alors, lui l'homme incomplet dont la mère avait prédit qu'il finirait... *vieux garçon* ! Le voilà quittant sans regret, sans se retourner ni s'apitoyer, le logis familial, sa cage dorée sise au troisième étage d'un centre ville anonyme d'une ville moyenne anonyme. L'oiseau s'envole. Vers une existence anonyme ?...

Travaillé par sa libido comme par sa tendance naturelle à la tendresse, Candide déploie les trésors d'altruisme qui dormaient en lui, accumulés et frustrés par le temps. C'est une vanne qui s'est ouverte et n'est pas prête de se refermer. Une énergie coule, belle comme la vie, naturelle comme une eau de source, simple comme bonjour. Etre soi, c'était donc être à l'autre ? Voire.

Toute une durée de vie sépare ces moments décisifs de libération des énergies, du texte que Candide rédige à l'occasion d'une des séances régulières avec une psychologue qui le suit.

Mister Parfait et Docteur No

« Dès l'origine, j'ai réglé ma vie sur l'incarnation d'une perfection, d'un idéal. J'ai intégré ce message de par ma configuration familiale, jusqu'à me faire quelque part le « parent de mes parents », comme un destin inhérent à mon patronyme.

J'ai été programmé pour être exemplaire, sans faille. Un modèle d'aîné. Celui qui est chargé – et qui se charge – de faire preuve de l'intransigeance forcenée, obsessionnelle, d'une référence. La toute-puissance d'un modèle avec l'impossibilité de décevoir, car décevoir c'est déchoir. Je me suis enfermé dans cette bulle au départ confortable et dont je n'ai pas vu le danger avec le temps. J'ai accepté de jouer ce personnage en simulant la duperie, m'abritant dans un narcissisme qui a viré au culte du désir de soi. « Je comblais le désir que j'avais de moi-même » aurait dit Sartre. Spirale infernale tournant à l'anneau de Moebius.

A la manière d'un cinéaste averti, je peux rembobiner quelques épisodes de l'obsession qui m'a guidée presque malgré moi et qui affleure aujourd'hui plus clairement à ma conscience. Je me revois enfermé dans la bulle de ma chambre d'enfant entre mes atlas et ma collection de timbres. En sécurité, comme c'était mon désir de l'époque, à ce stade de mon développement.

Devenu étudiant, j'ai transformé ma solitude en paralysie, et peu à peu en impasse, incapable de faire des choix ou de les assumer, étranger au monde réel. Et comble d'ironie, le destin m'a joué un de ces tours vicelards

dont il a le secret : moi le taiseux, le solitaire, je me suis laissé blackbouler en... Fac de langues ! Un non choix qui m'a au moins permis d'aller au bout d'une logique imparable de l'échec. Après deux années complètes d'absence hors du monde, plus que jamais replié sur moi-même dans une minuscule chambre d'étudiant, je pense être allé au bout d'une certaine solitude en lisière de la folie. C'est sans doute mon attachement à la raison qui m'a empêché d'y sombrer !

Totalement désarmé, je me suis trouvé sans issue à la suite de ces deux années universitaires vides. Sans ami ni relation, il ne me restait qu'à laisser mon géniteur naturel le soin de choisir à ma place mon orientation professionnelle. Je serais donc « instit » comme mon père, et dans l'enseignement privé catholique (dit « libre », clin d'œil dérisoire et comble du destin !) comme lui. Je reprenais en quelque sorte les jalons de son propre récit. Et du récit familial. Bis repetita. Hoquets de l'histoire.

Quant au monde des relations, à l'univers de l'autre sexe, d'une altérité à explorer, j'étais au point mort, passif, ignorant de tout, ayant envie de le rester, sans désir ni volonté d'évolution. Moi, l'élus captif de ma propre famille, j'étais pourtant persuadé d'être un jour choisi par le monde. Je saurais par la suite, grâce à la philosophie, à quel point, dans son évidente neutralité, celui-ci n'est jamais là pour nous.

En attendant, il me fallait éprouver dans la durée à quel point il m'ignorait. Il me restait à survivre, refermé comme une huître sur mes livres et mes passions limitées. Seul dans ma chambre comme un fœtus oublié dans le ventre maternel, je demeurais isolé de tous les autres membres de ma famille, mes parents et mes trois sœurs plus jeunes. Je me sentais comme enfermé dans une double boîte : la mienne et celle de ma famille.

La raison me murmurait de viser toujours la perfection pour continuer de « porter » ma propre famille, mon seul viatique dans ce monde. Je m'étais fait l'élu symbolique, le messager positif, le prophète du mieux au creux d'un milieu où tout était moyen. A moi de sauver les autres, pas moins. Ma ligne de vie était écrite, tracée, et j'en suivais le scénario, jusqu'à la perte de moi-même.

Elève modèle – mais toujours second malgré mes efforts obstinés – je m'étais laissé enfermer dans l'image du bouc émissaire, lèche bottes et chouchou des profs en classe. J'apprenais sans autre but qu'ingurgiter, sans plaisir, sans joie, comme une machine. Je serais plus tard enseignant solitaire dans ma classe. Seul à l'église aussi, aux messes du dimanche, en parfait « collabo » de mon paternel, catho naïf et buté. Puis, en réaction, seul anti-catho dans des établissements cathos, jusqu'à... prendre la direction de l'un d'eux ! Dérision : comment jouer contre soi jusqu'au bout. Aux frontières de l'autisme.

On m'a – je me suis – forcé à aimer ce monde malgré moi, justifiant ainsi de ne pas disposer des forces pour l'affronter, lui résister, y apposer enfin mon empreinte. Simulant le jeu du parfait complice, j'ai joué contre nature et mon devoir forcené s'est transformé en rejet d'un monde que j'ai accusé de ne me laisser aucune marche de manœuvre, aucun choix.

Si je me suis piégé moi-même, c'est bien sûr que toutes les conditions étaient réunies pour en arriver là. A mon insu, j'ai peu à peu créé de toutes pièces un « Docteur No » comme une deuxième peau, une carapace intérieure capable de classer et de rejeter les gens selon un réflexe manichéen bien connu chez les enfants : les bons contre les méchants. Ce filtre secret, obsessionnel, a dirigé ma vie.

Le décès de ma mère alors que j'étais déjà sexagénaire a été une confirmation dans la compréhension du mécanisme. Comme si ce contrat originel de l'amour du monde malgré, envers et contre moi, se trouvait levé, caduc. J'ai alors violemment rejeté plusieurs liens où je me vivais comme parfait. Coupures franches, brutales, définitives. Avec deux de mes sœurs qui me renvoyaient l'image figée, faussée, d'un grand frère idéal. Avec un collègue et ami de trente ans pour lequel j'avais accepté le parrainage – catholique encore ! – du fils autiste. Avec un autre ami qui m'appréciait surtout pour l'image positive que je lui renvoyais. Avec certaines femmes aux tendances omnipotentes (vivantes et troublantes symétries des machistes ordinaires) ou au kitsch consommé. Par tous ces actes de rupture violente, j'ai acté une libération et un retour au réel. Symboliquement, j'ai déposé là mon sac à sollicitations affectives. Pour un retour à une forme de légèreté et d'acceptation du réel... enfin !

Oui, décidément, comment aurais-je pu aimer les autres – mon « prochain » – comme me l'avait seriné une religion déconnectée autant du réel que de la psychologie de base, autrement que dans une relation privilégiée : le lien fort à mon épouse, qui me permit, jeune adulte, de réunir dans un même attachement la femme, l'amoureuse, la camarade, la confidente, l'amie, la mère de mes enfants. Un vrai couteau suisse ! Pour une relation teintée de complicité, au nom d'une histoire personnelle comparable. Relation dûment élue, fruit d'une rupture choisie en adulte prêt à construire sa vie. Et vrai pôle de stabilité pour construire la suite.

Avec la rencontre d'une alter ego que j'adoptais résolument, je sortais enfin – après un quart de siècle de vie ! – de ma prison intérieure, sans me douter encore des traces indélébiles laissées sur mon disque dur. Empoignant avec détermination mon statut de père, c'est l'image d'un géniteur... parfait qui s'empara de moi, place évidemment impossible à tenir. Et puis ce nouveau rôle m'assaillit alors que je n'avais pas

encore démêlé les impuissances nées au cœur de ma propre famille : « Tu resteras vieux garçon ! » se plaisait à répéter ma mère à mon sujet, comme une prédiction en forme de souhait.

Rien d'étonnant, dès lors, que s'exprime ma tendance à me juger père plus ou moins légitime, plus ou moins à la hauteur. Surtout dans les situations et discussions informelles, à table par exemple. Même si je garde nombre de souvenirs de père heureux, comblé et attendri par ses enfants, j'avoue avoir souvent douté de moi. Mais j'ai endossé mon rôle tout en évoluant.

Ainsi ai-je continué de naviguer entre un zèle attentif, et une culture secrète de mes imperfections cachées d'adulte toujours en formation et cachant sa misanthropie d'origine. Aujourd'hui encore, les vestiges de cette vieille peau me pèsent. J'éprouve physiquement sa trace par une tension récurrente aux épaules (parfois tôt le matin au sortir de certains rêves, ou dans des situations où je doute). De quoi cette vieille enveloppe est-elle le nom ? D'une passivité, d'une naïveté de Candide développées en échange d'une reconnaissance, d'une sécurité affective induites très tôt par mes proches. Via les termes d'un contrat tu, au nom de fidélités, de loyautés anciennes, largement caduques. Et pourtant bien réelles, tenaces.

Ainsi le « Docteur No » continue-t-il à jouer la pièce à l'intérieur de moi contre « Mister Parfait ». Une pièce où les actes manqués brillent par leur penchant à la récurrence : petites incivilités (refus de priorité en voiture, feux rouges brûlés en vélo...), abus de droit, menus larcins. « Mais pour qui te prends-tu ? Ce n'est pas toi ! Je ne te reconnais pas ! » se récrie à juste titre la compagne de toujours, preuve vivante de l'incongruité des écarts de conduite constatés. Je ne m'y reconnais pas non plus, bien sûr, sauf excuse d'une ivresse passagère digne des « Quatre cents coups » façon Doisnel. Et pourtant, combien je me sens proche des deux personnages de

scène que sont la Religieuse de Diderot, et l'Antigone de Sophocle. Deux figures isolées, seules de leur espèce, se battant contre les autres et finalement contre elles-mêmes pour se donner le droit de survivre comme elles l'entendent et comme leur liberté les y incite.

A passé lourd, conséquences tenaces. J'ai toujours du mal aujourd'hui à m'éprouver libre envers mes contemporains... et je leur en veux, eux qui n'y sont pour rien, d'être les témoins de mes propres avanies ! Une neutralité affective (proche de l'indifférence ?...) me semble souvent la solution acceptable, d'où chacun peut sortir plus ou moins apaisé. Mais c'est en me confrontant au silence bienfaisant des œuvres (romans, philosophie, peinture, musique) et de leurs créateurs que je parviens enfin à tracer une voie qui me parle dans le maquis du monde. Une voie qui me redonne la parole. Une voie à hauteur de voix. »

Candide mature dans l'écriture d'un récit guidé par l'émotion et la raison entrant enfin en résonance.



Ainsi va le monde selon Candide. Entre obstination raisonnée et conflits d'émotion exprimés. Et Camus de répéter en écho : « *Un homme ça s'empêche.* » En tout cas, pour notre (anti)héros, ça se maîtrise et ça ne fait pas de vagues.

Le jeune enseignant serait-il frappé d'agoraphobie ? Il se revoit sur la grande place au pied de son école, assistant au spectacle de parents d'élèves – des mères surtout – discutant en petits groupes. Mais de quoi, de qui peuvent-elles bien parler... sinon de moi ? Quelle est leur opinion, leur jugement sur ma pédagogie ? M'en veulent-elles de ne pas être comme ci, ou comme ça ? Ambiance complotiste assurée. La place publique ? Un espace vide où s'exposer peut être dangereux, en conclut notre instit directeur. Réactivation des peurs. Le fonctionnement imaginaire va bon train, déborde, abonde, charrie un flux délirant, monstrueux. Nouvel effet de sidération pour Candide frappé de non existence – de non droit à l'existence – à l'aune de ce que d'autres peuvent penser ou dire. Le voilà pris au centre d'une toile, celle tissée depuis son enfance par tout groupe de plus de deux personnes rassemblées. Rumeur au carré. Une situation qui le renvoie à des expériences scolaires traumatisantes sur lesquelles jamais les mots ne furent posés...

Ainsi en cinquième la survenue brusque d'un curé prof de latin faisant lever sa classe en lui criant « *Je vous ferai pisser le sang !* » Ainsi cette sensation de malaise physique profond ressenti lors d'une étude en groupe surveillée par un certain « Mr Salaud » (ça ne s'invente pas), pauvre homme affublé d'un visage ingrat et d'une haleine d'alcoolique, faisant semblant de lire un journal à son bureau, alors qu'on le sentait sur le qui vive, épiant l'étude qui... le visait lui-même de son mépris. Ainsi ces manifestations d'autorité brutale tournées sur ces fils de riches qui se croient tout permis et jouent les arrogants en classe. Violence à tous les étages. Et climat d'angoisse conséquent pour un jeune esprit influençable.

De quel côté est le bien ? Le mal ? Voici Candide assailli de questions auxquelles personne ne l'aide à répondre. Avec les non dits grandit l'anxiété et avec elle la crainte de s'engager dans ce monde instable, insécure. Un certain goût social se ferme progressivement à lui. L'enthousiasme fait place à la méfiance, au doute, voire à l'allergie pour les groupes à dominante scolaire. Le rejet du savoir lui-même n'est pas loin.

Et ce n'est pas à la maison que l'équilibre peut se rétablir. Le voilà claquemuré dans sa chambre forteresse pour les devoirs du soir. Quant au pan relationnel, il ne lui reste que le silence partagé en famille autour de la table nourrie par une *mamma* toute-puissante. L'oralité nourricière dévore bientôt l'oralité de parole. La non existence agrandit son désert, si c'était encore possible. Le taiseux avale – de travers ! – ses impressions courantes avant d'aller se refermer sur son petit domaine réservé.

Il ne conserve bientôt plus que le domaine du rêve pour faire vivre son univers émotif. Pourvu d'un gros poste à galène légué par son grand-père, Candide se plonge dans les émissions policières du soir : *Les aventures de Nick Carter*, *Les Maîtres du mystère*. Il vivra les événements de mai 68 l'oreille collée au transistor, sous la couette. Qu'il est bon de se faire peur, gratuitement cette fois !

Quant aux rêves adultes, ils l'assailliront bien plus tard. Lorsque notre Candide, devenu sexagénaire, tentera de pénétrer en lui-même comme dans un paysage. Un paysage désormais connu puisque tracé dans la toile de fond de son récit de vie, fait de situations familières, répétitives. Et pourtant inconnu tant il n'en a jamais réalisé de vue globale, comme on pourrait le dire de la vue d'ensemble d'un tableau, par exemple.

L'immersion par la randonnée dans des paysages arides de montagne, d'étendues neigeuses ou de forêts impénétrables, renforcera chez lui son

goût pour l'intériorité des émotions. Une vocation à explorer la profondeur, le secret encrypté au cœur des choses. Cette attirance se manifesterait aussi par la pratique du tirage photographique dans ses années de jeune adulte. Il s'enfermerait alors des nuits durant, annexant sa salle de bain plongée dans une lumière rouge propre au surgissement du mystère. Pour ce plaisir unique, appris en autodidacte, de la révélation chimique du réel. La pratique photographique comme écriture de l'image.

L'apprenti se revoit opérant le dévoilement de représentations en noir et blanc, captées à l'extérieur, souvent au cours de ses expéditions dans la nature. Clichés d'insectes, de fleurs, d'organismes minuscules invisibles à l'œil nu. Le créateur s'abandonne au presque invisible, à l'oublié, au fragment de réel qu'il capture au nez et à la barbe du temps qui passe. Candide aime cette poésie de l'instant qu'il fige.

A force de coller à sa vitre, notre Janus muet n'a pu apprécier qu'une part minime des nuances de paysages humains entrevus. Il a fallu attendre la dernière étape d'une carrière enseignante finalement passionnante pour saisir à quel point l'acte d'apprendre est, dans toutes ses nuances, un formidable vecteur de rapprochement des consciences. Un accélérateur de vertus avisées, pensées. Méditées.

Tous les autres en moi et leur mémoire pourrait être le titre de sa réflexion du moment, à l'aune de ce qu'il a nommé, à l'occasion d'un projet scolaire mené à bien avec sa classe : *Clin d'œil ou la mémoire du geste*. Un raccourci des mouvements d'apprentissage aux différentes étapes d'une évolution accomplie par un élève de Primaire. Essais, erreurs et réussites s'y côtoient. Inévitablement. Au cœur d'un vrai plaisir de la découverte. Illustration de l'aphorisme de Romain Gary en forme de paradoxe : « *Dans la vie, toutes les réussites sont des échecs qui ont raté.* » Comme une synthèse de l'acte d'apprendre.

Oui, il y a bien plusieurs vies dans une vie, comme l'assure benoîtement une publicité. Pour autant, certaines ressemblent diablement à d'autres. Candide réalise qu'un enseignant lambda passe pratiquement tout son temps actif dans l'enceinte de l'école. Enfant, adolescent, il apprend à l'écoute des professeurs. Devenu adulte, il passe de l'autre côté de la frontière, il enseigne. Cela finit par faire plus d'un demi-siècle à s'agiter dans les domaines multiples du savoir, comme poisson dans son bocal ! Face à – en compagnie de – publics variés, plus ou moins concernés, forcément.

Faut-il s'étonner de cette longévité étonnante du prototype de l'apprenant ? Pour sa part, Candide est doué d'un naturel et solide appétit de savoir. Tout l'intéresse. Des couleurs d'un timbre-poste ou d'un papillon aux techniques de capture des poissons. De la topologie des paysages naturels au plaisir de les arpenter physiquement. Des patronymes des pays ou des villes aux récits et mythologies qui s'y rattachent. Des réalités à leur appellation. Du perçu physique au sensible et du sensible au savoir organisé. Apprendre s'apprend toute sa vie. Boulimique de savoirs, Candide y est disposé.

Et puis les expériences naissent d'une disponibilité au hasard qu'il intègre souvent avec plaisir. D'une aptitude à faire des liens entre les choses, les lieux, les gens. Du randonneur – déchiffreur de paysages –, au lecteur de textes. Du skieur de fond caressant les pistes neigeuses, à l'auditeur passionné de jazz. Du marin d'occasion (service militaire oblige), au journaliste, rédacteur et photographe. Du spectateur fondu de théâtre, au coureur à pied avalant l'espace avec délices. De l'auditeur de radio attentif, au cinéphile averti. La culture ? Un acte social multiforme.

Le besoin s'exprime parfois d'approfondir les ressources à disposition, en cherchant à aller plus loin. Ainsi de la musique qu'il absorbe comme une éponge, se la jouant et rejouant intérieurement à volonté, lorsque les airs le captivent jusqu'à l'hypnose, que l'émotion est à son comble.

La sensation est si puissante que Candide décide un jour de passer outre ses peurs ancrées du groupe.

Passionné de musique, le voilà engagé dans l'apprentissage régulier d'un instrument aussi discret que rare – l'harmonica, petit jouet magique aux lames vibrantes – et du solfège qui l'accompagne. Jouant d'abord pour lui-même et son professeur, il se pousse à participer à des scènes ouvertes au public, étonné d'un culot qu'il ne soupçonnait pas.

Il connaît alors le trac propre à l'exercice, ce moment fascinant où le joueur se lève et quitte l'assemblée anonyme, silencieuse des spectateurs en état d'écoute passive, pour le lieu mystérieux, actif, affairé de la scène où naît et vit le maelström enchanteur de la création musicale.

L'amateur éclairé n'est pas un prodige, loin de là. Ses prestations se montrent limitées, imparfaites, mais qu'importe au fond. Seul le geste compte : le musicien improvisé accepte enfin de donner quelque chose à un groupe d'adultes, de se livrer tel qu'il est : imparfait, et surtout *vu dans cette imperfection*. Il a le sentiment de franchir ici un pas décisif vers l'extérieur qui éclaire son récit de vie propre. Il a osé dépasser une paralysie ancestrale qu'il reconnaît pour sienne. Et que, par ce geste, il met à distance.

Sur le tard, une fois la retraite venue, Candide se laissera inspirer par un autre apprentissage qui lui tient à cœur tant il y retrouve la source qui a fondé son existence : son attrait pour le rationnel et le questionnement. Si c'était à refaire, il consacrerait sa vie à la philosophie (après coup, c'est toujours plus évident !) A travers cet apprentissage rigoureux, exigeant, c'est son attirance pour le réel et ses questionnements qui se joue et se rappelle à lui. Il lui semble enfin pouvoir régler son compte à un panthéon enfantin magique où s'est ébattue autrefois sa toute-puissance infertile.

Fin du fantasme d'une perfection qui lui a toujours collé à la peau et dont il aspire secrètement à se défaire, comme d'une vieille loque dont le passé l'affuble encore ?

Ainsi, souvent solitaire dans sa vie, Candide se verra de plus en plus entouré d'une myriade brillante, prestigieuse, de penseurs séculaires qui ont cogité le monde et le réel, telles des sentinelles de papier... et de l'esprit. Non, il n'est plus seul, il se trouve finalement très bien accompagné par tous ces philosophes dont il sent la présence puissante à ses côtés.

Tous leurs systèmes de pensée sont pour lui comme des édifices patiemment construits avec le temps, à l'image des cathédrales gothiques et de leur lente élaboration au cours de siècles créatifs. Architecture dans l'espace et conscience dans la réflexion font également écho à un univers musical fait de structure (l'harmonie encadrée par ses règles, illustrée par un JS Bach) et de mélodie (la part imaginative, plus directement créatrice), auxquelles peut venir se combiner l'improvisation propre au jazz. La cohérence de ces mondes, leur cousinage incontestable, sont pour Candide un vrai plaisir pour l'esprit comme pour la sensibilité : le point de contact où les savoirs donnent ici leur pleine mesure. Au service d'une justesse que l'on peut enfin entrevoir. Comme si l'acte d'éprouver et de penser s'y muait enfin en réel plaisir.

Lui dont l'intellect s'est édifiée comme un monolithe au double contact d'une ascendance populaire naïve et d'une religion castratrice, peut dorénavant élargir ses horizons jusqu'à envisager dans le même temps de concevoir le pour et le contre d'une même idée, tant les morales imposées lui semblent aujourd'hui, avec le recul, n'être que précaires, relatives à des temps, des lieux ou des situations données. Seul demeure finalement l'art de (se) questionner. Philosophies nuancées et morales provisoires.

C'est bien un nouvel homme libre qui émerge maintenant que les chaînes ont été rompues. A tel point qu'il peut entrevoir, à l'horizon de la philosophie, une spiritualité sans Dieu lentement issue de l'harmonie qui le porte désormais. Regardant en arrière, comment a-t-il pu céder à l'image torride d'un Christ incandescent, même prolongée dans la majesté des cathédrales et la fraîcheur des chapelles ? Image, image, quand tu nous tiens !

Quelle chimère, quelle utopie d'une perfection mortifère ont-elles pu le mener par le bout du nez lors de toutes ces années de formation – de déformation plutôt ? Quelle fascination pour les abîmes douteux, au goût de mythes révélés, imposés par les religions ? Les rites parlent d'eux-mêmes aux jeunes consciences, les initiant par procuration au théâtre de la vie comme à une scène où tous les coups seront permis. L'existence s'y joue à la roulette russe, de quoi enflammer les esprits exaltés en état de mue. Mais que dire des conséquences ?

Là où apparaît la brebis en mal de sacrifice peut surgir subrepticement l'envie du meurtre. Comment s'en étonner ? Simple question de posture : de part et d'autre de la frontière qui sépare la victime du bourreau, le sang coulera, valorisé ici et là. Et si le désir de tuer s'accouplait à celui d'être l'élu du sacrifice, le bouc émissaire des foules en délire ? Le top de l'appétence de reconnaissance pour notre modernité en mal de martyrs : une victimologie en forme de course à la récompense divine.

Quel autre moteur universel, aussi, pour expédier des millions de jeunes gens à une mort certaine dans les conflits modernes ? Les générations de vieillards l'ont bien compris, qui s'accrochent à la vie sur le dos des fils. Et les envoient au casse-pipe de l'Histoire.

Alors, Candide aussi devra passer par le désir de tuer pour acheter le droit de vivre, en bourreau/victime aveugle et plus ou moins consentant. Pour autant, raison et bonne éducation obligent, l'envie ne se portera pas sur l'un de ses chers contemporains. C'est toujours ça de gagné ! Non, c'est sur un pauvre animal qui passait par là que le frustré reportera ses pulsions homicidaires. Son amie du moment élevant un hamster, celui-ci fera les frais du désordre intérieur du jeune éperdu. Et même si ça ne se fait pas d'ôter la vie, Candide donnera libre cours à un plaisir chafouin qui le submerge.

Le voilà donc torturant l'animal muet avec tout objet contendant à sa main, au cours de séances régulières et montant en pression, avec des raffinements de cruauté se réinventant sans cesse. Seuls de petits cris plaintifs, presque inaudibles, s'échappent du frêle animal. Cela vous a des airs de *Malheurs de Sophie*, un récit encore inconnu de l'intéressé, privé ici d'une référence qui aurait pu le mettre sur une piste compréhensible de ses gestes de l'époque.

La petite bête survivra quelque temps dans un état de terreur que l'on imagine, dès que Candide l'approche. Dans l'esprit du meurtrier, pulsion et dégoût de soi se chevauchent allègrement sans donner lieu à une quelconque approche de sens : là naît l'angoisse, celle de ne pouvoir expliquer le pourquoi d'actes qu'il faudra sans doute payer d'une façon ou d'une autre. Ressorts complexes de la culpabilité.

Comment Candide a-t-il pu se muer ainsi en tueur de vie ? A quel degré d'incandescence la frustration a-t-elle pu être portée pour déboucher sur cet acte exécuté dans la durée avec semblable constance ? Exécuté l'année de ses vingt ans, cet acte le poursuivrait souterrainement, remis au goût du jour par d'autres actes de rejet, aussi rares que significatifs, envers

des élèves dont le comportement erratique ne lui reviendra pas : ce seront sans doute d'infâmes doublures de lui-même qu'il pensera atteindre alors en détournant l'arme contre d'autres, confondant alors violence et force, objets et sujets.

Bien plus tard, à la porte d'une vieille femme qui s'assagit, Candide redécouvrira l'approche et le respect pour toute forme de vie à travers les soins apportés à un cheval (un gros morceau, de toute façon plus dur à tourmenter !) Avec cette confirmation à la clé : oui, le soin apporté à un animal a à voir avec celui apporté à l'humain... et singulièrement à soi-même. Le geste fou de Nietzsche enlaçant l'encolure d'un cheval martyrisé dans les rues de Turin (avant de plonger dans la folie) en dit long sur les ressorts d'une tendresse sans frontière à l'égard du vivant.

La leçon tirée par Candide rejoindra la question puissante de la responsabilité, à rebours des dédales de la culpabilité : ne faut-il pas un jour se sentir coupable pour commencer à construire ce sentiment de responsabilité, ce niveau de conscience sans lequel nous ne valons guère mieux que des bêtes ? Comme si l'expérience négative appelait la leçon de son exacte opposée. Moins par moins donnerait alors plus, dans une logique quasi mathématique faisant se convulser, par expériences successives, le cœur nucléaire de nos passions.



En mal de reconnaissance, Candide a toujours verrouillé ses affects pour se réfugier dans le mental. Le déni est resté là, intact. Quelle durée de vie pour un désaveu intime avant de surgir à la lucidité consciente ?

Et quelle crainte peut-il y avoir à exprimer ses émotions ? Celle de se faire voir, d'abord. D'être vu ensuite. Puis de savoir que l'on est vu. D'en éprouver une forme de pudeur enfin. Pour vivre heureux, vivons cachés ?

Voir donc, mais voir quoi ? Les membres d'une famille d'origine rurale tentant courageusement de s'implanter dans une ville moyenne sans en avoir vraiment les moyens, financiers, matériels, psychologiques. Alors il faut faire semblant, simuler le possible, transformer les manques en autant de potentiels naissants. Jouer le jeu sans les moyens, quoi.

L'appartement étroit se meuble à la diable, de bric et de broc. La commerçante du bas de l'immeuble distribue les vêtements usagers de ses propres grands pour vêtir les trois petits en peine de visibilité urbaine. Les chaînes de solidarité se mettent en place sous le manteau. Surtout ne pas être vu comme petits nécessiteux allant cul nu ! Et puis il y a toujours le port de la blouse pour neutraliser la couche d'habits en dessous. L'honneur est sauf.

Heureusement, les écoles primaires de l'époque sont encore majoritairement populaires : on est dans les années cinquante, au lendemain de quatre ans d'un conflit mondial qui a arasé les conditions des uns et des autres. La pauvreté n'est pas une tare mais un défi à relever. C'est ce que clame un certain Abbé Pierre en plein hiver 1954.

« *Saluds de pauvres !* » assène pourtant Gabin dans la *Traversée de Paris*. De quoi replonger plus tard Candide dans le creuset infernal des haines identitaires. Comme si les gens concentrant la misère du monde en étaient les premiers responsables... Toute honte bue ?

La famille chauffe au charbon son antre gelé. Le combustible est entreposé dans une cave sombre, insalubre, où l'aîné doit assurer son tour de corvée. Pour autant ces conditions miséreuses sont adoucies par des privilèges que peu d'enfants peuvent revendiquer à l'époque. Soucieux d'élever le niveau de leurs progénitures, les parents achèteront, dans les années soixante, une des premières télévisions en noir et blanc et un tourne-disque à bas prix. La musique et l'image font leur irruption dans un univers encore hugolien. Choc des cultures garanti. Et vrai soin apporté aux sensibilités enfantines émergentes !

Les leçons du soir se travaillent au coin d'un poêle rougeoyant aux allures d'antiquité. Le vieux livre d'histoire – en noir et blanc lui aussi – est au diapason lorsqu'il raconte l'épisode du bûcher de Jeanne d'Arc : vu la chaleur dégagée en direct, on s'y croirait.

La petite école primaire du centre ville accueille l'aîné dans son enceinte plébéienne et gouailleuse. Le père sera bientôt l'institut de son fils, comme la génération suivante reproduirait la même configuration quarante ans plus tard. Mélange des genres aux retombées improbables. L'exercice risqué de la double casquette fomenté ses brouillaminis et ses mouscailles.

En attendant, on joue au foot sur la cour de récré : la balle n'est qu'une infâme guenille de tissu et de papier, entortillée d'une ficelle prompte à la débîne. Les mêlées sont furieuses. Les coups de tatane pleuvent comme un avant-goût de la Sociale. L'esprit de jeu et de castagne règne en maître, dans le plus pur jus des combats de rue. L'école de la vie à l'épreuve de la baston.

Et puis il y a cette pause « lait chaud » de 11h, rite hygiénique de renforcement des ossatures, qui apporte à tous chaleur physique et humaine. Rares moments où le collectif est apprécié pour ce qu'il devrait être, un

moyen de faire du lien positif entre membres d'un même groupe. Vive l'école et merci Mr Mendès France !

Candide se révèle un garçon si appliqué qu'il est admis à sauter une classe... sans avoir rien demandé (l'erreur magique, an 1 !) Car la maîtresse de CE2 est si rébarbative que la peur (déjà) s'installe chez le gamin, bientôt dissuadé de se mettre sous la férule de semblable harpie. Le voilà qui « gagne » une année en un tournemain. Il ne sait pas ce qu'il y perdra en plaisir d'apprendre, les années suivantes, tant sa maturité psychologique sera soumise à rude épreuve. Le voici en malheureux Sisyphe contraint de pousser sa pierre dans les dédales sans fin des exigences adultes... Sisyphe heureux ? Allons donc ! C'est berlué et faux semblants !

Candide ne se doute pas encore qu'à terme, son plaisir d'apprendre est mort-né.



L'entrée en sixième se profile bientôt, et avec elle la fin des jeux d'enfance. L'innocence prend du plomb dans l'aile. Déjà la recherche de la perfection – ou de sa grande sœur, l'excellence – pointe son nez farfouilleur dans la naïveté insubmersible du jeune élève, blackboulé malgré lui au collège dans un milieu social qui n'est pas le sien. Toute la jeunesse bourgeoise dorée de la petite ville est là, barbotant comme un volatile nanti dans le marigot catho bien chic, aux rites polis par des décades de retour sur investissement (en être ou pas, et y rester, c'est la seule question qui vaille !) Candide peut-il faire mieux, pour sa part, que d'endosser, à défaut de ramage, le plumage malaisé du vilain petit canard?

C'est le début d'une épreuve qui va mobiliser toutes ses facultés de résistance et de survie. En concurrence directe avec le fils du notaire pour la première place, Candide va vite se contenter de la seconde. D'autant qu'il ne rate pas une occasion de bouder les excès du catéchisme, y flairant à l'avance quelque piège fumeux. Bref, il fait ouvertement la gueule aux cérémonies bondieusardes à répétition. Sans pour autant les braver.

Il se voit encore, seul en classe lors d'un moment informel, se saisir d'une bible dans le bureau d'un élève pour la raturer méchamment, violemment. Moins pire que de massacrer un pauvre hamster qui ne vous a rien fait ! A-t-il avoué ce forfait de garnement à son confesseur, lors de la séance hebdomadaire d'aveu des péchés par l'enfant – déjà – présumé coupable ? Il ne s'en souvient plus. Sûr qu'il en a craché d'autres tout aussi fictifs !

S'il s'agit d'activer le ressort névrotique, c'est gagné en tout cas ! Nos braves curés, lestés d'un analphabétisme crasse en matière de psychologie, se révèlent le bras armé d'une croisade démoniaque contre les consciences, dont ils ne détiennent, bien sûr, aucune des clés de marche.

Climat obscurantiste garanti comme au plus beau temps de l'inquisition. Mais on s'arrange pour que la forme punitive demeure acceptable sous un vernis moral que la bonne société encourage de tous ses vieux tics de pouvoir occulte. On imagine Nietzsche s'en retourner dans sa tombe, cent ans après sa *Généalogie de la morale*.

L'enfant ronge son frein, mais s'en rend-il vraiment compte ? Après tout, ce monde manichéen est bien pratique en soi pour son âge : les bons contre les méchants, quoi de plus simple à dix ans ? De plus facile à se représenter ? Cela évite de se poser des questions superflues. On est d'un côté ou de l'autre, c'est tout. Et on se contente de compter les points, même si l'infantilisme gagne en sourdine. Quant à la parole, elle s'en trouve forcément limitée : rien à remettre en cause, donc rien à discuter. Silence et circulez ! Il n'y a rien à voir. Et surtout pas à *causer*.

On est loin alors de sonder la psychologie des profondeurs ! L'archéologie freudienne ne se cristallise pas en mai 68. La durée doit faire son œuvre. Le requin figurant l'inconscient ne rôde encore qu'en grandes profondeurs. Rien n'émerge du processus de refoulement, d'inhibition active. Le déni est général, organisé, structuré. On ne sait pas encore qu'on refoule quand on refoule. Nos représentations nous collent à l'esprit comme le sparadrap du Capitaine Haddock. Il est exclu de s'en distancier ne serait-ce que d'un iota.

Les démons demeurent enfermés au fond des enfers. Ulysse y descend-il pour voir les ombres reprendre vie ? Aucun effet sur notre réalité individuelle. Platon et les philosophes antiques n'ont pas encore touché la médecine moderne. Même s'ils aideront bientôt le Docteur Freud à théoriser notre inconscient.

Et pourtant, la psychanalyse initiée par le pionnier de la cure propose déjà de nous emmener au théâtre. L'analyse est une pièce qui s'improvise à deux, l'analyste et son patient. La représentation change à chaque improvisation des protagonistes. Mais ce drôle de théâtre du double n'en est pas à remettre en cause l'imagerie primaire, primitive, des institutions et religions de l'époque qui tiennent le haut du pavé au sortir de siècles de superstitions paysannes et populaires. La voie vers un déploiement des *Lumières* sera longue.

L'obscurantisme borné occupe l'affiche pour un moment.



Les règles du langage sont donc réduites au minimum chez nos bons curés, têtes à calottes et soutane au vent. Il n'y a pas intérêt à l'ouvrir, surtout quand on n'a rien à dire. Pour s'adresser à Dieu ou à ses saints, le latin de messe est de rigueur et n'autorise aucun entrechat.

Nul n'autorise à sanctifier la beauté d'un texte littéraire, en l'oralisant par exemple : droit à la fierté exclu. Tout élan intellectuel étant muselé, aucune sublimation n'est à l'ordre du jour non plus. L'esprit nietzschéen de *volonté de puissance*, impulsé dans les livres du philosophe au siècle précédent, n'a pas franchi le Rubicon. Autant que l'*élan vital* insufflé par Bergson. Renvoyée aux calendes, une certaine modernité des idées est à quai pour longtemps.

« *Aucun homme n'est maître en sa demeure* » écrit Freud en nommant les forces obscures tapies au fond de nos inconscients. Il ne croit pas si bien dire. Sa remarque, si on l'applique à l'enseignement de Candide, peut être élargie à l'ensemble de la personnalité, physique, psychique, affective, émotionnelle.

Tout est circonscrit, verrouillé, enfermé à triple tour. La religion prétend escamoter notre droit à l'épaisseur spirituelle – l'une des dimensions vitales de chacun – pour se l'accaparer, en garder l'exclusivité à son profit. L'*eros*, ce trésor inouï de forces positives qui nous fait nous tourner naturellement vers les autres, se retrouve nié, méprisé, tué dans l'œuf. En ses lieux et places s'épanouissent les mécanismes d'angélisme et de naïveté propres aux croyances, dans un climat de retenue et de rabâchage de rites obscurs menant tout droit à des attitudes de passivité, de sidération des énergies. De mort spirituelle.

Retenue de la vie et non existence sous les brumes fétides d'un idiotisme crasse.

Au creux d'autres brumes et de la pure froidure des neiges peuvent renaître aussi des envies d'espace qui vous prennent aux tripes. Et qui alimentent à jamais ce formidable réservoir à perceptions, à émotions, que nous sommes tous en puissance. C'est dans ce sillon profond que la survie de Candide s'organise à son insu. « *De quoi est fait mon territoire ?* » c'est la question souterraine qui continue d'animer secrètement le jeune garçon à l'aube de son âge adulte.

Les réponses se déploient dans ces mêmes espaces qui le voient renaître à lui-même au sein de la nature. Au creux de sa foulée qui avale tranquillement les paysages de forêts, de montagnes. De plateaux sauvages enneigés, comme ce Vercors dépliant ses étendues sans fin sous le pas glissé, naturel et sans contrainte, du skieur de fond. Adeptes du pas du patineur, Candide avale physiquement les vides hospitaliers qui l'accueillent sans attente ni arrière-pensée. Un cosmos indifférent mais que l'apprenti arpenteur se découvre le pouvoir de rendre bienveillant. A portée de l'enfant qu'il est demeuré.

L'enveloppe corporelle dévore, aspire les horizons autant qu'elle se laisse absorber par eux. L'espace nourrit l'expansion naturelle de soi, anime les sensations d'attirance et de perte qui ramènent Candide aux premiers instants du monde.

Se rouler dans l'herbe fraîche, courir nez au vent, suer en gravissant les pentes abruptes de cimes aguicheuses et lointaines, tracer en rythme dans la neige glacée, boire l'eau de source au creux de ses mains, saisir des paumes et des doigts la rugosité de la roche, noyer son regard dans l'infinité de la voûte étoilée... L'enfant tout proche se réveille sous le regard bienveillant d'une nature conciliante et généreuse. Loin de la valse triste des compromissions programmées.

Car, de son côté, la grande tricoteuse à représentations continue de saper les egos qui s'ouvrent à peine, à coup d'imageries mentales et de représentations morbides. L'ensemble s'ordonne au cours de cérémonies aux codes larvés qui défient le bon sens et jusqu'à... la morale même. Pouvoir au culte, pouvoir occulte. Plus rien ne sera comme avant pour un Candide que la crédulité enracine dans une puérité persistante. Il n'a désormais plus rien du gamin populaire s'ébrouant librement dans les rues et les cours d'école. Le petit chien fou a perdu ses derniers ersatz de liberté et jusqu'au goût d'explorer. Il est devenu un bloc de *passions tristes* : sa fréquentation contrainte de mondes qui le nient l'emprisonne dans un non sens. Comme une rencontre calamiteuse avec un *premier type de connaissance* qui déterminera les suivants : esprit de Spinoza es-tu là ?

Comment, dans ces conditions, ne pas être touché jusque dans sa chair ? Le corps de Candide se met à trinquer, à tituber dans les silences que ne manquent pas de lui ménager les tablées familiales. Au creux des non dits de l'oralité s'installe une autre absence : celle de la nourriture, de la (bonne ?) chère. L'adolescent se met en panne de tambouille comme d'autres font la grève du silence. Mastiquer correctement la viande l'écoeure bientôt, au moins autant que prendre la parole à bon escient. Une forme d'inappétence guette face à des menus (foie de veau, cervelle...) où son imaginaire encore adolescent peut le porter à croire qu'il se dévore lui-même. Accablé, le fiston n'est pas loin de se faire porter pâle. Quelques années plus tard, il prendra l'habitude de bafouiller, de mimer vocalement un collègue bègue. Transfert de personnalité que ce branchement étonnant d'une individualité sur une autre ? Surprenante aptitude à un mimétisme affectif né dans la perturbation profonde d'un esprit qui baguenaude. Phénomène de substitution des personnalités qui laisse... sans voix. Un gouffre à mi-chemin entre Dorian Gray et les neurones miroirs.

Les mésaventures religioso-scolaires de Candide connaissent une apogée remarquable dans la cérémonie de sa communion solennelle. Une solennité de façade, chargée d'affects pesants, prétentieux, mais privée de sens. Toute la famille est là pour ce rituel impayable où le communiant, paré d'une aube au blanc immaculé, une croix (la corde ?) au cou, arbore un missel aux tranches dorées censé résumer les articles d'une foi à toute épreuve (sauf au déchirement rageur et jouissif de l'objet honni, bien plus tard). Un catéchisme qui ne rigole pas ! Pour les paillardises, on est prié de passer son tour.

Enfin... Lors de ce jour béni, il y a du canard à l'orange et une pièce montée au repas donné dans une petite auberge solognote, voilà ce que chacun retiendra et pourra raconter plus tard. Car c'est jour de fête familiale, un peu à l'image d'un mariage... ce qui donne une juste vision des étapes sautées et du mélange des genres en une seule journée ! En attendant, personne ne semble voir que le héros de la journée est bien le dindon d'une farce collective où chacun se satisfait de ses représentations du moment. Et puis pour une fois c'est lui que l'on célèbre, pas les autres ! Un argument qui ne fait qu'ajouter à son malaise.

Godiche comme pas deux, le premier communiant ne communique en fait à rien du tout, et surtout pas aux motifs avancés, officiels, de l'exercice. Il se tient là, posé comme une naïve et misérable potiche qui n'a toujours pas compris les règles d'un jeu d'images qui lui échappe. L'adolescent entend-il, à ce moment précis, sa petite voix intérieure lui souffler une réplique secrète à ce méchant théâtre de dupes ? Improbable, hélas ! Et pourtant... si on ne lui laisse pas le pouvoir de décider d'être croyant, il possède encore pleinement celui de décider du contraire.

Mais croit-il assez, d'abord, en ses forces pour s'en persuader ?

« *Non, vous ne m'aurez pas !...* » ou, plus tragique encore, « *Vous n'aurez pas le meilleur de moi !* » C'est au nom d'un sabotage salutaire que l'angelot poignant, aux ailes déjà brisées, pourrait pousser ce cri muet du fond de sa parole désormais sidérée face à l'anesthésie ambiante. Pourtant, la rancœur sourde ne trouve toujours pas ses mots.

Même l'émotion se meurt par bribes et hoquets rageurs.



Progéniture exemplaire, Candide demeure le modèle idéal envisagé du côté maternel. Il est l'unique rejeton masculin d'une lignée paysanne de taiseux, lesté des projets glorieux issus... d'un marigot solognot. Le défi tient de la fanfaronnade. D'une farce en forme de déglingue. Cette mère, dont l'histoire personnelle opprimée l'a conduite à s'effacer devant un frère tout-puissant et dominateur, posséderait-elle enfin à travers lui sa revanche de femme frustrée par la vie ? Singulier transfert de destinées.

C'est avec dévotion qu'elle cajole le jeunot, lui offrant ce qu'elle croit le meilleur en vue d'un sort élevé. Sans lui éviter pour autant le pire. Toujours au nom de la sacro-sainte imagerie des familles et du mimétisme obligé qui s'y raccroche. Le meilleur a nom *Les gloires de la France*, gros et beau livre illustré récapitulant ce qui se fait de mieux en matière de destins nationaux, historiques, littéraires, de Du Guesclin à Claudel en passant par Saint Louis et le Père de Foucauld. Livre à tirage limité signé par tous les membres de l'Académie Française, quand même ! Candide ne l'ouvrira jamais. Prudence salvatrice ? Orgueil et fausse ignorance ? Tout à la fois, sans doute. Notre antihéros n'a pas le goût des farces sublimes ! Et encore moins les moyens de les apprécier pour ce qu'elles sont.

Le pire s'annonce sous la forme d'un legs – littéralement – empoisonné : le cadeau, au jour de ses vingt ans, d'une magnifique pipe et du tabac qui va avec. Candide ne devient pas fumeur par rébellion – comme tout garnement de son âge – mais par conformisme ! Le comble. Même les conneries à ne pas faire lui sont soufflées à l'oreille par ses géniteurs. Bonjour la santé des familles ! Il paiera quinze ans de sa vie à s'en remettre. Le jeune adulte découvrira plus tard, bien plus tard (lorsqu'il aura enfin retrouvé le vrai goût de la lecture) un double manifeste criant, à cette mère *voulant son bien* : la génitrice empressée de Romain Gary ressemble

à s'y méprendre à la mamma éminemment collante du garçon. Et lorsque Gary analyse, dans *La Promesse de l'aube*, l'amour irraisonné, inconditionnel de sa mère, c'est la silhouette de la sienne qu'il croit deviner se profilant derrière ces mots si ajustés à son propre réel : « *Ma mère m'avait raconté trop de jolies histoires avec trop de talent, et dans ces heures balbutiantes de l'aube où chaque fibre d'un enfant se trempe à jamais de la marque reçue, nous nous étions fait trop de promesses et je me sentais tenu.* » Promesses induites par des loyautés souterraines, jamais recouvertes de mots exprimés, d'un sens révélé. D'un éclairage à discuter. Productions de l'inconscient teintées de malaise et de honte, enkystées à jamais au cœur de paroles sidérées, tuées et finalement tuées dans l'œuf.

Hypnotisme sans âge d'une vie que seul le saxophone envoûtant d'un John Coltrane saurait par la suite, comme à sa seule intention, enrober de sa musique de l'âme.



Entre membres d'une même famille, les contrats plus ou moins tacites, souterrains, les fidélités aux airs d'allégeances plus ou moins ancrées, ne manquent pas. De ces loyautés latentes, aux apparences parfois banales, mais qui vous plombent. Sauf à s'en démarquer tôt en prenant la tangente. Pouvoir mettre à jour ces ambiguïtés avant qu'elles ne se déguisent en fantômes occultes dégage de l'énergie pour les projets de vie.

Candide ne put se placer à l'origine d'aucune initiative de ce type, tant il fut placé d'emblée en marge de sa fratrie. Ses trois sœurs plus jeunes menèrent leur propre barque de leur côté, ignorant leur frère aîné autant qu'elles en furent ignorées. Absence de toute transaction affective donc avec ce frère émule de Robinson, retranché au fond de sa chambre comme derrière les hauts murs d'un château fort aux douves infranchissables.

Le jeune isolé n'apprit donc que très tardivement l'existence d'une gent féminine différente de sa propre nature. Absence encore, débouchant sur l'ignorance, la méconnaissance et, bien plus tard, le rejet adulte. Ainsi, des univers isolés peuvent s'éviter durant une vingtaine d'années en vivant à quelques mètres les uns des autres. Terrible efficacité des portes mentales.

Candide ne vécut sa dimension familiale qu'à travers la jauge unique du devoir. Seuls quelques moments isolés lui demeurent en mémoire, instants volés aux vacances estivales partagées à l'abri d'une tente familiale plantée au hasard de campings au pied des Alpes ou des Pyrénées. Quelques randonnées et de bonnes parties de cartes émergent de ces souvenirs heureux et rares à la fois, comme d'intermittentes lueurs frayant dans une nuit domestique apparemment banale, mais ô combien frustrante.

Aussi loin que sa mémoire remonte, l'enfant, puis l'adolescent, demeure à l'écart de ses proches, comme si le sentiment de solitude obligée l'avait gagné et marqué dès l'origine. La nature de Candide, c'est d'être seul de son espèce, quoi qu'il fasse et quoi qu'il lui en coûte. De ces rares moments familiaux partagés il peut aussi isoler, à défaut de tendresse exprimée, de complicité ou de projets communs, de vrais éclairs de folie. De ces épisodes dont l'on se demande ensuite si l'on avait bien alors toutes ses facultés. Ou si le chagrin lâchait tout simplement la bonde ?

Candide adolescent n'hésite pas à faire le « zouave », comme on dit alors. Il chahute en interne, se laisse aller à des blagues oiseuses en se contorsionnant bizarrement, bref se défoule de ses errements solitaires. Il fait le fou à la manière féroce des excentriques, comme un contrepoint obligé à sa nature raisonnable. A la manière de respirations vitales dispensées en marge de l'intellect qui fonde sa raison d'être. Il en gardera la manie détestable de larguer brusquement – mais de plus en plus rarement avec le temps – des remarques acerbes, déplacées, décalées, blessantes pour les autres. Voire des plaisanteries salaces l'éloignant un peu plus de son entourage. Dénuée de bon sens, sa parole fourche alors. De ne pas s'exercer par ailleurs normalement, suffisamment, sans doute. Le manque criant appelle le doute, crée l'énorme, le difforme, comme autant d'êtres excentriques vous débordant.

Pour autant, Candide se trouve très vite regagné par sa chère rigueur, celle qui lui tient lieu de carapace, d'armure anti-folie, d'exosquelette, à l'image des homards. Une rigueur qui confine à la raideur, réprime toute émotion directe, anticipe déjà le terme de tout récit relationnel possible étouffé dans l'œuf. Un blindage qui a fini par générer en lui, à son insu, une sorte de clapet de sécurité lui évitant un surcroît de souffrance inutile.

Oui, Candide a acquis le pouvoir de se « débrancher », littéralement, en cas d'alerte. Il se met alors aux abonnés absents, n'est plus là pour personne, ne répond plus aux sollicitations, se terre dans un quant à soi mortifère. Se recroqueville comme une huître.

Ne rien faire semble être alors pour lui la meilleure parade, l'attitude la plus appropriée. Celle qui lui coûte le moins, lui demande peu d'énergie disponible et ne risque pas de faire de dégâts autour de lui. Une politique du moins disant et du moins faisant qui le place en mode veilleuse. L'absence comme modalité d'existence.

Devenu père, notre absent trouvera matière à sidérations multiples, dont celle d'une parole souvent différée tant elle se trouvera prise de cours. Pourtant, on ne peut pas dire qu'il se défaussera. Non, il adoptera plutôt l'attitude contrainte du père pélican omniprésent, hyper responsable et, à la longue forcément... castrateur malgré lui. La recherche constante d'une perfection d'attitude et de résultats qui use, sans toujours satisfaire les intéressés, les plaçant en situation de dépendance et parfois d'assistantat obligé. Bref, un bilan mitigé, ponctué d'erreurs, dont Candide retire néanmoins la satisfaction d'être *devenu* père avec le temps et d'y avoir trouvé une réelle dimension d'adulte (on ne naît pas père – ni mère – on le devient, rengaine bien connue).

Et, posée par la suite, une réflexion en forme de question : à quel degré de liberté de soi faudrait-il parvenir pour se révéler un éducateur crédible ?

Une liberté dont la mémoire conserve de lointains clichés d'origine qui fixent encore des silhouettes familières aux parfums d'enfance.

Qui est ce drôle de gamin qui court en barboteuse, ses longs cheveux blonds lui battant les hanches, dans les allées d'un vieux jardin ouvrier, celui de son grand-père ? On dirait un angelot asexué – tête à claques et sourire niais –, de ceux que l'on débusque à tout bout de champ dans les tableaux de la Renaissance.

Répondant au doux surnom de *Mailly* (?), le mouflet n'a pourtant rien de l'espiègle gavroche. Il fait plutôt penser à l'ingénu gobe-mouche décrit par Madame de Ségur sous les traits du *Pauvre Blaise*, constant dindon des farces familiales et autres stupidités de son entourage, qu'il endosse stoïquement. Jamais en panne d'une idée pour sauver ses proches de situations compliquées, Blaise cultive pareillement candeur et culpabilité. Et bien sûr, le garçon ne possède jamais à temps les mots qu'il faut pour se justifier. Ni totalement masculin, ni pour autant féminin, *Mailly* réussit ce tour de force de posséder un prénom double qui réunit curieusement les deux sexes sous son appellation. Richesse incontestable... ou handicap à long terme ? La vie se chargera de le lui dévoiler au fur et à mesure des situations.

En attendant, l'ambiguïté ne dessert pas sa condition enfantine, et nul ne s'émeut d'une confusion possible. C'est surtout dans son rapport futur, compliqué, à la gent féminine que Candide paiera la note de cette ambivalence (bivalence ?) d'origine. Etre désiré ou désirer ? Et dans quel équilibre ? C'est dans la valse-hésitation de ce rapport aux autres qu'il cherchera ensuite les sources de son malaise, de sa tentation à s'isoler d'un monde vécu selon des codes standards. Un monde aux identités formatées, examinées à la loupe par une société corsetée, menée par ses principes plus que par une intelligence réelle de la complexité des êtres.

Une autre photo fétiche niche dans un coin de son bureau. Elle rassemble sur un même cliché quatre femmes qui ont fait partie de sa vie : sa femme, sa fille, sa belle-mère, sa belle-sœur. Il n'y manque qu'une de ses soeurs, seul personnage qui vit et compte encore dans sa propre famille d'origine, hormis sa mère décédée il y a quelques années. La réunion de ces femmes sur une même représentation est une énigme à ses yeux. Il ne sait littéralement pas quoi en penser. Il se sent comme suspendu, en état de confusion. Frappé de mutisme. *Interdit.*

Il se souvient d'une remarque de sa sœur, lors du décès de leur mère : « *Toutes ces femmes te font peur, n'est-ce pas ?* » Avec le recul, il doit bien admettre une certaine vérité à ce diagnostic en forme de verdict. Intériorisant la chose, il s'est toujours senti piégé par un univers de loyautés troubles où la manipulation est reine. Manipulation des images, représentations triturées, arrangées, au service de projets plus ou moins exprimés, avoués, licites. Omnipotences germées dans les manques. C'est la scène d'un drôle de théâtre d'ombres qui lui vient alors à l'esprit.

En guise d'équilibre, il a manqué à Candide le bon copain avec qui faire les *quatre cents coups* – façon Doisnel dans le film de Truffaut. L'ami, le camarade qui aurait fait office du frère cruellement porté manquant. Le *mec* aussi, qui l'aurait établi enfin dans son identité – sa stature ? – masculine. Simple cliché ? Bien sûr, il juge tout cela un peu pathétique avec ses yeux d'aujourd'hui, tant les richesses et ressources des deux sexes semblent enfin commencer à se mélanger, s'additionner, se compléter de façon heureuse dans ce monde du 21^e siècle. Son prénom double retrouve alors vie et consistance a posteriori, lui conférant un statut positif dont il tire une certaine fierté. Tant notre contemporain exprime un réel besoin des valeurs de féminité. Sans pour autant s'y résumer. Question de curseur encore.

Nouveau retournement des choses à la Janus.

Trois autres personnages trônent depuis toujours sur une étagère. Trois chanteurs à textes disparus à la fin du siècle dernier, dont ils ont éclairé le cours pour des millions de gens comme lui. Le poète à textes, le poète de la passion, le poète de l'anarchie. Tous trois ont enchanté ses jeunes années, l'accompagnant de leur verve, de leur tendresse, confiant à ses oreilles des trésors d'esthétique et d'éthique, comme autant de traits vertueux propres à nourrir sa vie en comblant ses carences du moment.

Et tant pis si aucun ne fut « au programme » officiel de ses savoirs, comme on dit. Brassens, Brel et Ferré seront toujours pour lui trois camarades précieux, profondément inscrits au creux de sa mémoire vive (il en connaît nombre de textes par cœur, se les récite ou les chantonne souvent de sa voix intérieure).

A l'image du panthéon d'auteurs – peintres, musiciens, romanciers et philosophes – qui l'accompagne désormais, et dont la cohorte n'a fait que s'amplifier au fil des années, ces trois-là occupent une place à part. Ils donnent le *la* à sa vie parce qu'ils savent dire l'essentiel de toute vie, à rebours de l'anecdote ou du potin fadasse, au creux de vérités que chacun peut s'approprier en pleine liberté. Ils sont de nobles dons tombés du ciel, offerts à notre plèbe en état de commotion devant la banalité répétitive, mortifère du monde ordinaire.

Là où l'un nous concocte une *non-demande en mariage* qui brave de plein fouet nos institutions, un autre vante *les marins qui pissent aux étoiles*, tandis que le troisième se proclame ouvertement *sans Dieu ni maître*.

La gouaille sort grande victorieuse de ce champ d'honneur célébrant notre outil le plus commun, celui qui fait lien entre nous tous : le langage pris dans l'épaisseur de son histoire comme dans la force de sa musique.

Regard rétrospectif de Candide sur son initiation au monde, son éducation, l'enseignement qui lui fut prodigué. Un livre se détache comme une matrice, celui qui a nourri les générations qui l'ont précédé et qui l'a guidé, instruit à son tour, vers ses dix ans. Il se plaît à y revenir.

Le Tour de la France par deux enfants, récit issu du siècle d'avant – le 19^e – illustre ainsi le départ de ses deux héros, André et Julien, pour leur voyage initiatique à travers le pays : « *Rien ne soutient mieux notre courage que la pensée d'un devoir à remplir.* » Tout un idéal. Choisi, cette fois. Pour une chaîne de la transmission entre générations.

A quatorze et sept ans, les deux garçons partent à la découverte de la vie autonome comme dans une aventure où se mêlent connaissance, apprentissage et probité. Trésors de géographie, de topographie – et amour d'un pays, qui s'en dégage – manifeste pour l'instruction obligatoire et les cours d'adultes, apologie du travail bien fait, éloge des sciences et du progrès, leçons à tirer de l'Histoire, plaidoyer pour les vertus personnelles et citoyennes, tout y est ou presque des qualités d'une éducation positive – selon les critères de l'époque. On signerait encore aujourd'hui pour ces valeurs humanistes, collectives, dans la lignée des *Lumières*. Et s'incarnant dans cette Troisième République qui magnifie l'Ecole du citoyen.

Rigueur et vertu, courage et entreprise, respect de la transmission... Quelles traces de ces valeurs dans notre contemporain agité, livré au présentisme ? Et quelle place accordée au devoir, pourrait-on ajouter ? A rebours des excès de Mai 68 et de ses générations de contestataires affichant sans pudeur ce slogan paradoxal, appelant le vide : « *Il est interdit d'interdire* ».

Devoir, droit. Droit, devoir. Oui, mais dans quel ordre ? Quelles proportions ? Ici est la vraie question. Pas de droit sans devoir, et inversement.

Entre l'un et l'autre navigue notre désir de construire un monde équilibré où la liberté de l'un s'arrête là où commence celle de l'autre. Négociation oblige : pas de mesure possible sans échange de paroles, d'arguments (à la base de la dialectique philosophique). Sans le plaisir, raffiné, créateur de lien social, de la conversation. Un art issu des 17^e et 18^e siècles français. Voltaire et Diderot au Café Procope.

Art – puis pratique ordinaire – dont fut privé Candide, surtout plongé dans le ronronnement sans fin de litanies à voix basses ou d'excuses vagues prononcées sur le ton du coupable, au rythme vocal uniforme, aux textes marmonnés, incolores, sans saveur, s'adressant à on ne sait qui. Une anti-conversation où trônait la forme de l'excuse d'être là.

Incapable de réagir quand on lui parlait, comme suspendu dans le vide, il bafouillait quelques borborygmes inaudibles ou laissait s'installer des blancs de silence coupable. Le taiseux se voyait enlisé dans une irrémédiable pathologie de la parole.

Et pourtant. Pied de nez au destin : en guise d'antidote ciblé, notre professeur enseignera quarante ans durant. Il sera l'auteur d'un discours ininterrompu, source de connaissances en général et de langue en particulier. Ce langage qui fait le fondement de notre identité à chacun, appelant logique et finesse, suivant des règles précises, contraignantes, et qui s'inspire d'abord du devoir. Avant de permettre ensuite, dès son apprentissage acquis, une liberté de création écrite de l'ordre du droit. Là où le récit personnel redonne sens au temps et vie aux êtres.

Grammaire au service d'une libre production d'écrits, devoir et droit unis : la force de la langue semble cristalliser en elle l'ensemble de la démarche scolaire. Elle en est comme le symbole, l'incarnation. La clé, dont la perte

éventuelle serait une sorte de retour à une barbarie passée, lointaine, à un primitivisme aventureux, redoutable. A l'état de nature invoqué par Hobbes et Rousseau, comme par tous les penseurs du contrat social.

Candide le comprendrait plus tard, en re-choisissant ce métier de professeur, le faisant sien longtemps après ses débuts, comme s'il le reconnaissait enfin. Lui le taiseux historique, issu des brumes d'un grand fleuve silencieux (la Loire, symbole médian, apaisant, réconciliateur entre exigence et liberté) avait fini par saisir la force de la parole échangée comme outil – et fin – de tout apprentissage. Et c'était les élèves eux-mêmes qui lui avaient rendu cette parole autrefois sidérée. Clin d'œil d'un destin redevenu gratifiant.

Il mesurait soudain la portée de son évolution personnelle.



Ainsi se trouva satisfaite une quête de culture présente chez Candide dès les origines. D'abord passionné de géographie et de paysages, le garçon étendit progressivement son champ de compétences à tous les domaines possibles abordés en classe. Et c'est bien ce côté universel qui lui plut dans l'activité d'instituteur.

Désormais, l'activité physique et sensible se joignait au travail mental pour élever l'ensemble des personnalités : sports et arts plastiques inscrivaient sérieusement leurs savoir faire à l'école, venant équilibrer les exigences cérébrales des savoirs multiples. En attendant, cerise sur le gâteau, que les méthodes d'apprentissage soient enfin elles-mêmes mises au programme : comment apprendre à... apprendre, toute une nouvelle pédagogie de projet s'inscrivait à l'ordre du jour. L'élève surplomberait alors suffisamment son savoir pour goûter un jour les fruits d'une émancipation toute neuve.

Ainsi reconfiguré, le job devient complexe et passionnant. Candide est conquis et s'investit bientôt totalement. Le jeune homme hésitant des débuts se mue en pédagogue captivé, enthousiaste. Il consacra même ses dix dernières années professionnelles à imposer sa marque en menant des projets audiovisuels autour de récits collectifs mis en images.

La Grammaire est une chanson douce (Erik Orsenna), *Les Tambours* (Reiner Zimnik), *Heureux qui comme Hermès* (récits tirés de l'Antiquité grecque)... Les élèves sont appelés à adapter des textes contemporains ou classiques par des travaux de lecture, d'écriture, d'enregistrement, de mise en scène et en images. On apprend à utiliser les moyens de création audiovisuels pour mieux pénétrer au cœur des récits. Internet pointe déjà son nez, avec ses possibilités exponentielles d'ouverture sur le monde.

Les arts toquent aussi à la porte de l'institution scolaire. Le fondu de raison craque de tous ses pores sensibles. Chant choral et percussions apportent

bientôt leur entrain et leur sens du rythme et du collectif. Les écoliers ravis se plongent dans des pratiques musicales qui leur ouvrent tout grand les voies d'un univers pétri d'émotions qui dormait au fond des coeurs. Le théâtre en saynètes concourt au dévoilement ludique des personnalités.

L'école comme lieu de création, de mise en valeur et de production des imaginaires. Candide pose sa patte sur un domaine que sa personnalité rationnelle lui a peu permis d'aborder jusque là : l'imagination – la sienne et celle des élèves. Tout un continent à explorer où l'organisation des tâches est essentielle au succès de ses entreprises en classe. Parole, lecture, productions d'écrits, d'images (dessins, croquis, photos, films...) : le travail se fait complexe et passionnant pour toutes les jeunes têtes s'adonnant au plus large plaisir d'apprendre. Dans toutes les dimensions de leur tempérament. L'eros en action.

« *Il y a une naissance en toute connaissance* » se réjouit Pascal Quignard dans le droit fil de l'humaniste Rabelais.



Candide devient enfin l'auteur de sa propre parole, d'une parole reconnue, après des décades d'aphasie, d'absence à lui-même et aux autres. La parole comme lieu d'existence de soi dans le monde a fini par germer suffisamment pour coloniser sa planète intérieure et lui permettre de cerner une dimension de lui qu'il ne soupçonnait pas. Il n'est point de secret que l'histoire – la microcosmique histoire personnelle – ne révèle. Monté en puissance, l'écho des autres parvient enfin à son esprit, lui renvoyant un droit à exister équivalent au devoir qui a fondé son existence jusque là. Le Janus comblé a maintenant accès aux deux côtés de sa propre médaille. Il marche dans ses pompes et non plus à côté ! Le passeur est enfin reconnu pour ce qu'il est : le porteur d'un désir d'exister.

Une évolution intérieure qui le renvoie à sa propre archéologie profonde : celle d'un être de conscience qui portait en lui depuis toujours, à l'état de potentiel, une capacité à décoder le monde. Qui est-il ? Quelqu'un qui abrite en lui une énigme à laquelle il n'avait pas accès jusqu'ici et dont la révélation s'est faite tardivement. Avec le temps.

Une autre question le taraudera toujours : qui est-il pour tous ces élèves qui ne réussissent guère ou pas du tout ? Pour tous ceux qui ne sont pas bâtis pour la performance, n'ont aucun attrait pour l'évaluation permanente, pour les règles performatives imposées aux espaces d'apprentissage ?

Il a le sentiment d'avoir été pour eux un transmetteur pour lequel le plaisir d'apprendre a toujours primé sur celui de réussir à tout prix selon les critères de l'institution. C'est en tout cas le rôle qu'il s'est efforcé de jouer, la place qu'il a voulu tenir, lui le paria d'un système au mérite mettant tous les élèves en concurrence, actionnant la guerre de tous contre tous dénoncée par Thomas Hobbes dans son *Léviathan*.

Mais dans son désir de jouer les apaiseurs à tout prix, le professeur Candide n'a-t-il pas privilégié les droits des élèves au détriment de leurs devoirs ? Se serait-il trompé, lui le solitaire, le rebelle intérieur en révolte contre un système qui l'a contraint, jusqu'à risquer d'en faire un inadapté social ? Quand il lance un regard distancié sur l'intégralité de la route parcourue comme élève puis comme enseignant, il sent bien qu'il a parfois trop placé le curseur de ses exigences du côté des droits de l'élève, de son confort d'apprentissage, de son plaisir, dans la suite logique des bouleversements de Mai 68. Prégnance du climat d'une époque.

Et pourtant, quoi de plus naturel que cette réaction qu'il apprécie, avec le recul, comme le rétablissement d'une justice rendue envers les maillons faibles de l'institution ? Mesurant les excès de dérèglement, de laisser-aller qui plombent aujourd'hui l'éducation de l'*Enfant-roi*, Candide est subitement saisi d'un doute. Non, certains effets délétères ne lui conviennent pas, lui procurant comme un goût d'insatisfaction.

Comment peut évoluer un enfant qui s'imagine n'avoir que des droits ? A quel isolement égoïste risque-t-il d'aboutir ? Et, par projection, quels retentissements sur le corps social en devenir ? Jusqu'aux résonances sur l'état de nos démocraties actuelles. La question se fait politique.

A la fois juge et partie, Candide s'avoue ne pas avoir de réponse définitive, sauf à constater que la solution se trouve dans un équilibre jamais atteint, toujours en recherche. Et puis l'impression se dégage que c'est bien dans la pulsion – de rejet souvent, mais parfois aussi du trop plein d'adhésion sans réflexion – que se situe le cœur des maux individuels et collectifs.

Conclusions hâtives exclues. Art des nuances.

Monde de l'enfance oblige : et la tendresse dans tout ça ? Candide a la chance de témoigner l'avoir vécue à divers moments de sa vie. Des temps privilégiés où la trop forte attention aux problèmes qu'il affrontait alors pouvait enfin se relâcher. Le mot lui évoque ces épisodes de vie informelle avec sa femme et ses enfants, pendant lesquels le jeu et l'étude se mélangeaient pour des épisodes de franche gaîté. Une joie simple se mêlait alors à l'ingénuité de l'âge. Une joie incomplète pour autant, car il s'y associait souvent l'impression de ne jamais être totalement à la hauteur de son point de vue de parent. D'appartenir encore lui-même, justement, à ce même monde d'une jeunesse jamais complètement résolue, d'une maturation non achevée. Malgré ses efforts.

La sensation de tendresse lui revint par la suite à l'écoute de ballades du jazzman John Coltrane. Une musique nonchalante, se déployant avec lenteur, dans une gratuité bienvenue, étirant le temps à travers une émotion proche de la grâce. Candide ressentait à cette écoute une sensation unique entre charme et hédonisme. Son esprit tout entier se laissait aller – ce qui n'était pas sa nature – à une euphorie entrant en écho avec d'anciennes blessures affectives toujours à fleur de peau.

A l'image de la *Carte du Tendre* imaginée au 17^e siècle, Candide se sentait porté, dans ces moments-là, par une topographie passionnée où le fleuve *Inclination* coule tranquillement, reliant les villes de *Tendre-sur-Estime* et *Tendre-sur-Reconnaissance*. Estime et reconnaissance de soi menant à l'inclination pour sa propre vie. Oui, la tendresse telle qu'il l'éprouvait était en prise directe avec une sensation de légèreté, de relâchement rare face à un monde perçu jusqu'ici comme source de danger, de conflits potentiels permanents. Une tendresse appréciée comme insolite et précieuse à la fois. Un point de fuite menant à une île déserte et magique où se retrouver soi-même, en unité. Une arme désarmante.

Candide s'est toujours senti condamné à... vivre, là où tant d'autres se seraient sentis condamnés à mort. Comment la peur est-elle devenue son moteur impérieux, inéluctable ? Les faits demeurent obscurs, mais bien réels, refoulés à fond de conscience. Ce qui leur confère toute leur force, sans doute. Traces de scènes primitives.

Il se revoit, très jeune enfant, traversant le grand pont de pierre de la ville, dans les bras de son père courant à la recherche d'un médecin en urgence. Le – déjà – chenapan vient ni plus ni moins de s'enfoncer une graine de haricot dans le nez ! D'ici à ce que ça lui monte au cerveau, doit penser son père affolé (c'est ainsi que lui, devenu père à son tour, aurait réagi sans doute) !... Le diable de gamin a oublié la suite mais l'épisode demeure gravé en lui comme une bêtise au goût de mort.

Cet autre encore, occulté comme le précédent. Il est à la campagne, dans une vieille maison aux cabinets dans le jardin, comme c'est souvent alors le cas. Tâtonnant dans le noir, il tombe littéralement dans la fosse d'aisance dont les planches devaient se trouver momentanément disjointes. Le voilà « dans la merde », tentant de surnager comme il le peut. Rideau. Il survivra, cette fois encore, à la mouise, la vraie !

Plus tard, au service militaire, l'apprenti soldat en exercice tarde à balancer sa grenade dégoupillée comme l'ordre vient d'en être donné par l'adjudant. Celui-ci lui balance un grand coup de pied dans la main pour mettre fin à une hésitation en forme d'inertie qui aurait pu se transformer en catastrophe.

L'imprévu a souvent sauté sur le grouillot Candide comme un pou sur le poil de l'arpète, alimentant une paralysie récurrente. Avec une constante repérée : celle de s'échanger les trouilles avec l'entourage, à la manière d'un virus que l'on se refile subrepticement. Sale tique ou mauvais tic ?

Le cinéphile averti retrouvera son double en poisse et avanies dans la figure triste, figée, de Buster Keaton, grande star du muet traversant les pires avatars du destin en arborant la même face impassible quelle que soit l'épreuve. La pétouche comme seconde nature qui colle à la peau de certains prédestinés. Nés avec, pour le pire. Inoxydables avec ce pire. Finissant par faire avec.

Une forme de stoïcisme obligé ?



Jusqu'à quel point Candide a-t-il été le parent de ses propres...parents ?
La question se pose bien dans ces termes.

Il a déjà la trentaine et se revoit marchant sur un mail bordé de platanes, le long du vaste fleuve qui traverse la ville qui l'a vu naître. Il accompagne ses géniteurs, prenant place entre eux deux à la manière d'un juge de paix. Il n'est que temps de les pousser à réagir, car ils sont sur le point de se séparer à la suite d'une période de conflits qui tourne à la bataille de chiffonniers digne d'une cour de récréation. Et c'est à lui, l'aîné, de tenter de rabibocher ce vieux couple défait par une vie qu'il a pourtant menée avec une abnégation sans bornes. Un sens du devoir mortifère s'est usé en eux comme la vague se retire après une forte et puissante marée. Le couple s'est désagrégé sur le tard, après le départ des enfants. Un classique de l'époque. Et après ?

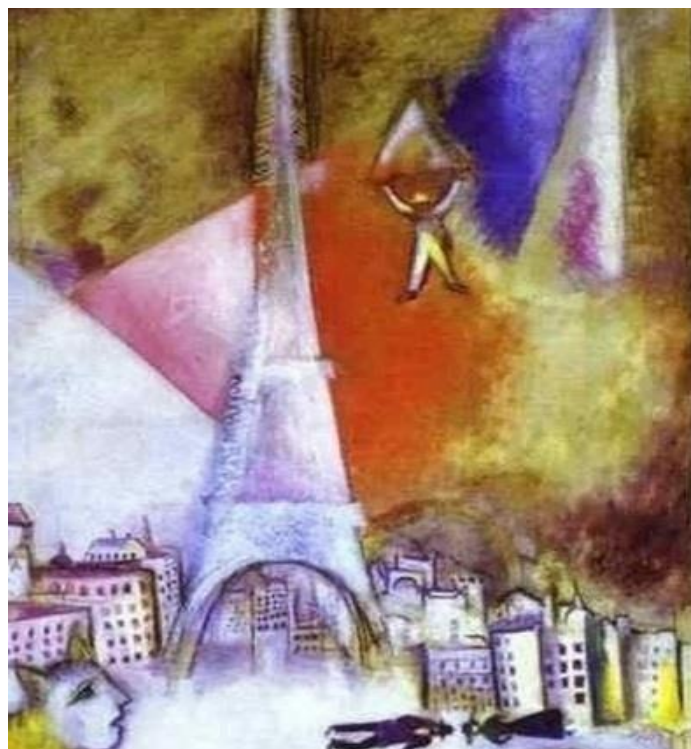
Ces deux-là avaient pourtant toujours assuré un maximum sur le plan affectif et pratique, mais les fins de mois difficiles et les exigences nées des surenchères permanentes de la mère de Candide (appartenant à une génération de femmes frustrées, cantonnées dans leur unique rôle de mères, enfermées au foyer comme à la tâche) ont usé, sapé les petits arrangements en forme de lâcheté du côté paternel. La défaite s'est installée peu à peu dans les têtes. Le flux intarissable des torts partagés a fini par surabonder, se déversant malgré les garde-fous de leur éducation religieuse. Surtout ne pas alimenter la rumeur du voisinage ! Ne pas être vu. Se cacher. Quelle que soit l'issue, la morale – leur inaltérable boussole – devait rester sauve !

Et il lui revenait à lui, jeune adulte – c'est ainsi qu'il le sentait – de tenter un ultime raccommodage entre eux, bien dans les codes religieux dont ils l'avaient abreuvé durant toute son éducation. Un comble dont il eut du mal, sur le moment, à saisir toute l'ironie !

Pour autant, l'hyper responsable qu'ils avaient fait de lui ne put rien ce jour-là, et ce fut tant mieux ! Il dut remballer comme un impotent ses rêves magiques de toute-puissance. Si l'issue fut malheureuse, au moins la leçon conclut-elle logiquement l'imposture tentant de confondre dans un même marigot conduite de vie et religion sous le terme commun de « morale chrétienne ».

Non, décidément, la religion n'avait rien à voir dans la morale. Il avait fallu tout ce temps pour s'en convaincre. Le fils imagina ce bon vieux Nietzsche s'en retourner dans sa tombe.

D'un coup d'un seul, les saintes entourloupes en avaient pris pour leur grade !... Et Candide venait de remonter, bien malgré lui, à la source de son patronyme prédestiné.



Que d'aventures estivales partagées pourtant au fil des années d'enfance par cette famille populaire atterrie et perdue chez les bourgeois du centre d'une ville moyenne dans les années cinquante et soixante ! Quand les parents tiennent la baraque avec une foi à décrocher des montagnes, la joie et l'insouciance des enfants sont au rendez-vous !

Candide se revoit aider son père à charger la remorque avec le matériel de camping qui devait tous les abriter pendant les deux mois que durait leur estive, en alternance entre Alpes et Pyrénées. Jouant les bêtes de somme, le fiston et son père poussaient et tiraient leur roulotte improvisée, depuis l'appartement jusqu'à la gare située à un bon kilomètre. Et la famille partait le soir même par un train de nuit, avant de récupérer le matériel sur place au petit matin.

Lorsqu'ils ouvraient péniblement les yeux le lendemain, les premières montagnes profilait leurs silhouettes magiques, cadeaux annuels à leurs imaginaires cantonnés à un minuscule asile durant une longue année d'hibernation.

S'installer, monter la tente, aller au centre bourg faire les premières courses, c'était déjà l'aventure ! Plutôt débrouillards (notre mère, quel bagou !), les parents se faisaient des connaissances rapides parmi la population locale, liens cultivés d'une année sur l'autre.

L'air abondamment respiré, les balades en montagne, toutes les sensations emmagasinées leur permettraient de tenir une année supplémentaires dans le bercail citadin (vraie boîte en guise de tanière). Une part importante de leur survie annuelle – individuelle et familiale – était estivale. Ils la devaient à leurs parents, formidables pélicans endossant le rôle de démiurges bienfaisants, saints protecteurs de leur bien-aimée couvée.

Le monde n'est ni totalement gentil ni complètement méchant. Assis à la terrasse d'un café, nous regardons sans les juger tous ces gens qui vont et viennent. La compagne de Candide pose sur cette situation une expression qu'il aime bien : *faire du tourisme humain*. Voici donc, défilant devant nos yeux d'emblée critiques, l'humanité ordinaire, tantôt admirable tantôt détestable, à l'image de nous tous, nous le savons bien.

« *Je ne parlerai pas, je ne penserai rien, mais l'amour infini me montera de l'âme* » écrit Rimbaud dans ses *Sensations*. Place à l'émotion et à la tendresse telle qu'elle nous vient, brute, légère et détachée si possible de tout contexte affectif ou partisan. La sensation sans a priori, sans jugement préalable. Sans plaquage d'histoire à la clé. A quand remontent ses dernières impressions proches de cet état d'esprit ? s'inquiète Candide. Il doit faire un effort pour les dénicher. Il doit avouer que ce n'est pas là son état habituel. Il y a toujours un filtre tortueux qui s'interpose entre la réalité et sa manière de voir, de sentir le monde.

Un crible aux allures de censeur qui pourrait se nommer fierté, jalousie, narcissisme. Un tamis calibreux tapi dans l'ombre, aux effets mécaniques, programmés. Comme le maudit réflexe d'une pathologie qui empêcherait de percevoir, de sentir normalement, avant de remonter péniblement l'ancre souillée du repentir.

Une partie de lui en est restée à ce stade d'incomplétude qui revient sans cesse, comme au creux d'un ressac délétère. Le réflexe d'une riposte. Il se méfie du genre humain. D'emblée. Comme un drôle de tic dont il ne parviendrait pas à se défaire totalement. Parfois, Candide ne peut s'empêcher de continuer à jouer à l'enfant qu'il n'est pourtant plus, à celui qui listait, décomptait, étiquetait bons et méchants. Dans une vie antérieure aux dissonances encore perceptibles. Se refait-on pleinement ?

« *Contente-toi de ce que tu as ! N'en demande pas plus !...* » C'est le mantra joué par sa voix intérieure durant plus d'un demi-siècle. Un mot d'ordre qui a surtout visé à occulter le réel pour se mettre l'autre dans la poche sans faire de vagues. En se frustrant d'autant.

Lorsque des voisins lui vendent sa future maison, il fait d'emblée confiance, épluche vaguement le contrat de vente. Le passage devant notaire se fait sans approfondir avec précision les droits et devoirs respectifs des nouveaux voisins. Candide est tellement heureux d'avoir un logis pour sa petite famille qu'il ne cherche pas à analyser froidement les composantes de la situation. Décidément, un certain pragmatisme n'est pas alors son fort. Le voilà prêt à passer sur ses prérogatives pour instaurer une ambiance positive entre voisins. Seules la paix et la tranquillité lui importent-elles vraiment ? Candide ne veut pas d'histoires avec les autres. Il se fait l'apôtre d'une neutralité bienveillante experte à emballer, amortir et finalement endormir toute relation dans la mollesse d'un édredon de placidité et de sérénité. L'homme n'a pas son pareil pour étancher les chicanes, dégonfler les bisbilles, déballonner les acrimonies.

Une attitude qui n'aidera pas à clarifier certaines situations, mais lui permettra néanmoins d'apparaître comme l'élément pacificateur dans certains conflits aigus. On lui renverra alors l'image positive, conciliante d'un homme de paix. Celle qu'il retrouvera plus tard dans la pratique de la méditation. Candide prône une douceur devenue rare, avec soi comme avec les autres. Modération et patience, tendresse et légèreté sont les maîtres mots du garçon pour qui tout glaçon n'est bon qu'à fondre, toute baston bonne à remettre aux calendes.

L'homme de quiétude aurait-il été diplomate dans une vie antérieure ?

Avoir un bon copain... Candide en a toujours rêvé sans vraiment y croire. Et pourtant, l'occasion s'est présentée un été, en lisière de ses vies de lycéen et d'étudiant.

Une amorce de révolte nourrit alors sa fugue osée du camping où il passait ses vacances familiales. Comment l'adolescent de seize ans à peine défia-t-il son sempiternel devoir filial pour se risquer à rentrer seul chez lui, dans la petite chambre de l'appartement parental vide ? Il a occulté en partie ce qu'il n'hésite pas à nommer, à cet âge de sa vie, un acte d'existence.

Arrivé chez lui – seul cette fois ! – en plein mois d'août 68, il savoure une solitude au parfum de liberté toute neuve. Et dans un état sans doute disponible pour l'aventure, il fait la rencontre d'un jeune Tchèque émigré de son pays alors en pleine ébullition : le printemps de Prague vient d'aiguiser les désirs d'émancipation d'un peuple opprimé par un système d'un autre âge. 68, année de tous les soulèvements.

L'écho ressenti par Candide lui jaillit d'emblée au visage, encore amplifié par les commémorations annuelles de la Libération de Paris. La résonance se renforce. Dans la chaleur estivale étouffante, les deux garçons font une virée dans la capitale où ils campent « à la diable ». L'aventure se transforme en équipée. En mini odyssée pour Candide. Jan le Tchèque, lui, en a vu d'autres...

Les voilà tous les deux sur les toits de Notre-Dame, dominant Paris. Et même si les chars russes ont déjà déboulé à Prague, étouffant un fugitif souffle de libération, Candide vit en accéléré et en condensé, une amitié virile où la découverte le dispute au sens du gratuit, de l'imprévu. C'est la première vraie virée assumée hors de chez lui. Plaisanteries, fous rires et suées partagées font de ces quelques jours arrachés à la monotonie, à la fadeur des quotidiens, une escapade de plaisir rare et pur. Un retour au réel tel qu'il va.

Parvenue à ce stade, l'échographie des organes prend des allures de fouille archéologique où les couches successives accumulées au cours du temps ressortent les unes après les autres, chacune avec sa pertinence, son identité, son droit à exister, à compter dans l'ensemble du tableau.

Dans les silences secrets du corps, les organes pleins peuvent incarner une présence, une capacité de réagir, de créer. De résonner. Les organes creux une absence, un vide à combler, à avaler. Vertige des espaces à colmater, satisfaire, assouvir. Qui dira, dans l'urgence de nos désirs, de quelle impatience on charge les corps. Implacable physique des carcasses transformées en palimpsestes appelés à se graver indéfiniment de brouillons de vie qui ne nous satisfont jamais complètement. A quand une copie au propre définitive, enfin assumée dans une forme d'apaisement ?

Comment ne pas ajouter, en guise de symptôme reconnu, que l'amour contraint porte en lui les germes tenaces, infrangibles, de son opposé : la haine la plus ordinaire ? Qu'il génère des violences rentrées qui ne demanderont qu'à exploser et se répandre par la suite ? Les corps comme supports et révélateurs naturels de nos pathologies affectives.

Enfermer le mal, antique lubie propre aux religions, est sans doute le plus sûr moyen de concocter les explosions personnelles et sociales à venir. A l'image du récit archaïque des frères ennemis Caïn et Abel.

Ainsi Candide a-t-il dû longtemps – depuis les origines ? – lutter contre un fiel souterrain qui l'a assailli : la lèpre du ressentiment. Une obsession qui le tenailla aussi longtemps qu'il considéra sa vie comme un faire-valoir de celle des autres. Insupportable impression de vivre par procuration, sous la charge d'une mission : satisfaire ses contemporains. En s'oubliant soi-même. Faux semblants et abnégation mortifère.

« *Tu vas te mettre à table ! On a les moyens de te faire parler...* »

Scène bien connue de commissariat de quartier où la petite frappe va devoir s'expliquer sous peine d'être passée à tabac. La parole comme contrition à fulminer ? Ou aveu à cracher, déballage à proférer ? La table, la table familiale comme lieu cérémoniel des malaises, des dénis, des reproches. Et des silences pesants. Un classique du temps dont Candide se serait bien passé.

Sous les assiettes et les couverts sagement disposés se terrent des torrents de mots confus, illicites, censurés avant même d'être prononcés. On sent l'amertume et le conflit prêts à éclater au grand jour, de façon anarchique, non maîtrisée, imprévisible dans ses conséquences affectives. Le flot retenu des malaises et des colères prêt à lâcher sa bonde.

Comment imaginer un seul instant pouvoir formuler une quelconque boutade prenant des airs d'invite à un dialogue ordinaire, où s'accueille la simple vérité du moment, entre membres d'une même famille habitués à mettre en commun leur vie comme on partage un gâteau ?

La seule nature du silence qui pèse décourage, enkyste toute initiative dans un fiasco programmé. Chacun habite son système de défense, prisonnier dans sa bulle d'autisme. Cause ou effet de la parole captive ?

Pourtant, faut-il s'en étonner, seul le langage est à même d'exprimer et la logique et les manques (ou les trop pleins) qui ont présidé à cette oralité familiale. *Manger, se remplir, se gonfler, exister, prendre sa place, se taire...*

Les éléments affluent, se mélangent dans un drôle de brouet sous lequel semble bouillir une autre marmite secrète où on pourrait entendre : *avoir la part enviée, occuper tout l'espace, performer, séduire...* jusqu'à *manger l'autre ?*

Mots sous lesquels s'en agitent encore d'autres, tout aussi pertinents : *Ingurgiter trop, trop vite, déjeuner en cercle fermé, manger sans se regarder, ingérer devant la télé ou dans un silence pesant, enfourner, se gaver, s'empiffrer... s'ignorer.* « Chez ces gens-là... » chantait Brel en écho des inévitables névroses familiales.

Au secours Rabelais, reviens ! Candide imagine l'auteur du *Quart Livre* évoquant des *paroles gelées* comme des bulles de givre qui fondent quand on les réchauffe au creux des mains : des sons s'en échappent alors, faisant revivre comme par miracle les choses du monde. Voici que la pensée se réveille telle une belle endormie avant de s'accomplir en s'incarnant dans le réel. Même boulimie devant mangeaille ou savoir ! La gorge de Gargantua absorbe le monde puis le restitue par la parole. Lointain rappel du *Banquet* de Platon rassemblant des convives avides de se livrer à l'art du dialogue autour d'un bon repas. Rabelais, enfance de l'homme.

Chez Candide, on entend les bouches laper, saliver, mastiquer, on imagine les tubes digestifs avaler, les arrière pensées se contenir furieusement, et quelques astuces fumeuses faire office de bottage en touche. Tandis que « la mère » remplit d'une deuxième tournée lénifiante les assiettes à peine nettoyées. Faut qu'ça turbine pour... taire et faire taire !

Peu de place pour une suspension bienvenue des hostilités sourdes, une trêve des amertumes, ou une simple pause pour détente récréative. L'oralité nourricière est en passe de dévorer les petits conciliabules amusés qui feraient d'eux des enfants comme les autres. Comme on sait en rire.

L'art de converser est mort né, et dans son ombre l'art d'aimer.

« Mesdames et messieurs... Je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire. Oh ! Je sais ! Vous pensez : « s'il n'a rien à dire... il ferait mieux de se taire ! » Mais c'est trop facile !... Moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache ! Et si vous-mêmes vous n'avez rien à dire, eh bien, on en parle, on en discute ! Je ne suis pas ennemi du colloque. Mais, me direz-vous, si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler ? Eh bien, de rien ! De rien ! Car rien... ce n'est pas rien. »
(Matière à rire, Raymond Devos, 1991)

Dans la lignée rabelaisienne, retour aux sources d'un langage décomplexé. Une formidable lueur d'optimisme se lève sous la voix grave et gouailleuse de l'humoriste Raymond Devos, vrai penseur du jeu de mots, sculpteur du verbe et de la matière à rire. L'homme serait bien capable de nous croquer des atomes en train de s'esclaffer entre eux ! Le maître du badinage futé accompagne les échappées belles de Candide aux alentours de ses vingt cinq ans, à un moment où celui-ci... perd sa pipe – son fétiche à vapeur ! – dans un train. Le jeune homme voit comme un signe du destin ce que l'humoriste se hâterait de prendre pour un gag ! Mais il n'est que temps de tuer dans l'oeuf ce tabagisme familial qu'il n'a jamais choisi et qui lui détruit la santé... à petit feu !

Décision immédiatement encouragée par le choix de participer à une session de formation dans la mouvance du psychologue Carl Rogers, approche centrée sur la personne et son écoute active. Son premier stage les conduit – sa femme et lui – au cœur de Montmartre. La rencontre d'un groupe chaleureux, ouvert et sympathique, est pour lui une vraie révélation. De même que la méthode d'investigation proposée qui guide les participants du groupe vers des travaux pratiques d'analyse d'un nouveau genre. L'heure de la reconstruction a sonné et avec elle la consolidation de son couple tout neuf : sa compagne est de la partie et les enfants ne sont pas encore là.

C'est le moment de faire le point et de repartir d'un pied neuf. Immédiatement, un schéma guide sa conscience qui commence seulement à s'éveiller. Celui de la personnalité humaine et de ses composantes.

Curieuse représentation pour une conception de la personne à l'encontre des éducations reçues. Le dessin en trace la forme allongée vers le haut et ouverte vers le bas, celle d'une ogive figurant l'enveloppe physique du corps, marquée des mots *affects*, *sensibilité*, *émotions*, à la place du cœur, et coiffée tout en haut du mot *mental*. Des flèches tournées vers l'extérieur entourent la silhouette du corps, signifiant les relations aux autres et au monde. L'ensemble, dynamique, fait penser à une fusée prête à décoller.

Ce qui frappe d'emblée, c'est l'équilibre du dessin visant à un ensemble harmonieux, où il ne manque apparemment rien de nos données essentielles, vitales. La personne idéale telle qu'un monde de stabilité et de plénitude aimerait pouvoir l'inventer.

L'adhésion est immédiate pour des éclopés de la vie dont l'éducation étroite et castratrice a interrompu le développement et rogné les ailes. A la suite d'un premier quart de siècle passé à ronger ses forces vives, il est grand temps de réagir pour commencer à exister et à se réaliser ! Candide et sa compagne ne sont pas les seuls dans ce cas. Maigre consolation, mais vrai moteur d'envie !

Dans les discussions, le parti pris des regards positifs appelle à jouer le jeu d'échanges naturels, mais lucides, sans complaisance. Chacun progresse et fait avancer l'ensemble en écho, sous la conduite d'un psychologue qui guide le groupe, distribue la parole entre les acteurs. Puis organise des moments de synthèse éclairés par les lois psychiques et affectives clarifiant les états et perceptions décrits par les stagiaires. C'est un nouvel outil d'analyse qui est mis à disposition.

Les résonances surgissent au gré des analyses et déconstructions de schémas si ancrés qu'on ne les soupçonnait pas. On a soudain envie de lâcher les instincts mécaniques qui nous manoeuvrent pour se laisser enfin regarder par les choses elles-mêmes. Inversion des regards.

La pertinence immédiatement ressentie de ce stage en appellera d'autres du même ordre dans la décade qui suivra. Candide et sa compagne sont désormais en route pour bâtir leur vie sur autre chose que sur du sable et des passions tristes. Un tournant a enfin lieu pour infléchir des existences qui ne demandent qu'à s'épanouir et s'inventer.

Comment la puissance de restauration des personnalités se poursuivra-t-elle dans le sillon de cet élan ?



Jetant alors un regard rétrospectif sur ses longues années d'isolement et d'immobilisme, Candide en conclut au terrible symptôme de malaise où l'ont plongé les institutions chargées de l'élever (!) Les impuissances conjuguées de la famille, de l'école et de la religion (son *Travail-Famille-Patrie* à lui) l'ont mené à une passivité mortifère et aux frontières d'une rupture proche de la déraison. Les clivages et œillères à l'œuvre sur la longue durée finissent par produire des dégâts irréversibles. Traumatisme mutique d'un rescapé.

Comme après un accident grave, il faut bien continuer à survivre... à défaut de déployer déjà les moyens de vivre. Le handicap peut – doit – se soigner, estime Candide, animé par le nouvel élan qu'a impulsé en lui Carl Rogers.

Geste fou et retour de désir. Dans la foulée de cette énergie toute neuve, voici notre homme qui n'hésite pas à prendre la direction d'une petite école de campagne sise au bord de son fleuve favori. Le nouveau directeur se sent prêt à s'investir au profit des quelque soixante gamins de milieu rural mus par le goût d'apprendre comme on peut l'être normalement à cet âge.

Soucieux d'engager un esprit de coopération plutôt que de concurrence, Candide initie des groupes d'aide entre élèves. Sorties sportives et découvertes photographiques dévoilent une autre façon de voir le monde, de l'approcher et de le connaître. Les savoirs se goûtent, s'apprécient. Les groupes s'animent, collaborent.

Et puis ce job impose au maître d'en savoir toujours plus que le potache. L'agrément de la parole partagée se double ainsi de celui d'une culture à amplifier en permanence. D'une culture du savoir qui entretient un lien vital entre celui qui en est la source et celui à qui elle est destinée.

Double gratification pour un effort commun. Emergence d'une vraie forme de complicité. Naissance et culture d'un espace essentiel à l'intérieur de soi.

La petite cour de récréation continue d'abriter les jeux des gamins à l'ombre des tilleuls... Rien de neuf en apparence. Mais la donne a changé. Le tout jeune instituteur fait enfin la classe dont il a tant rêvé pour lui-même adolescent. Dans une école aux airs de Freinet. Retour aux sources.

Le nouveau Candide est arrivé !



Parallèlement, le jeune enseignant prend soin de sa petite famille. Deux enfants sont nés à deux ans d'intervalle. Candide est un père ému et attentif dans le temps que lui accorde un métier prenant. Passionné, prêt à tout donner comme l'y invite sa propre histoire personnelle, voici notre homme soudain bien occupé par une vie qui déborde, le dépasse parfois. Sur tous les fronts ? Oui et non, car à y regarder de près, c'est la tâche éducative qui l'absorbe entièrement, dans tous les secteurs de son existence. Un risque d'obsession qu'il ne peut voir à l'époque, tant le besoin d'une reconstruction de ses forces vives occupe son champ de conscience. Et tant ce métier semble y correspondre intensément.

Une tâche au quotidien, mais dont on ne recueille les résultats que sur la longue durée, c'est la loi du genre. A suivre...

En attendant, l'homme de la parole a éclos peu à peu, comme sorti de sa gangue sans crier gare. C'était loin d'être gagné. Mais il faut maintenant se méfier d'une surchauffe toujours possible, en évitant de tomber dans le défaut d'une parlotte qui pourrait souler les élèves ou leur couper la leur (ça, il connaît !) Dire ? Oui, mais faire et faire faire aussi.

Et puis Candide ne peut s'empêcher, dans un réflexe tout droit jailli de sa propre histoire, d'être attentif aux réactions des enfants, les entourant d'un nuage permanent de réactions positives, encourageantes parfois jusqu'à l'excès. Exprimer sa bienveillance, son indulgence, devient un impératif intérieur pour l'enseignant qui sait de quel enfer scolaire il est issu.

La nécessité des droits finit par l'emporter insensiblement sur l'équivalence symétrique, essentielle à l'âge du Primaire, du sens du devoir et des règles à intérioriser. Tout à son ardeur positive, Candide ne prend pas assez garde à l'écueil de bons sentiments qui, exaspérés, mènent tout droit à de faux semblants pouvant s'avérer délétères à long terme. Gare à ne pas tomber de Charybde en Scylla ! Pour autant, cette étape était-elle évitable ?

Que peut Candide à sa propre hérédité ? Comme à sa descendance ? Lorsque le navire s'apprête à chavirer à bâbord, maîtrise-t-on totalement le geste parallèle de remise à flot sur le tribord ? Le sérieux et l'application ne suffisent pas toujours.

Non, le cursus du père comme de l'enseignant ne ressembleront pas au long fleuve tranquille s'étirant au bas de son école, tant il aura à cœur de rattraper le flot bourbeux du marasme des origines, sans la certitude d'y parvenir tout à fait, mais avec la rage, l'énergie de le tenter. Il aura le mérite d'être patient et de prévoir une réévaluation régulière, cohérente, qui l'apaisera sans jamais le satisfaire tout à fait... Impossible perfection !...

Rien n'est jamais perdu. Oui, l'acte d'enseigner – au sens plein d'*apprendre* – lui renverra toujours l'existence d'un métier à double face : accompagner l'élève au cœur des savoirs et s'imprégner soi-même parallèlement, de la complexité du monde, ne serait-ce que pour se maintenir à niveau. Pas de doute, l'enfant Candide avait cela en lui dès les origines !

Dans ces conditions, cultiver ses ressources internes tient du simple plaisir et peut rejoindre à certains moments la joie profonde de se ressentir en accord avec le cosmos. Impressions de gratitude et de gratuité garanties... ce qui tombe plutôt bien vu le niveau de rémunération proposé !...

Ainsi, le petit *Mailly* que l'on a voulu faiblard, chétif et délicat – modèle réduit fabriqué de toutes pièces par un environnement lui-même angoissé, inquiet, à l'hérédité incertaine – s'est-il mué en passeur de savoirs et de valeurs, fier de sa tâche. Au point – excessif ? – de l'ériger parfois en mission...

Le rachat et la délivrance par rapport à un récit personnel compliqué étaient à ce prix. Réalisme oblige.

Allégé d'un poids d'obligations qu'il n'avait jamais soupçonné à ce point, Candide peut y voir plus clair. Et ce qu'il voit, jusqu'où peut porter son regard rétrospectif à ce point précis, le remplit de confusion. Cela se traduit sous la forme d'une confirmation implacable : il a, depuis toujours lui semble-t-il, « *le mal des autres* ». Ou, dit autrement, « *mal aux autres* », comme il arrive de dire que l'on a mal aux dents, mal ici ou là. Et si ce n'est pas *l'autre* qu'il n'aimait pas mais *sa propre image reflétée en lui*, renvoyée par lui ?...

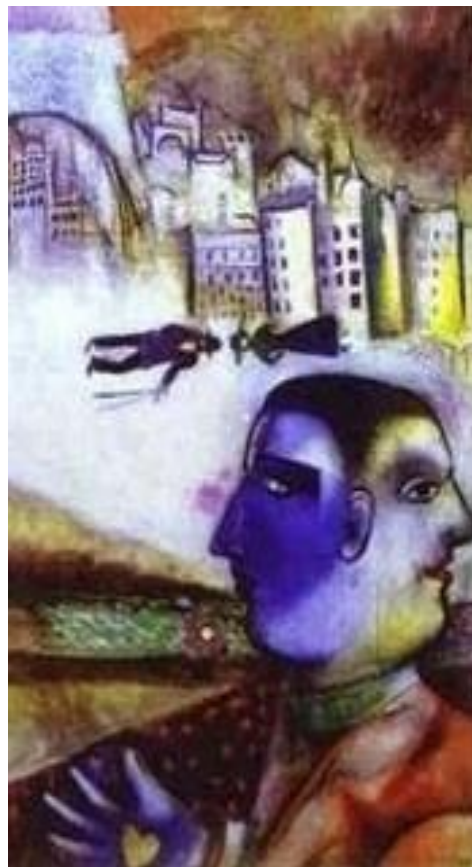
Une confirmation qui vaut son pesant de désarroi ! Le mal du sieur Candide est plus étendu encore que la simple misanthropie. Non, c'est comme si l'autre était *en lui*, comme si un corps étranger l'avait subrepticement colonisé, dévoré de l'intérieur, dirigeant ses actes depuis son espace intime unique. Une sorte d'*Alien* phénoménal.

Dit autrement, Candide n'est jamais parvenu à être lui-même au cours de toutes ces années, mené par le bout du nez qu'il était par son entourage. Il n'a jamais su dire non aux autres. Ni ce qu'il désirait pour lui. Qu'importe : tenir ce lien d'exploration et le remonter tel un fil d'Ariane est ce qui compte le plus maintenant. Même s'il ne mesure pas encore jusqu'où peut le mener cette quête infernale autant que nécessaire.

Il lui revient l'image d'une toile du peintre Dufy, *San Georgio Maggiore*, montrant le port italien comme une scène en état d'esquisse permanente. La peinture s'y estompe, à certains endroits du tableau, au profit d'un trait dessiné, plus vivant et osé car toujours en cours de réalisation. Comme si la vie se montrait sous la forme d'un brouillon de réalité jamais définitif, jamais totalement fixé sur la toile. Scène inachevée, toujours en passe de reconstruction. Un palimpseste mouvant. A l'image de Montaigne ne peignant pas *l'être*, mais *le passage*.

Ainsi sans doute en va-t-il de nos existences, songe Candide. « *Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force ni sa faiblesse...* » chante Brassens en écho aux vers d'Aragon. « *Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard* » conclut le poème. Grandir serait-il un tel drame ?

Pourtant la mémoire heureuse conserve de lointains clichés d'origine qui fixent encore dans son esprit un visage et un instant familiers qui l'enchantent.



« Si la photo est bonne... » Même réduit aux dimensions d'un simple cliché d'identité, le visage se veut dynamique, traversé par un sourire lumineux qui l'éclaire d'un bord à l'autre. De quoi ces traits sont-ils le nom au moment précis où est pris l'instantané ?

Une photo de visage souriant a-t-il le pouvoir de figer un point réel de notre adéquation au monde et à l'existence ? « *La proximité de l'autre est dans la signification du visage* » suggère Emmanuel Lévinas. Le cliché subsiste pour maintenant et même plus tard : nous nous souviendrons de son existence comme défiant la durée. La joie, sentiment rémanent.

Candide a choisi et conservé une photo de lui prise sur son lieu de travail, vers la fin de sa carrière, traduisant une émotion qu'il revit à chaque fois qu'il la revoit. C'est son moment de puissance à lui, qui pense en avoir été dépourvu durant toute une partie de sa vie. A-t-il pour autant raison de douter parfois de la vérité du cliché ? Pas aux dires de certains, en tout cas, qui lui renvoient l'image d'un dynamisme propre à sa personnalité. On se connaît souvent bien mal.

Qu'en déduire ? Quelle moyenne fixer sans se faire à nouveau des idées ? On lui a seriné longtemps qu'il était impuissant... tout un symbole ! Peut-être au fond a-t-il fini par y croire et adhérer à ce mantra pernicieux et phagocyte d'une joie initiale ? Retour aux effets néfastes de représentations naïves, trompeuses et bâfreuses de vie !

Reprenant ses anciens cahiers de notes de session, Candide y trouve quelques pépites de l'état qui l'habitait alors. Et de ces jugements à l'emporte pièce qui colonisaient à l'époque sa propre conscience de soi.

Ainsi répond-il à un questionnaire intitulé « Comment je me vois », entre vision positive et négative. Les termes qu'il emploie en disent long sur l'estime où il se tient lui-même à l'époque. Le voici, à ses yeux, tour à tour

maniaque, vexant, peu aimable, disciplinable (!), enfermé, enfermant, irritable, ne sachant quoi faire, aveugle sur l'essentiel, inquiet...

Tout au plus se permet-il quelques notes positives dans ce tableau ravageur : *capable, sensible, têtu, prévoyant, désireux de bien faire, en recherche, lucide, minutieux...* Janus pointe déjà sa double tête appelant la nuance.

Notant sa dépendance aux autres omniprésente, il se décrit *aliéné, agressif, paralysé, en rejet*. Mais à ce moment encore précoce de sa vie, ce sont visiblement des rêves qui lui redonnent une bouffée de conscience. Il en a noté quatre en marge de cette première session.

« Une belle maison, un gazon où l'on plante de belles roses. L'une de ces fleurs, la plus belle, se trouve cachée, comme à l'abri de la haie, invisible depuis la route qui passe devant la maison. »

« Je suis dans la cuisine avec père et mère. Sur un journal, trois photos de mon père heureux dans son Jura natal. J'avale le journal, le ressort et découpe les trois photos intactes pour les rendre à mon père. »

« Je pique des bonbons à mon grand-père. Il est derrière moi, penché sur une carte de l'Europe. Je vais chercher son courrier qui tombe derrière la boîte aux lettres. J'arrache un grillage sous la boîte. »

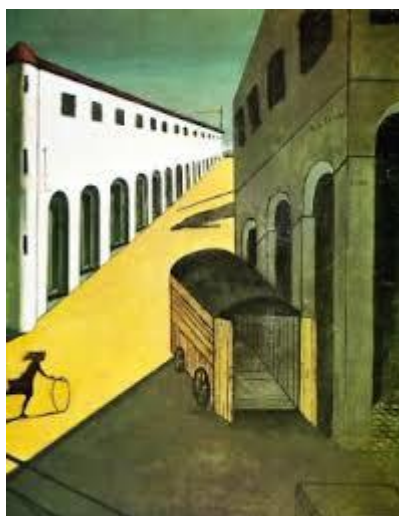
« On est deux. Un fauve s'échappe de sa cage. Le voilà perché sur une branche, moi je suis juste en dessous. Je ne bouge pas. C'est comme s'il ne me voyait pas, alors que je suis juste sous lui, visible. Mais il se précipite sur l'autre, le poursuit, le dévore (je l'entends au bruit seulement). Moi, je me réfugie dans la cage et je referme la porte juste au moment où le fauve revient. »

Notant qu'il ne peut se permettre de peiner ceux qu'il aime, le jeune Candide

se persuade qu'il faut qu'il soit à leur image, tout en ajoutant, lucide, qu'ainsi il se mutile. Déjà conscient du clivage qui le déchire, il écrit qu'il se cogne à l'autre moitié de lui-même. Habité en permanence par le séisme intérieur qui le gagne, Candide met à profit les temps de coupure de la session. A plusieurs heures de la journée, ses pas l'amènent dans les ruelles de Montmartre.

Il y découvre une évidence qu'il a pourtant ignorée jusqu'ici : on peut ne pas reconnaître une rue familière tant elle présente un éclairage modifié à des moments différents d'une même journée... Jamais encore il n'avait imaginé l'existence d'un tel signe au cœur de son quotidien ! A-t-il vraiment vécu jusque là ?...

On the sunny side of the street, mélodie de jazz portée par la voix veloutée du sax ténor de Lester Young, vient le conforter dans cette impression d'étrange étrangeté. Candide a-t-il la berlue lorsqu'il y entrevoit, un bref instant, le jazzman arpenter la toile de Chirico *Mystère et mélancolie d'une rue* ?



Décidément, Candide n'est pas au bout de ses surprises. C'est à ce moment que son travail d'analyse lui permet de déconstruire plus avant l'origine de son penchant pour les ressentiments :

« On a fait de moi quelque chose. J'ai l'impression d'être un produit, un objet. Je n'ai vécu aucune opposition face à des parents que je mettais sur un piédestal. Ils étaient pour moi les seuls personnages de référence. Je n'ai pas existé. On m'a formaté pour la routine et la passivité. L'inutilité et l'absence de sens. Ecrasé par cette situation, j'étais animé en permanence par la peur d'être pris en faute... »

« ... Enfant, j'ai vécu l'impossibilité de sortir d'un bien-être de protection vu comme une récompense à mon obéissance. Cela s'est poursuivi et confirmé dans ma relation de dépendance aux professeurs. Mis en concurrence avec les autres, j'ai senti d'emblée que ceux-ci me gênaient, alors je les ai niés. Je les voyais installés dans une norme de réussite évidente, contrairement à moi. J'en éprouvais un sentiment d'injustice où se cristallisait mon ressentiment croissant. »

Au rappel de ce souvenir d'exclusion volontaire de soi-même, Candide est pris de suffocation, ses battements de cœur s'accélèrent. L'émotion rejaillit comme des tréfonds d'un volcan assoupi. Une émotion qu'il parvient à capter et calmer par l'écriture, une fois de plus.

Les jours s'en sont allés, un bloc est demeuré. Entre peur ressentie et violence contenue, c'est bien un récit généalogique, intrafamilial, qu'il se sent exhumer du fond de sa conscience. Avec cette question : comment le mal-être se répand-il de génération en génération, de corps en corps ? Et cette autre : quelle contagion s'empare alors de ce corps familial ?

Un art venant renforcer l'autre, c'est le cinéma qui vient cette fois en appui de la réflexion. Dans les années 2000, le réalisateur David Cronenberg s'empare du phénomène de la violence comme émotion, pour en filmer une approche et la questionner. Les films ?... Des fictions qui permettent de comprendre la vie.

History of violence nous donne à voir une famille apparemment ordinaire évoluant dans une bulle de mensonge très douce. Mais nul ne sait que le père, allure moderne, plutôt féminisé, idéal, est issu d'une virilité violente qu'il est parvenu à taire et faire taire jusque là. Rattrapé par son inconscient rampant, voilà qu'une férocité enfouie le gagne bientôt à nouveau. Il se comporte comme le bouillant Achille de l'Illiade, finissant par tomber en pleurs sur le cadavre de son ennemi vaincu.

La violence possède ce pouvoir de traverser les êtres, rappelle la philosophe Simone Weil réunissant vainqueur et vaincu dans une même misère, celle qui cause le malheur de l'un par l'autre. La violence va jusqu'au bout, s'épuise, se retournant contre elle-même dans une forme de lassitude qui finit par pointer un horizon possible pour en sortir. L'animal humain a besoin de sa dose de danger pour exister, toute son histoire le prouve. Mais la violence gratuite reste une invention humaine dictée par la loi des pères. Une affaire d'hommes qui plonge dans la masculinité archaïque aux sombres contrats d'honneur. Une généalogie qui se transmet. *En être, en avoir, et le prouver* : une identité taillée à la serpe que seule la culture et la civilisation peuvent atténuer, domestiquer. « *La civilisation, c'est la répression* » : Freud ne s'y est pas trompé.

L'homme guéri ? Celui qui n'a plus l'envie de jouer à l'homme pour rien. Candide, pour sa part, se voit en porteur sain qui ne s'est jamais *senti* violent. Mais il est pourtant bien ce contre modèle qui a transmis sa part de violence, déposée en lui par les générations qui l'ont précédé. A son corps défendant.

A la relecture de ses notes de session, une impression fugitive vient effleurer Candide : et si toutes ces empreintes exhumées d'un passé lointain n'étaient que le souvenir de... souvenirs ? Comme un doute à lever.

Immédiatement, la forme écrite de ces traces, leur aspect ordonné dans le temps, documenté par des épisodes précis de sa vie de l'époque, la suite des stages d'autoanalyse gradués selon des séquences choisies, tout concourt à faire de cette matière réelle un vestige sérieux et un gage solide de la mémoire d'une conscience en évolution.

Observant sa prise de parole au cours des échanges de stage, Candide met au jour sa tendance à s'entendre parler pour évaluer sa voix, les rares fois où il l'a expérimenté dans un groupe de taille déjà importante. Il note que son ton monocorde ne rend pas, selon lui, les nuances profondes qu'il souhaite mettre à son oralité. Dans sa tension à s'exprimer, un tremblement physique trahit sa difficulté à demeurer lui-même, aussi détendu que possible.

« Je me tends dans ce que je vais dire pour être ce que je sens que l'autre veut... Et pourtant quelle émotion quand, par hasard, je m'entends nommer par mon prénom ! Je le sens alors avec évidence : l'expression de ce que j'ai de profond en moi viendra par la reconnaissance des autres... Et me voilà replongé dans ma contradiction préférée : chercher à ne pas être vu physiquement, mais vouloir être reconnu malgré tout ! »

La quadrature du cercle. Candide ne serait-il pas un brin complaisant, installé dans un dolorisme au fond bien douillet ? Et si le garçon résistait à se livrer vocalement justement à cause de la pression qu'il sentait (ou inventait ?) autour de lui à devoir le faire ? *« Non, vous n'aurez pas le meilleur de moi !... »* se souvient-il. L'indécision naît des conditions qui l'ont vu naître et qui ont le pouvoir de les renforcer encore. Le fonctionnement de la carapace garde ses secrets. Et la spirale tend toujours à se refermer sans coup férir.

La sidération de Candide ne peut être l'affaire que d'un dieu démoralisé... ou de parents si peu construits qu'ils n'ont pu s'empêcher de se muer en adultes castrateurs. Souffrance et résignation sont les mots qui reviennent à l'époque dans la bouche de Candide pour évoquer l'éducation de ses géniteurs. Il note alors : « *Mes parents m'ont frustré, trompé, pour l'image univoque de moi qu'ils ont imprimée : quelqu'un de faible, gentil et sans défense. Mes professeurs ont encore amplifié cette image – quand ils ne s'en sont pas servi eux-mêmes pour se valoriser à leurs propres yeux. Mes camarades enfin m'ont nié pour toutes ces raisons qui me rendaient étranger à leurs yeux.* »

Une image physique négative a couronné la poisse d'ensemble. Et installé une inhibition durable face au monde et aux relations. Ainsi l'évolution de Candide était-elle vouée à une mécanique d'effondrement sur elle-même telle que les scientifiques la décrivent pour les étoiles en fin de vie ou la formation de... trous noirs. Et non à une cinétique d'expansion vers le large telle que l'énergie de l'univers semble en détenir les clés.

Voici pourtant Candide prêt à admettre pour lui-même que son regard sur l'échec ne pouvait évoluer à l'époque même de sa douleur et de sa fièvre – ce temps de la sidération, justement, où on en prend plein la figure – mais par la suite, lorsqu'il serait enfin temps de *battre le fer tant qu'il est froid*, selon le mot de Beckett.

Au moment du bilan, il pourrait toujours se poser la question provocante du *Comment apprendre à échouer mieux ?* En guise de bravade posée à la raison raisonnante. En attendant, seuls le recul et l'aide de la conscience avaient permis à Candide de comprendre en faisant le pas de côté, échappant sans doute ainsi à un état proche de la dissolution intime. La pensée comme antidote aux affres d'une démence annoncée.

Sans vouloir jouer à tout prix à qui perd gagne en retournant simplement sa vie comme une damnée galette, Candide est fasciné par le théâtre de l'absurde. « *Essaie encore. Echoue encore. Echoue mieux* » risque Beckett. Un éloge de la ténacité qui amène à réfléchir plutôt qu'à refouler. Une forme de rédemption de – par ? – la faillite, nous amenant à surmonter nos foirades et autres inconséquences. Et puis ne sommes-nous pas chacun tout à tour faraud et navrant, benoît et pétochard, combatif et capitulard ? Tout cela parfois dans la même journée...

Alors, pourquoi pas le flop et la gidouille comme compagnons impayables autant que moteurs à déclics ? Sondons plutôt la saillie mitigée du chevalier noir du film des Monty Python, *Sacré Graal* : « *Match nul* » déclare-t-il sobrement après s'être fait couper les deux bras et les deux jambes.

Le pince sans rire se recrute-t-il pour autant si facilement chez l'homme du commun ? Candide en doute lorsqu'il repense à l'attachement inconditionnel, primaire qu'il ressentait enfant à l'égard de ses parents. « *Des dieux, des références absolues...* » se souvient-il. « *Ils m'ont enfoui sous le trop-plein qu'ils m'ont donné. Je me suis trop laissé aimer.* » Le comble du comble.

Comment éviter le piège de ce commerce affectif en forme de fétichisme ? Rétrospectivement, la question a toujours taraudé Candide. Chacun se projetant sur l'autre pouvait s'estimer utilisé, instrumentalisé. Et le lien se transformait en nœud, prenant à témoins des membres de la famille élargie dans un jeu pervers en forme d'impasse.

Ainsi de cet oncle lointain du Jura accidenté par son tracteur et devenu paraplégique. Candide adolescent ne s'était-il pas mis dans l'idée – en un accent de piété aliénante – de formuler le vœu de se faire prêtre en échange d'une guérison miraculeuse de la malheureuse victime ! Vœu pieux et carcan

morbide à l'image de l'appareillage du handicapé. Sans oublier les sentences paternelles hasardeuses, absurdes, à la clé de ce sacrifice aux relents bondieusards : « *mon fils est un saint !* » osa sans barguigner le géniteur en transe. Un saint déjà grillé, oui. Au feu dévoyé des fables familiales.

Conservateur acharné des lieux comme des choses et des proches, se raccrochant à toute trace d'objet – ou de personnage – transitionnel en guise de mascotte provisoire, Candide vivait alors par procuration, à travers des modèles idéaux. L'adolescent éperdu se remémore les tensions insupportables qui l'assaillaient aux épaules et au dos. Sans le savoir, il avait fait de son corps l'horloge impitoyable de son malaise intérieur. Et l'outil obligé d'une résistance féroce au monde.



« *Faites de moi ce que vous voulez* » abdiquait l'enfant vaincu. « *Vous n'aurez pas le meilleur de moi* » narguait de son côté, toujours désespérément muet, le vengeur masqué que démangeait fort l'envie d'envoyer balader la terre entière. Candide a toujours été habité par l'impression, en forme de supplique intime réitérée à l'envi, que s'il faisait quelque chose pour les autres – touchant à la défense du pauvre, de l'opprimé ou du malade – il serait récompensé d'autant en retour, et si possible *là où* et *comme* il le souhaitait. Une manière d'achat des indulgences héritée d'us et coutumes religieuses renvoyant à un Moyen Age sacrement révolu. Et encore bien présent pourtant... Quel enivrement – et quel délire ! – que d'exercer ce pouvoir occulte d'acheter son destin « clés en mains », comme on dit de nos jours, en dialoguant directement avec la divinité elle-même. Mais quelle réclusion aussi dans l'âge magique ! Candide en angelot infantilisé par des siècles d'illusionnisme et de berlué. On fait vraiment tout avaler aux larbins adeptes.

Certaines images auraient pu l'alerter, comme ces rêves éveillés, suivis de travaux d'analyse, où il se voyait dériver à l'infini sur un radeau, au cœur d'un univers en débâcle, réminiscence des démenes à fond de jungle de l'arrogant Aguirre dans *La colère de Dieu* de Werner Herzog. Il fallait à tout prix continuer de mentir et de se mentir. « *Je vis ma parole comme une tromperie et un masque* » notait le jeune Candide. « *Je me débats pour échapper au naufrage, je me raidis, je me cuirasse, je fuis, je me laisse submerger... Pourquoi emprisonner les mots ?...* » Aguirre aussi se tait et délire en chevauchant son fleuve sauvage. Ses yeux exorbités parlent pour lui. Avant tout, ne pas faire de peine aux autres, rassurer l'entourage... se garder toutes ces braves peluches dans la poche ! L'éternel et rassurant grenier de la survie contre les habits neufs des voies possibles de guérison.

Pourtant, après trois années de stages formateurs, Candide admet qu'il a commencé à recoller à lui-même : « *Je me suis retrouvé, je suis dans moi. Il fallait que je refasse le plein de moi pour parvenir à me tourner enfin vers les autres.* » Merci Carl Rogers !



C'est un Candide enfin réunifié qui s'apprête à reconsidérer son goût des autres, de la même façon qu'il est parvenu, à force de temps et de patience, à réenchanter son appétit d'école et de savoir. Un projet commun les conduit, sa femme et lui, à choisir d'accueillir temporairement un réfugié dans la période troublée des flux migratoires qui secoue l'Europe dans les années 2015. Comme un retour de Jan le Tchèque quarante ans plus tôt.

Arrivé de son Soudan natal en guerre, après quatre années d'errance où il a coché toutes les cases – les pires, le plus souvent – le jeune migrant de vingt-huit ans a quitté femme et enfant restés au pays pour tenter l'aventure de l'exil. Cauchemar en Libye, fuite à travers l'Italie et les Alpes, enfer de Calais avant d'aboutir dans les Vosges pendant un temps, et finalement... en gare de Tours où il est récupéré, dormant dehors, par l'association *Familles solidaires* qui lui trouve un foyer d'accueil. Parlant difficilement quelques mots de français, le jeune réfugié montre sa détermination à apprendre la langue pour s'intégrer. Mais son parcours tortueux a laissé des traces physiques et psychologiques. Il apparaît à certains moments déphasé, absent, l'air perdu, passant comme un paquet entre les mains de ceux qui se chargent de l'aider à s'en sortir.

L'air ailleurs, arborant des allures de Buster Keaton triste, de clown désabusé, M est comme lesté de tout un destin qu'il transporte avec lui en permanence. L'expression *être marqué* lui colle à la peau. Il a sans doute dépassé certaines limites de souffrance au cours de son périple. S'en remettra-t-il suffisamment pour reconstruire une deuxième vie ? Il est encore trop tôt pour parier sur cette résilience...

Mais Candide et sa compagne ont décidé de jouer le jeu d'une adaptation progressive, d'un pari tourné vers l'avant. Ils voient dans cet acte citoyen leur simple contribution apportée à la marche d'un monde en état de bouleversement.

« *Être et corps* », c'est l'intitulé d'un stage de formation qui va décider d'un renversement crucial dans l'évolution de Candide vers sa trentaine (l'âge de M justement). Il vient de perdre sa pipe au cours d'un voyage en train et y voit immédiatement un signe du destin – à rebours de la guigne qui l'avait accablé lors de l'acquisition de l'objet fétichisé. Il arrête de fumer sur le champ.

Voici le trentenaire embarqué dans le travail proposé, à base d'exercices physiques reliés à l'observation, à l'introspection : chacun est appelé à s'immerger au cœur de sa carcasse organique et à en tirer matière à sensation puis à analyse. L'aventure au coin de quelques décimètres carrés de peau, pourtant essentiels.

Le jeune homme explore et découvre à quel point il s'est contraint à verrouiller son corps au fil des souffrances accumulées dans un passé chaotique. C'est une véritable forteresse qu'il a l'impression de pouvoir approcher enfin, sur la pointe des pieds d'abord, plus franchement ensuite.

En observateur exigeant, il décrit, sonde, déconstruit, dissèque, autopsie. A la manière d'un ingénieur découvrant une machine infernale, il inventorie les pièces, déjoue la complexité des mécanismes, met de l'huile dans les rouages, tente d'assimiler un schéma de fonctionnement acceptable. Travaille à une relance en douceur d'une machinerie ignorée.

Tel un animal étrange, nouvellement amadoué, l'enveloppe physique se mue peu à peu, au gré des exercices, en amie bientôt reconnue, appréciée, respectée. Les échanges d'expériences entre corps proches viennent enrichir la complexité des situations et des compréhensions. Les enveloppes organiques s'appriivoisent dans un climat d'estime et d'affection qui signe une sorte de retour aux origines. Il s'en passe de belles dans tous ces regards devenus soudain pionniers de l'inédit.

Muettes jusqu'ici, les carcasses prennent la parole d'une drôle de façon, en traçant dans l'espace des écritures neuves pour lecteurs aériens. Comme la réplique fiévreuse d'un Chagall perdu sous un autre ciel. Des arabesques insolites sculptent les sphères et les failles. Être et corps, Être et temps, une troisième dimension s'invite, en quête de trouvailles singulières.

Ce qui n'était que mouvements ou gesticulations au pire, gestes inspirés, construits au mieux, se mue en signes, en messages, s'inscrit au creux de l'espace, imprime sa trace dans les éthers. Une parole se lève, pourtant toujours silencieuse, mais portée cette fois par des enveloppes charnelles, charpentées, qui se sont mises à écrire de leur drôle de voix imagée, plastique. Oui, la parole sidérée reprend vie là, dans une esthétique du geste (geste affectif, social, artisan, artistique, gratuit...) élaborant devant nous des récits entiers, cohérents, passionnés, sensés, intelligents. Nos corps parlent ! Et que disent-ils, sinon notre séparation d'avec le divin, le vrai, celui qui animait nos grâces d'enfants ?

La parole vient de muter en quelque chose qui la dépasse : un langage porteur d'une harmonie, battant en brèche le ton rogue ou la voix de fausset capables de défigurer nos espaces d'écoute dans un verbiage aux allures mortes qui nous soûlait, nous éteignait. La parole habituellement supportée – routine sociale oblige – meurt parfois de l'urgence d'un surplus de mots charrié par des voix arrogantes, aussi hystériques que pressées de se donner raison. Souvent à rebours de nos désirs d'apaisement.

Les arabesques dessinées dans les espaces alentour se font bientôt écriture de récit, matière à contes, à poésie. Magie du joyeux geste enfantin traçant à la ronde les courbes de lettres fraîchement apprises.

Rimbaud resurgit en témoin effaré de la sénescence des corps inactifs. Le voici dans sa bibliothèque de Charleville avec sa cohorte d'Assis faméliques...

*« Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs ! » .../...*

*« Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,
Les dix doigts sous leurs sièges aux rumeurs de tambour,
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes ,
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour. »*

Nos voix ne sont plus sidérées mais s'emplissent d'une épaisseur corporelle inédite. La parole égarée vient de muter en endossant une dimension qui la dépasse. Charnelle et sculpturale dans le geste, la voilà qui mue à nouveau en intention scripturale se concentrant sur l'espace étroit et vierge de la page, mettant aux prises main et papier pour une chorégraphie du minuscule et de l'intime où se rejoue à chaque mot la recreation d'un langage aux allures de fonction vitale. A l'image d'une vaste musique d'orchestre regagnant subtilement le berceau confidentiel de la partition.

Les formes et dimensions de ce lexique naissant se sont démultipliées dès l'instant où la parole a bien voulu céder un peu de sa place dominante. De l'espace au temps, d'une géographie à une histoire, voici que l'expression s'incarne au creux d'une durée qui va, d'une mémoire qui se construit dans la patience et la cohérence. Alliée à la plastique puissante des corps, la magie de l'écriture nous porte au creux d'une expérience du silence où renaissent une élocution et un style. Se passer du registre de la voix, peut-être n'était-ce au fond qu'une question de pudeur revendiquée face à l'hystérie de certaines violences verbales qui vous prennent à la gorge – au pharynx – et vous empêchent de penser en vous forçant à vous taire.

De l'espace sonore avorté à celui, pensé, de la feuille blanche, le geste et l'esprit rejouent leur duo idéal, nous proposant une prégnante leçon d'apprentissage : l'émancipation par l'acte d'écriture.

Candide se sent prêt pour l'expérience à suivre. La *Cinétique* pointe ses ardeurs : le moi – corps et psyché – en mouvement. La parole, issue de ce travail commun accouche d'un récit fleuve : « *L'espace, entre ciel et terre, c'est comme un soufflet de forge ! Il est vide mais ne tarit pas. En mouvement, il ne cesse de produire.* » Contournant l'oralité banale du discours, espace mental et physique se réconcilient dans l'acte dynamique d'une écriture commune.

Les associations libres vont bon train, alimentées par l'énergie des corps et l'imaginaire issu des profondeurs de l'inconscient. Les corps et leur discours – les corps et leur texte – *tracent* librement dans une durée accordée sans limite. Sans impression de limite en tout cas. Ils ont la permission du temps pour élaborer leur théâtre de l'intime.

Le mouvement appelle le mouvement, dans ces agencements intimes où les briques d'existence des uns côtoient les récits des autres. Le monde se met à se mouvoir, lent comme un serpent, éruptif comme un volcan. Nouvellement investies, les carcasses s'agitent dans un jeu aux airs d'espace social enfin émancipé des règles ordinaires. Pour une fois, les enveloppes physiques ont la parole, relâchant leur réservoir à émotions jusqu'aux frontières fixées par une pudeur légitime et une distance nécessaire à la bonne tenue et au respect entre semblables. Mais les intentions se croisent.

Puis l'on s'assoit en rond et l'on échange sur l'expérience à bâtons rompus, à paroles fugueuses. Comme les corps quelques instants auparavant, les mots jaillissent, s'évadent, errent, rebondissent, se posent, puis s'envolent comme ils sont venus. Nous confiant l'empreinte de vérités toutes neuves, les inspirations s'en donnent à cœur joie. L'expérience nous mène à des frontières où l'aléatoire pointe son nez sans crier gare. La cinétique y côtoie bravement l'entropie. Le Dr Freud serait conquis sans doute d'une telle actualisation de ces forces profondes remontant et bouillonnant en surface. *Etre et corps, cinétique*, la réconciliation avec nos enveloppes charnelles va bon train. Pour une fois, la raison patientera.

D'autant que, par la suite, la rencontre et la pratique de la méditation couronneraient les efforts de Candide pour un accord retrouvé avec sa conscience apaisée. Quelle force tranquille il puiserait dans ce regard distancié du méditant assistant, impassible depuis les berges du vaste fleuve de son histoire, au flux tourmenté de sa propre vie. Comme un rappel des bienfaits accordés à son récit présent par des philosophies antiques toujours d'actualité.

Même si un premier stage lui apprendrait ce qu'il... ne faut pas faire, et donnerait lieu à un projet d'écriture aux accents ironiques : *L'ego chatouilleux du bouddha*, clin d'œil pourfendeur envers certaines dérives de l'acte méditatif poussé à l'outrance, à l'excès de dévotion...

Retour à la case religion ? Que non ! Les vaccins précédents agissant encore, l'imaginaire de Candide concocterait avec délices une parade malicieuse propre à désarmer une pseudo contemplation visant à une extase de bazar.

Sus aux marchands d'illusions ! Sur un air désormais connu et rôdé. Du corps à l'écriture, du geste au mental et du mental au senti, l'homme mûr parvient aux portes d'une conscience du monde qu'il ne pouvait soupçonner il y a peu encore. Abîmé par un rythme qui l'outrepasse, l'homme du 21^e siècle méditera ou ne sera pas !

Ainsi Candide a-t-il osé exhumer la plus grande part de son archéologie intérieure, interrogeant le temps long en quête d'une cohérence. La matière dormait depuis des décades dans un carton rassemblant de dizaines de cahiers remplis de travaux pratiques d'analyse et d'écrits divers. Que disent ces centaines de pages de papier noirci ?

Avec le recul, leur auteur sent bien l'influence bienveillante qu'elles ont incarnée dans les moments de crise traversés. Oui, ces milliers de lignes confiées au papier ont servi de thérapie de l'immédiat, alors que Candide hésitait, doutait, se cherchait. Elles sont aujourd'hui la trace vivante des recherches personnelles qui l'ont habité au fil de décades silencieuses et laborieuses. Des récits de vie en guise de récit de voyage.

L'écriture comme hygiène de vie, au sens où cinétique, méditation, et pratique physique quotidienne ont permis à l'homme d'accorder à son corps la place qui lui avait été mégotée à l'origine. L'écriture comme témoignage que la folie ne l'atteindrait pas sans qu'il en soit parfaitement... conscient ! A la façon d'un antidote parfaitement ajusté, patient, imparable.

L'écriture comme un exercice constant de la raison ayant droit de regard sur une existence inhibée, fortement marquée par la crainte. L'écriture pour suspendre le temps, ralentir les cadences affolantes des choix, décisions et engagements qui laissent parfois pantois de confusion, de perplexité.

L'écriture pour se mettre au diapason d'un monde que nous osons enfin retarder, temporiser, pour en re-connaître les enjeux profonds, en cerner mieux les profondeurs invisibles. Pour le penser mieux.

L'écriture pour approfondir ce dialogue irremplaçable entre soi et soi. Pour se plonger avec délices dans une identité de la langue qui nous redonne racine, consistance, et nous rend contemporain d'une histoire singulière apte à sculpter la conscience. L'écriture en geste de l'esprit.

Tant qu'on ne voit pas, on laisse aller... Le principe est connu. Il autorise son lot de victimes comme de coupables. Ah, si on avait su ! Ou plutôt, si on avait osé !... Candide, lui, eut l'occasion d'entrevoir assez tôt à quoi pourrait ressembler sa vie, ce que risquait de lui réserver l'avenir. Même s'il n'avait pas alors les moyens d'en tirer des leçons ajustées. Problématique concordance des temps.

En vue de son orientation en entreprise, il fit réaliser tardivement une étude graphologique (la forme écrite comme objet de la science... dévorée bientôt par le biais d'écrans omniprésents !) qui lui livre aujourd'hui un regard rétrospectif se colorant de certaines vérités parlantes. L'homme âgé revient ici quarante ans en arrière, appréciant ce qu'on pouvait dire de lui alors, à l'aune de ce qu'il est devenu. Retour à la source et à l'unité.

« Curiosité d'esprit, dominante intellectuelle – voire cérébrale – et rationnelle, idéalisme alimenté par un surmoi en conflit avec certains instincts profonds, sentiment d'impuissance, de révolte intérieure, voire d'échec concret. »

« Sens des responsabilités, recherche de dépassement, individualisme, manque de valeurs d'intuition, agressivité dans l'amitié, difficulté de relation avec les femmes ou avec la part féminine des autres et difficulté à vivre sa propre composante féminine ». Le rapport ajoutait une « tonalité – cérébrale encore – des moyens de défense mis en œuvre, comme la critique, la moquerie, l'ironie. »

Candide en sourit presque, lui qui se dit – se veut – si peu enclin aux croyances et rumeurs. N'empêche. Les termes employés le frappent par leur précision et leur pertinence. Quant au « *stade totalement adulte pas tout à fait atteint, à l'entêtement, à l'affolement possible devant certaines situations explosives, à la capacité à fuir comme solution parfois la plus... courageuse, à la vulnérabilité et à l'attitude défensive face à l'influence des autres, au manque de confiance* », l'homme s'y reconnaît quarante ans après.

A la lecture rétrospective de ce profil humain, Candide s'apprécie lui-même dans une large mesure. Un peu comme si un peintre ou un caricaturiste venait de le croquer dans l'instant. Ou un réalisateur de cinéma d'écrire le script de son récit de vie. Un récit issu d'un réel vécu, où la cohérence lui apparaît à la lumière des mots de Nietzsche : « *Deviens ce que tu es.* »

Patient archéologue de sa mémoire intime, arpenteur passionné de son *Qui suis-je ?* comme de son *Que sais-je ?* (quasi homonymie remarquable), Candide ne peut détacher son regard de ce carton qui contient la matière écrite de multiples moments de vie accumulés. Il les compare à des carnets de voyage, d'un périple intime qui vaut bien des traversées au long cours. Ici repose le cours de son évolution dans ce monde, sa trace à lui, l'exilé de l'intérieur, laissée dans le cosmos. Souffrante souvent, heureuse parfois, questionnante toujours. La trajectoire unique d'une flèche familière qu'il reconnaît comme tirée de son arc à lui, c'est déjà ça.

A quelle consistance renvoie l'écriture qui l'a guidé dans la conduite de sa vie ? Celle d'un exercice patient, tenace qui s'alimente à une voix intérieure ne l'ayant jamais quitté. Candide perçoit là comme une sentinelle en lui, une fortification intime qu'il connaît dans ses moindres recoins depuis qu'il la côtoie, depuis ses origines. Une manière de tour de guet à la Bentham, ce philosophe anglais qui avait conçu au 18^e siècle une construction où tout et chacun pouvait être vu... de partout ! L'œil d'un *Big Brother* avant l'heure ? Non, un édifice de lucidité et de conscience plutôt. Un corpus de lumières.

Si la culture s'enracine d'abord dans le désir d'un récit de vie assumé, alors pas de doute, Candide a fait là acte de culture.

Quant à la voix qui résonne intérieurement, il la reconnaît enfin comme cette forme respectable de locution nourrissant son existence sociale. Une réalité invisible mais bien présente, qui l'a accompagné fidèlement. Et c'est sans doute grâce à elle qu'il a échappé à l'exil total qui le guettait dès le départ.

Un ultime philosophe (disparu depuis peu) vient conforter son introspection : Stanley Cavell. Le philosophe américain est le premier à avoir étudié la forme cinématographique comme le miroir de notre rapport au monde. L'écran y est ce lieu incertain, mystérieux où l'émotion naît d'un sentiment de perte : et si je n'étais, moi aussi, qu'un spectateur de ma vie ? Parmi tous ces autres, assis dans la salle obscure. Un voyant voyeur à la Chagall ?

Projetée devant moi, la réalité du film foisonne de sens, elle *scintille et signifie*, selon les mots de Cavell. La voilà qui s'étale pour moi comme un scepticisme vécu, me raconte mon exil de l'humain, ma séparation d'avec lui : je suis seul au monde, comme entouré de fantômes. Et j'accède enfin pourtant à ce point de fusion improbable entre mon *que sais-je ?* et mon *qui suis-je ?* Jonction vertueuse à la Montaigne ! Vérité des passages. Une idée de la vie que Candide reconnaît pour l'avoir toujours entretenue et qu'il est parvenu à fertiliser. Grâce à la vie des idées. Boucle bouclée. L'ami Janus peut en sourire !



« *Cher public, le musée ferme bientôt, merci de regagner la sortie...* » La toile de Chagall va pourtant demeurer là, aussi réelle, vivante et parlante que depuis sa conception. Aussi accordée à l'instant que les écrits de Candide amassés dans son carton de vie. Aussi vrai que chaque œuvre a sa propre pertinence en lien avec les intentions particulières qui l'ont vu naître et se développer. Dans ce long dialogue intime entre lui et lui, une leçon s'est imposée. Une leçon de taille. Seule la connaissance profonde des choses permet d'apaiser la force occulte de la haine et du ressentiment. Au moins autant que ces mêmes affects négatifs – les passions tristes sondées par Spinoza et Nietzsche – sont capables de nous détourner de cette même connaissance.

La culture, cette religion des êtres sans religion, trouve un point culminant dans notre capacité accomplie à penser le monde, à interroger notre présent à la lumière du passé. Là se love le point de neutralité essentiel pour échapper au dolorisme affligeant des croyances, des représentations et des illusions propres aux histoires personnelles.

Là se re-cueille aussi la tendresse oubliée dans la force enfantine de nos origines. A l'image du cosmos parfois sidéré – toujours sidérant – dont nous sommes issus, à nous de choisir entre gestes d'effondrement et gestes d'expansion. Grandir est à ce prix.

Désormais, Candide le sait : son écriture parle pour lui face à la rumeur du monde. Comme une échographie silencieuse et profonde.

La parole sidérée vient d'accoucher d'un manuscrit qui libère. Le temps est venu d'une transmission de l'héritage.

A Loches, Octobre 2018



PARIS PAR LA FENÊTRE (1913)

Marc CHAGALL

AUTEURS CROISES AU FIL DU TEXTE

Giorgio De Chirico, Marc Chagall, Jean Lartéguy, Albert Camus, Georg Friedrich Hegel, Maurice Merleau-Ponty, Henri Bergson, Fernando Pessoa, Michel Foucault, Paul Cézanne, Claude Monet, Friedrich Nietzsche, Coleman Hawkins, Jules Verne, Jean-Paul Sartre, Baruch Spinoza, Philippe Soupault, Jorge Luis Borges, Philip Roth, Pierre Desproges, René Girard, Arthur Schopenhauer, Piotr Ilitch Tchaïkovsky, François Villon, Blaise Pascal, Jacques Prévert, Franz Kafka, Victor Hugo, Michel de Montaigne, Denis Papin, Romain Gary, Sophocle, Jean Gabin, Pierre Mendès-France, Madame de Ségur, Sigmund Freud, John Coltrane, François Truffaut, Georges Brassens, Jacques Brel, Léo Ferré, Augustine Fouillée (G Bruno), Thomas Hobbes, Jean-Jacques Rousseau, Erik Orsenna, Reiner Zimnik, Pascal Quignard, Buster Keaton, Arthur Rimbaud, Platon, François Rabelais, Raymond Devos, Carl Rogers, Célestin Freinet, Raoul Dufy, Louis Aragon, Emmanuel Lévinas, Lester Young, David Cronenberg, Simone Weil, les Monty Python, Werner Herzog, Jeremy Bentham, Stanley Cavell, Denis Diderot, Voltaire...

« *Un homme ça s'empêche* » écrit Camus en un mantra moral sidérant.

« *Mon cirque est dans le ciel* » clame en écho Chagall dans une vision rêvée aux parfums d'enfance.

Reliant ces deux fils à son propre récit de vie, un certain Candide tente de ranimer les feux puissants des *Lumières*. Entre son *Qui suis-je* et son *Que sais-je*, le fils de Voltaire nous livre sa parole en mutation.

De l'espace sonore avorté à celui, médité, de la feuille blanche, le geste et l'esprit rejouent leur duo idéal, nous proposant une leçon de vie rude et nécessaire : l'émancipation par la connaissance et l'acte d'écriture.

Si nous sommes trop souvent doués pour nous livrer une guerre civile larvée, l'espace du conflit intérieur trouve parfois une échappée belle au fil d'une introspection dans les dédales insoupçonnés de la conscience.

Ancien journaliste et professeur des Ecoles à Loches (37600), Jean Marie PARENT est membre de *Signature Touraine*, l'Association des auteurs de Touraine. Il signe là son neuvième projet d'écriture.



A SUIVRE...

Et après ? Et maintenant ?... Qu'ajouter à ce voyage intérieur rude, exigeant, dont je ne suis pas revenu les mains vides ? « *Colle à ton réel* », me glisse en guise de réponse une voix claire, posée, résolue. Ce réel si longtemps occulté, idéalisé, dénié. Il aura fallu toute cette traversée – celle d'une vie – pour qu'un être pantelant se mue en sujet pensant. Une parole figée en parole retrouvée.

Le mince filet qui tenait lieu de discours intérieur a laissé place à un écho de voix consistant. Une sensation d'appartenance a pris le relais du confinement solitaire. La poursuite tenace, consciente, de l'exercice quotidien a aidé, qu'il soit corporel, mental, sensible. L'espace avalé physiquement a continué d'entretenir une respiration mentale ouverte sur le large. Comme en attente d'un nouveau continent qui a surgi soudain.

Pour le présent, justement, nous accueillons à la maison, ma femme et moi, depuis dix mois, M, un exilé soudanais qui nous a été confié par l'association *Familles solidaires* de Tours. Un projet qui nous correspond, nous touche au fond, et que nous avons pensé assez longuement avant de le mettre en place, n'ayant plus d'enfants à la maison. Notre modeste touche à la marche d'un monde devenu chaotique... Jonction fertile de l'instinct de survie et du droit d'asile.

Et comme décidément la fibre a vibré plus fort que prévu, j'ai rejoint un Collectif d'accueil à de jeunes migrants non accompagnés qui s'est créé sur Loches et alentours l'été dernier. Je donne des cours dans les savoirs de base à ces jeunes Africains arrivés en France "avec coups férir" et que notre beau pays a bien du mal à voir dans l'espace, "son" espace... le nôtre à tous aussi. Nul besoin de monter à Paris tous les quatre matins en jouant les agitateurs pour créer du neuf dans nos "territoires" ! L'aventure – musclée, brute de pomme – est au coin du champ voisin !

Et quel chemin d'apprentissage plus universel proposer à de jeunes adolescents

qui ont déjà *souffert – consumé – une vie* à 16/17 ans, que celui de l'émotion ? De cette musique sensible qui nous étreint en permanence sans que nous ayons, bien souvent, prise sur elle ? Les spécialistes sont tout trouvés : ce seront les élèves eux-mêmes qui endosseront le rôle de professeurs de vie en apportant la matière au travail d'écriture ! Singulier renversement des rôles... Le projet de travail se révèle bientôt dans sa clarté et une forme d'évidence. Une salle est retenue à la médiathèque toute proche, lieu magique où peut s'ancrer l'éclosion des savoirs. La recherche commune peut débuter. Sur la base de notre univers émotionnel et d'une culture à mettre en partage. Au miroir de l'art et de la langue.

Un projet de travail qui s'enracine dans un constat commun. Sans toujours en être conscients, nous sommes tous assis sur un volcan bouillant, éruptif : celui de nos affects et de nos émotions. Au théâtre de la vie, chacun incarne son propre rôle en puisant dans ce réservoir sans fin, étonnamment riche de variations et d'intensités.

Notre univers émotif complexe est comme un minerai précieux dont nous avons à prendre soin en le pénétrant mieux, en le nommant avec ces riches outils de la langue que sont les mots. Les artistes de tout temps peuvent nous accompagner dans notre recherche. Leurs œuvres, vrais trésors d'émotions, se révèlent comme un miroir créateur de nos sentiments, de nos attraites comme de nos rejets. Des choix qui nous font dans la durée.

C'est sur ce constat et cette réflexion que nous pouvons construire ensemble (éducateurs et apprenants de tous âges) le projet d'explorer les liens multiples entre nous et nos mondes émotionnels. Mettre en mots cette expérience pourrait nous permettre aussi de puiser aux sources de nos histoires personnelles : témoin de notre récit original, le corps garde la trace de nos vécus sensibles depuis notre naissance. Faisons-lui confiance pour nous les révéler à nouveau. Et si une plus forte estime de soi se révélait être, au fil de la durée, l'enjeu de ce travail ?... Candide resurgit soudain au détour de sa propre évolution.

Quelle partition, quel récit singulier composeront ces jeunes exilés à partir de leur aventure unique et de la musique émotionnelle qui en a surgi ? A suivre !...

C'est aussi le moment choisi par une ancienne amitié vieille de quinze ans, un peu endormie, pour venir alimenter cet appel du large qui s'est mis à souffler soudain. Heureux croisement des *Kairos* ! Je réponds à son message.

(...) Et toi J, que deviens-tu ? J'avoue avoir pensé à toi ces dernières années, au fil des actualités, en me disant que décidément ce beau métier d'apiculteur auquel tu rêvais était comme marqué du sceau de l'impossible... Dans quel état d'esprit es-tu parvenu à renouer avec l'enseignement ? Comment ta petite famille t'accompagne-t-elle au quotidien ? Autant de questions que je reprends comme si nous les avions laissées en suspens il y a quelques années, prêtes à évoluer avec le temps, ce qu'elles n'auront pas manqué de faire.

De toute cette période partagée, il reste pour moi le sentiment et la présence d'une amitié qui demeure au-delà du temps car, contrairement à d'autres auxquelles j'ai mis fin, j'y ai trouvé une liberté de ton, d'attitude, de distance même, qui me convient. Comme un zeste du "parce que c'était lui, parce que c'était moi " de Montaigne à La Boétie. Alors je te propose de poursuivre sur ce chemin simple et léger (à nous de le garder tel !) dans l'imprévu partagé d'échanges écrits... La suite prendra forme telle... qu'elle ne nous appartient pas ! (...)

Accueil d'un exilé, musique émotionnelle pour jeunes migrants non accompagnés, renaissance d'une ancienne amitié : comme une suite de coups de dé du destin qui m'apparaissent pourtant sans hasard ! Un nouveau plan d'écriture vient de naître au creux de mon actualité, alimentant la suite logique de ma *Parole sidérée*. Et suscitant un rebond salutaire de cette parole. Autant que la confirmation du fondement légitime de mon geste d'écriture. Cohérence.

Je sens mon désir se centrer à nouveau sur cet outil d'écriture, à l'usage d'une hygiène quotidienne, qui m'a toujours permis d'évoluer : la pensée en acte coutumier, régulier, systématique, à l'image des exercices physiques et sensibles. Et sa discipline associée, la philosophie, pour questionner sans fin la complexité du monde, en dépasser les limites parfois paralysantes ou mortifères. Limites enracinées dans nos histoires, nos représentations, préjugés et autres illusions... Et singulièrement dans l'image de soi, toujours susceptible d'évoluer lorsque le regard propre à l'attention se poste à l'affût des choses et des êtres. Emergence du goût des autres.

Qui suis-je ?... Sinon ce chemin même, pertinent, légitime, que j'arpente dès l'origine et qui se confond avec mon effort constant de me *re-connaître tel* à mes propres yeux : je m'appartiens enfin, hors toute guerre civile, tout conflit intérieur ! Mon exil prend fin là, dans une unité retrouvée. Celle de ma parole reconquise.

Témoin engagée de son temps, la philosophe Simone Weil voyait comme essentiel, au fondement de l'idée de démocratie, ce sentiment, à partager entre tous les citoyens, de la nécessité vitale d'apporter sa part bien à soi au coeur de la responsabilité collective. Comme une preuve indubitable de sa propre validité à exister.

Elle accolait le terme d'*enracinement* à notre incarnation personnelle dans ces bords de vie que sont la langue, le territoire, la culture, la famille, l'amitié... tout en reconnaissant elle-même que ces lieux de croissance, si évidents qu'ils soient, étaient souvent les plus méconnus. Invisibilité de nos essentiels...

Comment mieux définir notre part d'engagement au monde que dans l'oscillation toujours en appel entre ce qu'elle nommait elle-même « *la pesanteur et la grâce* » ?

